

Les temporalités de la maternité étudiante

Cycle de vie, temps du quotidien

Aden Gaide

Mémoire présenté pour le Master en
Sociologie

Directrice du mémoire : Anne Revillard

Année 2013-2014

Remerciements

Je tiens tout d'abord à remercier toutes les personnes qui ont accepté de me confier leur récit de parentalité pendant les études. J'espère faire ici honneur à la confiance qu'elles m'ont accordée le temps d'un entretien.

De même, merci à toutes les personnes qui m'ont permis de récolter des informations essentielles à mon mémoire : Murielle Seïté pour avoir appuyé à plusieurs reprises ma demande d'entretiens envers les assistantes sociales du CROUS, celles d'entre elles qui m'ont reçues et, enfin, un étudiant militant à la LMDE qui m'a fait part de ses connaissances sur le sujet.

Je remercie vivement les directrices de crèches étudiantes qui ont bien voulu relayer ma petite annonce dans leur structure et qui m'ont ainsi permis de récolter un nombre non négligeable d'entretiens.

Merci de plus aux quelques amies qui m'ont fourni des contacts d'étudiantes mères et qui se reconnaîtront.

Je remercie chaleureusement Anne Revillard pour m'avoir accompagnée pendant ces neuf mois et m'avoir aidée à donner le jour à ce mémoire.

Je remercie également tous ceux qui m'ont soutenue de plus ou moins loin pendant la rédaction de ce mémoire.

Merci à Louise Virole pour son coup de fouet lorsque je ne pensais plus être capable de gérer mon temps.

Merci à Mona Claro pour ses conseils très pertinents. Elle retrouvera dans ce mémoire des souvenirs d'une conversation au coin d'une table de cafétéria.

Merci à Anne-Marie Levraut et Paul André Gaide pour leur coup de pouce orthographique.

Enfin, merci à Apolline Le Gall pour sa patience à toutes épreuves dont j'ai bien trop abusé. A charge de revanche.

Table des matières

Table des matières	4
- Introduction	6
- Chapitre 1 : Face à l'impensé de la maternité étudiante	11
A - Les mères étudiantes : une population ignorée	11
1) La non-construction d'un problème public	11
2) Un point aveugle des analyses sociologiques ?	16
B - Face à l'impensé : étudiante et mère	20
1) Quelques repères	20
2) Une absence de statut qui n'est pas dépourvue de conséquences	22
3) L'importance des rapports interpersonnels	27
C - Une méthode et un cadre théorique sur mesure.....	29
1) Une approche méthodologique adaptée	30
2) Cadre théorique : les temporalités de la maternité étudiante.....	32
- Chapitre 2 : L'hétérogénéité des maternités étudiantes	39
A - Une typologie des maternités étudiantes.....	39
1) Premier profil : Les maternités non prévues des jeunes étudiantes	39
2) Deuxième profil : Choisir d'avoir un enfant pendant sa formation initiale	41
3) Troisième profil : Etre étudiante à l'âge d'avoir un enfant.....	43
4) La typologie et ses limites	44
B - Profil 1 : « J'arrivais pas à me dire que je passerais par une IVG ».....	45
1) L'arrivée de l'enfant : inattendue	45
2) Un basculement : de « normale » à « différente »	49
3) Un rapport positif aux études	55
C - Profil 2 : « Pour moi c'était : pas après 25 ans »	57
1) Se projeter « en avance » dans la norme procréative	57
2) Une norme procréative « décalée »	58
3) Un rapport plus utilitaire aux études	60
D - Profil 3 : « Arrivée à l'âge de 35 ans, [...] envie d'avoir un enfant, en couple avec quelqu'un depuis quatre ans... »	62
1) Un retour aux études	62
2) Le bon moment pour avoir des enfants	63
3) Les études : un luxe	66
4) ...qui a un coût !	67
E - Un axe confirmé par une analyse factorielle.....	69
1) Des hypothèses sur les âges de la parentalité étudiante	69
2) L'enquête « Conditions de vie des étudiants » 2010	70
3) Une analyse factorielle sur un échantillon limité.....	72
4) Modélisation de l'espace des âges des étudiants qui ont des enfants.....	74
- Chapitre 3 : Le quotidien des mères étudiantes.....	80
A - Le temps de la maternité vient cadrer la journée.....	80
1) Les horaires de garde modèlent l'organisation de la journée des mères-étudiantes	80
2) Avoir confiance dans le mode de garde : une « charge mentale »	82
3) Une répartition inégale des tâches au sein du couple.....	83
4) Arrivée de l'enfant et création d'un espace-temps « en famille »	85
B - Trouver le temps d'être étudiante	86
1) La présence de l'enfant empêche sa mère d'étudier	87
2) La maternité entraîne une révision des impératifs liés aux études supérieures.....	88
3) La compatibilité accouchement/études dépend du mois de naissance.....	89
4) Différentes « compatibilités » enfants/études en fonction des filières.....	90
5) S'adapter à un cadre non adapté : la maternité étudiante, une responsabilité personnelle ?	92
C - Aides de la part des (grands-)parents et/ou organisation du quotidien.....	94
1) Différents profils, différentes aides de la part des parents ?	94
2) Le degré d'organisation est corrélé au degré d'aide dont l'étudiante bénéficie.....	99

- Conclusion.....	101
A - Idée reçue n°1 : Les étudiants sont des jeunes qui ne veulent pas d'enfants	101
1) Trois profils de maternités étudiantes en fonction d'un axe « âge et rapport à la norme procréative »	101
2) On ne pense pas la possibilité d'une maternité étudiante	102
3) Un statut étudiant excluant en soit la projection dans la parentalité	103
B - Idée reçue n°2 : Il n'est pas possible de concilier études et maternité.....	103
1) L'organisation des journées des mères étudiantes.....	104
2) La maternité, une exception qu'il faut assumer	104
3) Ne pas penser la maternité étudiante : un cercle vicieux.....	105
C - Des prolongements possibles.....	106
Sources	108
Sources primaires :.....	108
Bibliographie :.....	109
- Annexes.....	113
Grille synoptique des entretiens.....	113
Grille de codage des entretiens :	114
Récits de vie	114
1) Profil-type 1 : Charlotte.....	114
2) Profil-type 2 : Imen	116
3) Profil-type 3 : Evelyne.....	118

- Introduction

« Je faisais assez jeune quand même, et quand j'étais enceinte y avait des gens qui pensaient que j'avais 15 ans, alors que j'allais sur mes 20 ans. Hé ben forcément, le regard des gens... Et puis il suffit que t'aies un jean qui est troué et que t'aies une clope, ça y est tout de suite t'es une junkie enceinte. » (Charlotte)

« J'en venais assez facilement à en parler à mes professeurs parce que je me sentais plus proches d'eux, puisque souvent j'avais le même âge ou même j'étais un peu plus vieux. » (Chris)

« C'était un peu le combat. Savoir s'épanouir personnellement ou se dire : "bah j'ai l'obligation, en tant que maman, de m'occuper de mon bébé". » (Marion)

En France, la parentalité étudiante est une situation plutôt exceptionnelle : seuls 5% des étudiants sont concernés (Régnier-Loilier, 2011). Ce n'est pas le cas partout en Europe : en Suède et en Norvège, les taux sont bien plus élevés (17% et 22% respectivement). On peut éclairer cette faible proportion d'étudiants parents en France sur le compte des particularités du système d'éducation supérieure français : en France, les reprises d'études sont plus rares (Régnier-Loilier, 2011) et ont lieu à 80% en dehors du système universitaire (Bongrand et Vasconcellos, 2013). De plus, la massification des études supérieures a entraîné une « juvénisation » de la population étudiante (Chamboredon, 1985) et un allongement de la jeunesse (Galland, 1995) pour une partie de plus en plus grande des Français (Erlich, 1998). Ces deux facteurs tendraient donc à « expliquer » la rareté de la parentalité étudiante en France.

Néanmoins aucune étude, mise à part celle qu'Arnaud Régnier-Loilier conduit sur les données 2010 de l'Observatoire de la vie étudiante (OVE), n'a été menée en France au sujet de la parentalité étudiante. Les variables disponibles dans cette étude étaient en outre peu adaptées à l'étude de la parentalité étudiante et Régnier-Loilier (2011) n'a pu en retirer qu'une description de la population et que le constat d'un plus grand stress chez les parents étudiants. Nous avons donc voulu investir ce sujet pour y apporter des données qualitatives afin de mieux comprendre qui étaient les mères étudiantes et comment cette maternité pouvait être vécue pendant leurs études.

Une approche de théorisation ancrée (Grounded theory)

Non seulement la parentalité étudiante est-elle absente des écrits sociologiques (français en particulier) mais encore nous ne disposons que de très peu d'informations sur la situation des étudiants qui ont des enfants en France : peu d'articles de journaux et peu de présence dans les médias en général, pas de visibilité politique de cette population, pas d'espaces qui leur seraient réservés sur les campus... Afin d'aborder notre objet, nous avons donc dû adopter une approche s'inspirant de la *Grounded theory* (Glaser et Strauss, 1967) c'est-à-dire privilégiant le contact avec le terrain en premier lieu, puis le va-et-vient entre les données en train d'être collectées et la littérature sociologique. Cette démarche nous a semblé la plus adaptée pour aborder un sujet qui n'avait que peu été traité auparavant, car elle nous permettait une approche très inductive, à même de supporter une analyse exploratoire.

En effet, cette approche peut tendre à « l'innovation scientifique », dans la mesure où elle se propose de donner du sens aux données empiriques en étant ouverte à ce qui en émerge (Guillemette, 2006).

En outre, cette question de la maternité étudiante se situe à la périphérie d'un grand nombre de champs de recherche sociologiques : sociologie de la jeunesse (par exemple : Galland, 1995), sociologie des études supérieures (dont : Bongrand et Vasconcellos, 2013 ; Erlich, 1998), sociologie de la conjugalité (notamment Bozon, 1990), sociologie de la conciliation travail/famille (citons Marry et Jonas, 2005)... Tous ces champs abordent de manière disparate certains aspects de sujet (jeunesse, organisation du quotidien, rapports aux études, maternité), mais ne permettent pas de penser la maternité étudiante dans son ensemble, et c'est là toute l'ambition de notre projet de recherche.

Une pluralité de sources pour explorer le sujet

Face à une situation aussi peu explorée, nous avons cherché à diversifier au maximum nos sources d'informations. Nous avons ainsi récolté des sources écrites, des entretiens et des données quantitatives que nous avons exploités de plusieurs façons.

Les sources écrites sont surtout composées de documents officiels et de brochures adressées aux étudiants ou disponibles dans des lieux fréquentés par les étudiants (salles d'attente des infirmeries et des assistantes sociales du CROUS, planning familial...). L'absence totale de documents relatifs à la maternité (seule une brochure à destination des étudiants rappelle, au détour d'une phrase, la possibilité de pouvoir obtenir une allocation familiale si les étudiants ont un enfant, au même titre que toute personne ayant un enfant) suggère ici le cruel manque d'information à destination des étudiants en ce qui concerne la maternité et la parentalité. Cela nous permet ainsi de confirmer encore l'absence de visibilité et de problématisation autour de la maternité étudiante dans la société française.

Nous avons de plus récolté 17 entretiens semi-directifs avec des mères étudiantes, pour une durée totale de 24h d'enregistrement. A cela s'ajoutent 4 entretiens semi-directifs avec les assistantes sociales (3h d'enregistrement en tout).

De plus, l'Observatoire de la vie étudiante (OVE), qui réalise une enquête triennale, sur les « conditions de vie des étudiants » nous a permis d'avoir accès à des données statistiques que l'on a pu utiliser pour couvrir la maternité étudiante. En effet, grâce à un échantillon très large, cette étude a permis de révéler que 5% des étudiants interrogés étaient parents (OVE, 2010), et nous a permis de procéder à un traitement statistique de cet ensemble. Cela nous a ainsi permis d'asseoir notre analyse sur un traitement quantitatif à une échelle nationale.

Le traitement de ces données quantitatives a été l'occasion de confirmer ou infirmer des hypothèses que nous avions établies à partir de nos données qualitatives.

Ces différents ensembles de données (entretiens, données statistiques et **sources écrites**) nous permettent une certaine triangulation des données et donc d'approcher la maternité étudiante de manière transversale, face à un *gap* de recherche et de visibilité sociale du sujet.

Les difficultés d'accès à un terrain "invisible"

Dans la mesure où nous ne pouvions que peu nous appuyer sur des études précédentes pour déterminer où trouver des informations sur notre sujet (dans quels espaces – physiques ou virtuels – entrer en contact avec des personnes ayant ou ayant eu un enfant pendant leurs

études, comment entrer en contact avec elles et eux, quelle méthode de récolte des données pouvait être appropriée...), il a été difficile dans un premier temps d'obtenir des entretiens puisque nous avons dû procéder par tâtonnements méthodologiques. Ces entretiens ont eu lieu sur une période allant de début octobre à la mi-mars¹.

Nous avons recruté nos entretiens en mettant une petite annonce internet sur les réseaux sociaux (Twitter, Facebook, liste de diffusion EFiGiES²) et des annonces papier dans un certain nombre d'universités parisiennes. Nous sommes aussi passée par le bouche-à-oreille. Ce type d'approche nous a progressivement permis de rencontrer différentes personnes avec lesquelles nous avons mené des entretiens, (constituant la moitié environ de notre échantillon)³. Néanmoins, de manière surprenante, les petites annonces dans les universités ne nous ont permis de récolter aucun entretien. Les entretiens dont nous disposons jusqu'alors étaient donc issus de nos propres réseaux et reflétaient mal la diversité des études supérieures et des étudiants. Il s'agissait surtout de femmes blanches, de nationalité française, issues de milieux aisés, dont les études étaient souvent assez prestigieuses (école d'ingénieur, grandes écoles...) ou dans la filière Lettres et Sciences sociales. A un moment, nous nous sommes retrouvée à court de ressources car les mères étudiantes que nous avons rencontrées n'avaient généralement aucun contact avec d'autres parents étudiants (ce qui nous a permis par ailleurs de remarquer l'isolement par rapport à un groupe constitué dans lequel ces mères étudiantes pouvaient se trouver): difficile dans ces conditions d'obtenir le fameux « effet boule de neige ». La récolte des entretiens est ainsi devenue de plus en plus ardue et ne nous satisfaisait de toute façon pas en termes de diversité de profils obtenus.

Nous avons donc souhaité diversifier notre échantillon en posant des petites annonces dans des Instituts de soins infirmiers (IFSI) et des lycées avec Sections de Technicien du Supérieur (STS), ce qui s'est révélé tout aussi infructueux. En revanche, c'est en passant par les « crèches étudiantes » (des crèches qui sont soit destinées explicitement aux enfants d'étudiants, soit présentes sur les campus et accueillant des enfants d'étudiants parmi d'autres enfants) que nous avons enfin pu trouver un certain nombre de personnes faisant des études scientifiques, des mères étudiantes étrangères et une jeune femme en STS.

Par ailleurs, dans la mesure où, lors de nos entretiens, les étudiantes mères dans des situations plutôt précaires (recevant par exemple le RSA parent isolé) évoquaient régulièrement les assistantes sociales attachées au CROUS, nous avons cherché à les rencontrer. Si certaines assistantes sociales ont accepté de nous recevoir, nous n'avons en revanche obtenu aucun entretien avec les mères étudiantes qu'elles suivaient et auxquelles elles avaient accepté d'envoyer notre annonce (en respectant, bien sûr, leur propre anonymat et en leur laissant la possibilité de répondre ou non). Nous avons donc réussi dans une certaine mesure à diversifier notre échantillon même si nous espérions plus d'entretiens encore.

Enfin, alors que nous avons essayé d'obtenir des entretiens en postant une petite annonce sur un forum de « mamans étudiantes », nous nous sommes retrouvée confrontée à une réaction très hostile de la part de l'une d'entre elles qui se sentait épiée.

Soulignons qu'il semble plus difficile d'obtenir des entretiens avec des mères étudiantes précaires, peut-être parce que le mode d'approche des petites annonces ressemble à celui des journalistes.

¹ Dont un mois et demi d'interruption due à nos propres échéances universitaires du premier semestre

² Liste de diffusion par mail « Liste nationale entre les chercheurs dans les études de genre »

³ Voir le tableau synoptique des entretiens en annexe

Au premier abord, nous ne cherchions pas forcément à limiter notre sujet à la maternité : nous pensions traiter la *parentalité* étudiante. Mais très vite les témoignages de pères étudiants se sont avérés difficiles à trouver. Loin d'être innocent, cet état de fait constitue un premier résultat puisqu'il signifie que les pères étudiants se sentent moins concernés par le sujet que les mères étudiantes. Les auteurs du *Second Shift* le remarquaient déjà : d'une manière générale, lorsqu'il s'agit de parler de la « conciliation » travail/famille, ce sont les femmes qui sont volontaires. Les hommes, eux, répondent que cela va intéresser leurs femmes (Hochschild et Machung, 1989).

Ces différents moyens et ces difficultés d'accès au terrain peuvent peut-être être interprétées également comme la manifestation d'un certain « tabou » autour de cette question de la maternité étudiante, venant renforcer notre impression que le sujet n'a pas beaucoup de visibilité.

Nous avons pu récolter 17 entretiens avec des parents étudiants (16 mères et un père) pour une durée totale de 24 heures d'enregistrements, auxquels s'ajoutent 4 entretiens avec des assistantes sociales (3 heures d'enregistrement). Nous avons en outre collecté une trentaine de brochures.

Les temporalités de la maternité étudiante

Dans la mesure où nous avons adopté une démarche exploratoire, nous nous sommes efforcée de rester la plus ouverte possible aux différentes situations de maternités étudiantes que l'on peut rencontrer.

En revanche, nous avons restreint notre analyse aux étudiantes dont l'enfant arrive *pendant* les études car nous faisons l'hypothèse que la grossesse, l'accouchement et les premières années de l'enfant ne nécessitent pas la même attention de la part de la mère que lorsque l'enfant est plus âgé voire est majeur. Il nous semblait en outre particulièrement pertinent pour l'analyse de pouvoir comparer « l'avant » et « l'après » l'arrivée de l'enfant au cours des études pour ces étudiantes.

Tous les discours portés par ces étudiantes mères revenaient régulièrement autour de la question du « moment » où elles avaient eu leur enfant (pourquoi et comment), mais aussi de l'organisation rendue cruciale de leur quotidien.

Il nous est donc apparu au travers de ces entretiens que la dimension fondamentale d'analyse de cette question avait trait au « temps », aux « temporalités » : pour certaines il est « temps » d'avoir des enfants, pour d'autres non, et pour toutes, le temps au quotidien est une ressource précieuse, qui doit se partager entre le temps à accorder à leur enfant et le temps à accorder à leurs études.

Nous sommes donc face à une diversité de maternités étudiantes : la façon dont la maternité s'inscrit dans le cycle de vie des étudiantes que nous avons interrogées peut considérablement varier. Elles vont de la maternité non prévue et difficile à assumer dans un premier temps (comme en témoigne Charlotte) à la maternité désirée et planifiée dans un couple stable (et parfois marié) qui « a l'âge » d'avoir des enfants et qui en parle facilement à leurs professeurs (comme peut le raconter Chris).

Ces différentes maternités viennent alors s'inscrire dans le sens, ou contre, des « bonnes conditions » (Bajos et Ferrand, 2006) pour avoir un enfant. Ces « bonnes conditions », caractérisées dans l'imaginaire social par « *un couple parental, stable affectivement,*

psychologiquement et matériellement, cette naissance s'inscrivant dans un projet parental, et survenant au bon moment des trajectoires professionnelles des deux parents » (Bajos et Ferrand, 2006, p. 92), renvoient à donc à l'idée d'une « norme procréative », qui vient s'imposer avec la légalisation de la contraception et, surtout, de l'interruption volontaire de grossesse (IVG). On peut donc se demander ici si la manière dont la maternité étudiante sera vécue et reçue varie en fonction de la façon dont l'étudiante vient s'inscrire ou non dans cette norme procréative : autrement dit, si elle a un enfant au « bon » moment.

En outre, ces mères étudiantes rencontrent toutes au quotidien des difficultés comparables, à celles décrites, par exemple, par Marion : réussir à être étudiante et mère en même temps. Le temps de la journée doit donc se partager entre le temps de cette grossesse puis de cet enfant et le temps des études.

Cela vient donc renouveler une question par ailleurs traitée dans la sociologie de la « conciliation » sur l'organisation du temps de travail et du temps de la famille (Chabaud-Rychter, Fougeyrollas-Schwebel et Sonthonnax, 1985). dans une perspective sur les études. Cela vient interroger également la répartition des tâches au sein du couple (Hochschild et Machung, 1989 ; Dumontier et Pan Ké Shon, 2000). On peut alors se demander ici comment les étudiantes mères organisent leur quotidien : quel temps est accordé à leur rôle de mères (Barrère-Maurisson, 2004), quel temps à leur travail d'étudiantes, quel temps leur reste-t-il pour leurs loisirs, comment prennent-elles...

Notre travail cherche donc à interroger ces différentes temporalités de la maternité étudiante. Il s'agit plus précisément de comprendre la façon dont les deux statuts et rôles (étudiante et mère) viennent s'allier ou bien se confronter (tant sur le plan du cycle de vie et du quotidien) et comment les mères étudiantes font elles-mêmes sens de leurs situations.

Après avoir montré la façon singulière dont la maternité étudiante semble être « impensée » à la fois dans la société et la sociologie françaises, nous montrerons que la maternité étudiante peut être analysée à travers deux types de temporalités. Dans un premier temps, nous retraçons la diversité des maternités étudiantes en fonction du **cycle de la vie** des étudiantes que nous avons rencontrées. Dans un deuxième temps, nous analysons en détail le quotidien des mères étudiantes. Ces deux dimensions temporelles nous fourniront deux pistes pour expliquer comment la maternité étudiante peut être si peu l'objet de réflexions en France.

- Chapitre 1 : Face à l'impensé de la maternité étudiante

Le premier élément marquant concernant les étudiantes mères est l'absence presque totale d'informations dont on dispose sur leur expérience. Si d'une manière générale, c'est la parentalité étudiante qui semble impensée mais du côté des mères c'est d'autant plus étonnant que cela contraste avec une situation sociale qui n'est pas toujours facile pour les intéressées. Mis à part quelques articles sur internet et quelques sujets de forums, il pourtant est difficile de trouver des indices sur leur situation. Peu de mesures sont prises en leur faveur, aucune brochure ne s'adresse à elles et il est rarissime de tomber sur un article scientifique traitant de ce sujet. Cette absence de « problème public » (Gusfield, 2008) autour de la maternité et plus généralement de la parentalité étudiantes mérite d'être étudiée en tant que telle : elle n'est pas dépourvue d'impacts sur la situation des mères étudiantes. De plus, elle a joué sur notre façon d'aborder le terrain. En l'absence de sources secondaires, nous avons en effet très vite décidé de nous lancer sur le terrain et de commencer par chercher des témoignages de parents étudiants. Il a ensuite fallu tâtonner pour concevoir le cadre théorique le plus cohérent possible et nous permettant de refléter au mieux la diversité des profils rencontrés.

A - Les mères étudiantes : une population ignorée

L'étude du contexte (statut, mesures, (in)visibilité politique) de la maternité étudiante est essentielle car elle nous permet de mieux cerner la façon dont la maternité s'insère, ou plutôt ne s'insère pas vraiment, dans les cadres de la société et de la sociologie françaises.

1) La non-construction d'un problème public

Quelle place la société réserve-t-elle aux mères étudiantes ? Il s'agit ici d'esquisser la façon dont la parentalité étudiante est un non-problème public : elle ne fait pas l'objet ni d'un traitement adapté, ni d'une couverture médiatique et politique.

a) Statut : un entre-deux ?

Pour l'administration, la catégorie « parent étudiant » n'existe pas. Aucun statut n'est prévu pour ces personnes. Cela peut paraître anecdotique et peu important, mais c'est quand en fait assez révélateur de la façon dont on n'envisage que très peu la possibilité de combiner un rôle parental et un statut étudiant.

En pratique, on ne s'adresse jamais à la « mère étudiante » comme à un tout : c'est soit la mère, soit l'étudiante. C'est ce dont témoigne Marion :

« Mais tu sais, enfin, on n'est pas pris en considération comme tel, c'est soit l'un soit l'autre comme tu dis. "Mère étudiante", on coche nulle part une case "mère étudiante". Nulle part. » (Marion, enfant à 21 ans, licence histoire-géographie)

Plus concrètement, Lucie témoigne de l'absence de case correspondant à sa situation dans la déclaration de grossesse :

« Et tu vois, par exemple, dans la déclaration- ça c'est la déclaration de grossesse, tu vois le formulaire, et donc c'est "Autre : préciser". Voilà, donc y a pas du tout... Salariés... Alors que "agricole" y a plus d'étudiants que d'agriculteurs ! Enfin, je sais pas moi ! » (Lucie, enfant à 24 ans, grande école)

Au cours de nos investigations, nous avons eu la chance de rencontrer quatre assistantes sociales rattachées à différentes universités parisiennes. Ces assistantes employées par le CROUS sont bien placées pour constater cette absence de statut. En revanche, si elles sont conscientes de ce découpage administratif, elles ne le trouvent pas forcément dépourvu de sens. Ainsi, l'une d'entre elle nous explique que le CROUS « c'est une structure estudiantine : c'est pour les étudiants », c'est-à-dire pour les personnes inscrites dans l'enseignement supérieur. Le côté « maman », toutes les assistantes sociales nous expliqueront qu'il est traité par « le secteur », c'est-à-dire par la CAF locale située à proximité du logement de l'étudiante. Bien sûr, elles prennent contact avec ces services et peuvent travailler en commun avec elles, mais le rôle de ces assistantes sociales universitaires n'est pas de prendre en charge les difficultés propres au statut de mère des étudiantes qu'elles suivent.

Ainsi, cette partition entre les catégories administratives « mère » et « étudiante » n'empêche pas qu'il puisse y avoir, d'un côté comme de l'autre, des éléments de prise en charge des deux aspects de la vie des mamans étudiantes. Pourtant, cette absence de catégorie « étudiant parent » ne résulte pas d'un calcul assumé et cohérent mais bien d'un manque de prise en compte. Une des preuves les plus nettes est l'absence de congé maternité, inexistant lorsqu'on est étudiante. En pratique, rien n'assure à l'étudiante de pouvoir s'arrêter un peu avant ou après la naissance de son enfant. En effet, le congé maternité a été créé pour les femmes qui travaillent, qui ont déjà été salariées avant d'avoir leur enfant. Or la plupart des étudiantes ne sont pas salariées pendant leurs études (sauf exception, comme les doctorants qui bénéficient d'une allocation doctorale par exemple). De plus, l'université n'est pas tenue de donner un temps de repos à l'étudiante qui va (ou a) accouché, ce qui peut poser des problèmes, notamment au niveau de la garde de l'enfant. Par exemple, Lucie a connu de grandes difficultés lors de l'arrivée de son enfant car elle a accouché en pleine année scolaire et a dû se séparer très tôt de son enfant pour retourner en cours. Elle s'indigne :

« En fait, les étudiantes, elles ont pas le choix. Si elles veulent continuer leurs études. [...] Enfin je trouve juste qu'il devrait y avoir une loi qui protège les mères et les enfants, qui devrait dire : jusqu'à trois semaines, aucune activité ni professionnelle ni étudiante. Et je suis sûre- enfin, j'ai pas cherché dans les lois mais je suis sûre que les lois elles protègent pas les... Elles protègent les femmes qui ont un métier et qui viennent d'avoir un enfant, mais elles protègent pas les femmes étudiantes qui viennent d'avoir un enfant. On va pas leur interdire d'aller passer un partiel au bout d'une semaine si on veut. » (Lucie, enfant à 24 ans, grande école)

Par conséquent, le cadrage administratif du statut de « mère » ne semble pas prendre en compte les difficultés spécifiques qu'une étudiante-mère peut rencontrer.

Inversement, le côté « étudiante » ne comprend généralement pas la possibilité d'être mère. Par exemple, les résidences étudiantes du CROUS n'accueillent pas d'étudiants avec des enfants. Adrienne en témoigne :

« Tu peux rester en résidence universitaire tant que tu es enceinte mais quand tu accouches, ou un mois avant ton accouchement, tu dois partir de la résidence. » (Adrienne, enfant à 21 ans, école d'ingénieur)

Selon les assistantes sociales, cela est dû à une question de responsabilité (ces structures n'acceptent pas de mineurs sauf quelques rares exceptions concernant des étudiant(e)s qui ont 17 ans pendant leurs premiers mois d'études supérieures) ainsi qu'aux caractéristiques des locaux du CROUS, lesquels ne seraient pas suffisamment grands pour accepter des parents avec enfant(s). Un partenariat existe néanmoins avec une structure HLM (Le Richemont) afin d'accueillir les étudiants en couples et les étudiants avec enfants. Cela dit, cette mesure est

exceptionnelle et, à en croire les assistantes sociales, les places sont chères – elles ne sont d'ailleurs destinées qu'aux étudiants boursiers.

b) Un sujet relativement peu investi par les différents acteurs sociaux

Du côté du Ministère de l'enseignement supérieur et de la recherche (MESR¹), nous avons contacté deux responsables du département de l'égalité des chances de la DGESIP (direction générale de l'enseignement supérieur et de l'insertion professionnelle) en septembre dernier via un contact en commun. Nous nous étions en effet figuré qu'ils auraient quelques informations sur le sujet étant donné que la questions des étudiant(e)s parents apparaît dans le plan d'action du Ministère² :

Action 7

Aménagement des parcours pour les étudiant-e-s jeunes parents

Calendrier de réalisation : A partir de 2013

Malheureusement, la réponse a été assez succincte : ils n'avaient quasi aucune information sur les mesures qui pouvaient exister (au niveau national comme au niveau local) concernant les étudiants parents. Cette méconnaissance de la situation des étudiants parents semble déjà assez révélatrice du peu d'investissement des politiques sur ces questions. D'ailleurs, cette « action 7 » constitue la seule et unique mention de la parentalité étudiante dans le plan, qui n'explique pas plus en détails de quoi relèvera concrètement la politique du gouvernement.

De même, il nous a été impossible de trouver des communiqués sur ce sujet de la part des principaux syndicats étudiants (Solidaires Etudiant-e-s, UNEF, FAGE (Fédérations des Associations Générales Etudiantes), MET (Mouvement des étudiants)). Lorsqu'on a essayé de les contacter sur ces sujets (via mail), nous n'avons pas reçu de réponse. Cela ne veut pas dire que ces syndicats ne rencontrent pas des parents étudiants – l'une de nos interviewées a justement été épaulée par l'UNEF pour obtenir un allègement de ses frais d'inscription après l'arrivée de son enfant et nous avons vu circuler chez Solidaires une fiche de formation interne (assez courte) sur les étudiants parents. Néanmoins, il nous a été particulièrement difficile de créer des contacts sur ce sujet lorsque nous avons essayé.

Enfin, il nous a été impossible de trouver une seule brochure s'adressant à ou même faisant notion des étudiants qui ont des enfants – si l'on met de côté un dépliant de la LMDE qui évoque sur une ligne la possibilité de toucher une allocation familiale lorsqu'on a des enfants. Toutes les autres brochures que nous avons récoltées (dans les lieux étudiants – c'est-à-dire dans les infirmeries, au planning familial et dans les salles d'attente des services sociaux étudiants- et/ou visant les étudiants, une trentaine au total) s'adressent à des étudiants jeunes et sans enfants. Tout se passe comme si la parentalité étudiante n'existait pas ou n'était pas digne de s'y consacrer. Ainsi que témoigne Charlotte :

¹ Maintenant devenu le « Ministère de l'éducation nationale, de l'enseignement supérieur et de la recherche »

² « Égalité entre les Femmes et les Hommes. Plan d'action du ministère de l'Enseignement supérieur et de la recherche. » Disponible à cette url, page 10 : http://cache.media.enseignementsup-recherche.gouv.fr/file/Charte_egalite_femmes_hommes/90/4/plan_action_couv_239904.pdf

« Mais après, à la fac, pas du tout quoi. A la fac, y a pas de petite brochure qui te dise "comment avoir un enfant pendant ses études" (rire) . A la fac, rien du tout, y a rien là-dessus. Rien, ils en parlent pas. Y en a très peu. » (Charlotte, enfant à 19 ans, conservatoire de théâtre)

Le sujet apparaît parfois sur internet par le biais d'un article, mais les pages consacrées au sujet sont néanmoins peu nombreuses et difficiles à trouver. En effet, nous avons fait un petit travail d'investigation sur les informations que nous pouvions trouver sur internet et, après avoir testé plusieurs combinaisons de mots (« parents étudiants », « mère étudiante », « étudiant père »...) sur les moteurs de recherche les plus couramment utilisés en France (Google et Yahoo), nous nous sommes très vite aperçue que la plupart des pages correspondantes étaient en fait des discussions de forums (non spécifiques aux mères étudiantes : aufeminin.com par exemple). Il s'agissait plus précisément de personnes soit cherchant des informations sur la compatibilité entre une future grossesse (désirée) et leurs études, soit d'étudiantes ayant déjà des enfants et souhaitant partager leur expérience. Cela illustre ici aussi combien ce sujet de la maternité étudiante semble être un angle mort dans la société française : nous disposons de très peu d'informations sur ce qui se passe réellement et les mères étudiantes se trouvent aussi assez isolées dans leur situation. Beaucoup de celles que nous avons rencontrées lors des entretiens (en-dehors de celles qui ont pu placer leur enfant dans une crèche étudiante) nous ont demandé comment ça se passait pour les autres mères étudiantes voire regrettaient leur isolement et auraient voulu plus partager ce qu'elles vivaient à travers cette maternité pendant leurs études.

Notons néanmoins que depuis la première fois où nous avons effectué ces recherches sur internet, le nombre d'articles concernant les étudiants parents en France semble avoir relativement augmenté¹. On assisterait donc peut-être à une amorce de couverture médiatique de la question.

c) Les mesures qui prennent en charge la maternité étudiante sont peu nombreuses

Quelques mesures existent tout de même. Durant nos recherches, nous avons découvert que deux universités à Paris intra-muros² avaient ouvert des crèches accessibles aux étudiants ayant des enfants (mais aussi aux personnels travaillant à l'université). Notamment, d'après les quelques informations que nous a fournies sa directrice, la halte-garderie du campus de Jussieu a été créée dans les années 70 via une initiative des étudiants et des personnels de l'université. Néanmoins, ce genre d'arrangement est peu courant et peut mettre des années à voir le jour (comme sur le campus de l'Université Toulouse- Le Mirail). Notons qu'il existe aussi à Paris une crèche associative (la crèche Saint Jacques) qui a pour but premier d'accueillir les enfants d'étudiants³. Nous pouvons aussi souligner l'existence de ce partenariat avec la société Le Richemont. Enfin, la seule véritable mesure du CROUS visant explicitement les mères étudiantes consiste à accorder aux mères boursières une année de plus de bourse si elles ont connu un « échec » lié à leur maternité :

« Des droits supplémentaires de bourses peuvent être attribués dans les conditions suivantes :

a) Dans le cadre de chaque cursus ou cycle, 1 droit annuel supplémentaire pour les

¹ Notamment, sur le Bondy Blog (http://www.bondyblog.fr/201402031300/etudiante-et-maman-un-casse-tete-au-quotidien/#.U1wunK1_ued).

² Il s'agit des universités Pierre et Marie Curie et Paris Dauphine

³ Site internet : <http://www.lamaisondesboutchou.org/structures/csj/>

étudiants en situation d'échec consécutive à une période de volontariat ou due à des difficultés familiales (décès notamment) ou personnelles (maternité, raisons graves de santé) attestées par un avis des services médicaux et sociaux de l'établissement. »¹

La maternité est de plus rangée dans les raisons « personnelles » pour lesquelles l'étudiante (notons qu'on parle bien ici d'étudiante au féminin) peut échouer – comme si les difficultés pouvant être entraînées par l'arrivée d'un enfant ne relevaient que d'une responsabilité personnelle mais que l'on faisait preuve de gentillesse en accordant un droit à bourse supplémentaire.

Notons néanmoins que la plupart de ces mesures ne visent que les boursières : pour avoir une place au Richemont, il faut être déjà boursière. Ce qui peut entraîner une exclusion des étudiantes étrangères de fait, puisque la plupart ne sont pas éligibles aux bourses du CROUS². Ainsi, Ayawa témoigne :

« Mais maintenant il y a, mais le CROUS aussi ils ont des résidences pour les étudiants avec enfants, donc l'assistante sociale voulait proposer ça, en plus ils sont juste à côté ils sont à Maison Blanche, mais ils ont dit que ça servait seulement aux étudiants français. Qu'il fallait avoir la nationalité française, donc j'y avais pas droit aussi. Donc ça fait que c'est, vraiment, j'ai dû me débrouiller toute seule » (Ayawa, enfant à 18 ans, licence de chimie)

De plus, cette étudiante africaine venue étudier en France grâce une bourse au mérite délivrée par Campus France n'a pas la possibilité de redoubler si elle veut garder sa bourse – et ce, même si elle a accouché en cours d'année. Elle doit donc étudier « en décalé », ayant perdu un semestre avec la naissance de son fils : elle suit d'abord le deuxième semestre puis le premier semestre d'une même année de licence (deuxième semestre de L2 à partir de janvier, puis premier semestre de L2 à partir de septembre, puis deuxième semestre de L3 à partir de janvier...). Cela lui demande un travail d'adaptation énorme étant donné que les présupposés au deuxième semestres se trouvent justement dans le premier semestre.

En pratique, les assistantes sociales du CROUS peuvent faire appel à des fonds pour aider les élèves en difficulté – dont les étudiantes qui ont des enfants. Mais elles n'agissent normalement uniquement sur le côté « étudiante », même si concrètement il leur est possible de « tricher » pour financer un berceau (en prétextant que c'est pour régler une partie du loyer ou autre). Cela reste du bricolage administratif.

Les politiques locales, elles, peuvent soit favoriser soit désavantager les mères étudiantes. Par exemple, nos étudiantes mères témoignent que les critères d'attribution des places de crèche diffèrent selon les municipalités, ce qui nous a été confirmé par les assistantes sociales que nous avons rencontrées – bien que ces dernières ne nous aient pas fourni d'exemple précis. Certaines municipalités vont ainsi explicitement rendre prioritaires les étudiantes en tant que population sans ressources, d'autres vont au contraire les exclure le plus possible notamment parce que ce sont des personnes sans revenus et qui, donc, payeront moins la crèche pour le même nombre d'heures de garde de leur enfant. Ou bien, les étudiantes peuvent être vues comme des personnes qui ont moins de contraintes horaires que les salariés... Bref, tout cela est assez aléatoire et il est difficile de connaître la ligne politique de toutes les municipalités d'Île-de-France à ce propos.

¹ Bulletin officiel n°29 du 21 juillet 2011 : <http://www.education.gouv.fr/cid56868/esrs1117342c.html>

² Pour plus de précisions : <http://www.cnous.fr/bourses/272-2/>

Enfin, du côté des mutuelles étudiantes il ne semble pas y avoir beaucoup de dispositions prises pour les parents étudiants. Si les frais de la grossesse sont pris en charge à partir du troisième mois, ce n'est que parce qu'ils le sont dans le régime général de la sécurité étudiante. De plus, les mutuelles étudiantes ne couvrent pas les dépassements d'honoraires. En étudiant l'une d'entre elles (la LMDE), on se rend compte que le seul apport de la mutuelle est un forfait de 150€ par naissance. Si les enfants de l'étudiant(e) peuvent être rattachés à sa mutuelle, il faut faire la démarche tous les ans et les soins pédiatriques ne sont pas du tout pris en compte. En revanche, les frais liés à la contraception sont très largement couverts par les forfaits mutualistes de la LMDE¹ : « pilule du lendemain », préservatifs masculins et féminins, test de grossesse et contraception non remboursée par la sécurité sociale sont tous couverts. L'idée n'est pas ici de critiquer la stratégie des mutuelles étudiantes (l'accès à la contraception et à la protection contre les maladies sexuelles transmissibles est essentiel !) mais de montrer à quel point la parentalité étudiante ne rentre pas dans leur cadre. En allant rencontrer un conseiller mutualiste dans une agence parisienne de la LMDE, nous avons d'ailleurs pu confirmer cette intuition par son témoignage. Il nous a de fait affirmé que la plupart des étudiantes qui attendaient un enfant ou qui en avaient déjà mettaient en place tous les moyens possibles pour ne plus être rattachées à une mutuelle étudiante.

En définitive, nous pouvons conclure que les politiques visant explicitement les étudiantes qui ont des enfants sont assez rares et ponctuelles. Cela est bien sûr fortement lié à cette absence de statut : les spécificités d'une maternité *pendant* les études ne sont que très peu étudiées par les administrations publiques. Ainsi que Lucie le résume :

« Y a pas de bourses, y a pas d'aides, y a pas de congés possibles, on peut pas reporter les cours... Y a aucune protection juridique... » (Lucie, enfant à 24 ans, grande école)

Ainsi, la parentalité (et plus particulièrement la maternité) étudiante se caractérise pas sa non construction en tant que problème public. On ne l'envisage pas comme une maternité particulière – alors même que les droits concernant le congé maternité, par exemple, se sont construits sur la population féminine salariée et non sur l'ensemble des femmes ayant un enfant (Odul-Asorey, 2013) – et on a du mal à lui donner une place dans le monde étudiant. De fait, même si quelques mesures (crèches) existent, leur existence fait figure d'exception dans le paysage universitaire. Or, comment la littérature sociologique vient-elle répondre à ce non problème public ? Elle ne le fait pas : la maternité étudiante est un sujet presque jamais traité dans la sociologie française.

2) Un point aveugle des analyses sociologiques ?

En effet, il semble que la sociologie française ait peu abordé le sujet. A travers trois champs différents, nous allons explorer la façon dont la maternité étudiante n'est pas vraiment envisagée quel que soit le point de vue que l'on adopte. Il s'agit donc, dans un premier temps, d'observer comment la démographie effleure la question de la maternité étudiante sans jamais creuser le sujet, puis d'étudier la façon dont la sociologie a tendance à définir l'« étudiant » et, enfin, de décortiquer les différents contextes dans lesquels la maternité est généralement étudiée.

¹ Voir le « forfait optimum », l'offre de la LMDE dont le prix est le plus élevé : http://www.lmde.com/fileadmin/pdf/complementaire/detail_prestations_of.pdf

a) La démographie et le prolongement des études

Dans la deuxième moitié du 20^{ème} siècle, la massification de l'enseignement supérieur est un phénomène assez largement étudié par les sociologues et les démographes. De fait, à partir des années 1960 les effectifs étudiants deviennent beaucoup plus importants, du fait du baby boom mais pas seulement. C'est ce qu'on appelle, à la suite de Cros (1961), l'« explosion scolaire » : de 1961 à 1969, le nombre d'étudiants est multiplié par 2,7. Valérie Erlich (1998) étudie ce phénomène à la fin des années 1990. Elle montre que les femmes, elles aussi, commencent à s'imposer dans le paysage : leur taux de scolarisation deviendra supérieur à celui des hommes en 1983 (51%). Petit à petit, les études deviennent, en France, un passage presque obligé pour beaucoup de jeunes, même ceux autrefois exclus des circuits de l'enseignement supérieur. Cela ne signifie pas forcément qu'il y a réellement eu une « démocratisation » de l'Université – les filières et les débouchés sont très différenciés (en quantité et en qualité) en fonction du cursus, de l'établissement, de la ville etc (Erlich, 1998).

Ainsi, les étudiants ne sont plus uniquement des jeunes hommes issus des couches supérieures de la société et, au niveau de la population, on constate que les études se prolongent. Depuis plusieurs décennies, les démographes n'ont cessé de constater que ce prolongement des études supérieures a entraîné un recul de l'âge au premier enfant, aujourd'hui situé à 28 ans (Davie, 2012) soit trois ans plus tard que dans les années 1970 (Beets, 2006). Statistiquement, cela a pu être démontré de deux manières. D'une part, certaines études ont comparé l'âge au premier enfant de femmes plus ou moins diplômées. Elles ont ainsi observé que « l'âge moyen à la première maternité des diplômées est supérieur de 3 ans à la moyenne » (Sullerot, 2005) et que les femmes peu ou pas diplômées ont des enfants beaucoup plus tôt que celles qui ont fait des études supérieures (Davie et Mazuy, 2011). D'autre part, la mise en place d'enquêtes longitudinales a permis à d'autres chercheurs de montrer que ce retard de l'âge à la maternité est bien dû à un report de la maternité de la part des femmes qui font des études (Avdeev *et al.*, 2011).

Deux explications sont généralement avancées pour expliquer ce phénomène de report. La première et la plus approfondie d'entre elle est que le prolongement d'une certaine jeunesse à travers les études. L'idée que la massification des études amène avec elle la création d'un nouvel âge, la jeunesse, est défendue par de nombreux auteurs. On peut notamment citer J.-C. Chamborédon et son concept de « juvénisation » (1985) qui avance que l'allongement des études se traduit par une entrée dans le monde du travail plus tardive et vient définir un nouvel âge de la vie. La jeunesse, ainsi que théorisée par Olivier Galland, serait donc ce passage à l'âge adulte dont les étapes ne sont plus simultanées mais décalées entre elles et même, souvent, non linéaires (Galland, 1984 ; 1990 ; 1996). La « désynchronisation des étapes » de l'entrée dans l'âge adulte - à savoir, de la décohabitation, la fin des études, l'acquisition d'un travail stable et la fondation d'une famille, entraîne un décalage massif de l'âge au premier enfant. De plus, les sociologues qui ont exploré le désir d'enfant et la procréation ont montré que la « deuxième révolution contraceptive » - survenue à partir des années 1964-1965 et confortée par la loi Neuwirth de 1967 sur la contraception (Segalen, 2013) – a contribué à redéfinir les cadres normatifs entourant la procréation. Ainsi, Arnaud Régnier-Loilier montre notamment que le désir d'enfant est retardé : il s'agit de « profiter de la vie » pendant et après les études, avant que l'enfant ne vienne. Cette phase où le couple existe mais ne projette pas l'arrivée d'un enfant dans le court terme est aussi une façon de tester la stabilité de la relation entre les conjoints, de savoir si oui ou non elle sera capable d'assumer la parentalité (Régnier-Loilier, 2007). D'autres auteurs ont montré l'arrivée d'une nouvelle « norme procréative », redéfinissant les « bonnes conditions pour avoir un enfant », à savoir « un couple stable affectivement, psychologiquement et matériellement » (Bajos et

Ferrand, 2006). Pour résumer, cette première explication vient montrer que les études sont le moment d'une jeunesse, laquelle viendrait même se prolonger un peu après, jusqu'à ce que le couple stable commence à construire un projet d'enfant.

La deuxième explication avancée par la littérature a trait à « la difficulté à concilier la condition d'étudiant avec celle de parent » (Bhrolchain et Beaujouan 2012). Ce dernier élément n'a, à notre connaissance, pas encore été investi par les sociologues en France. Somme toute, les sociologues et démographes en France ont surtout expliqué le recul de l'âge au premier enfant par le prolongement des études, lequel serait lié à un nouvel âge « jeune » où avoir des enfants serait peu envisageable. Mais, en pratique, aucun travail ne vient interroger le rapport à la parentalité des étudiants et, notamment, la compatibilité ou non des études avec l'arrivée d'un enfant.

b) L'étudiant(e), un(e) jeune ?

L'importance du champ sociologique qui conçoit les étudiants comme une nouvelle jeunesse explique sûrement aussi pourquoi, en France, on ne semble envisager les étudiants (et les étudiantes) que comme des jeunes. En sociologie, du moins, le thème des adultes en reprise d'études est semble-t-il très sous étudié, ce qui est assez spécifique à la France. De fait, on trouve par exemple au Royaume-Uni un champ de recherche constitué sur les *Mature Students* (pour une revue de littérature un peu datée mais qui constitue une bonne introduction au champ, voir (Richardson, 1994)). De même, il existe un courant d'études similaire en cours de constitution en Belgique (voir notamment (Vertongen *et al.*, 2009)). Et de l'autre côté de l'Atlantique, au Canada, le sujet fait aussi l'objet d'un certain nombre d'investigations, lesquelles ont donné des textes maintenant reconnus dans ce champ sociologique (notamment (Fournier, 2012)). Mais en France, en dehors des travaux d'Aline Chamahian (2011 ; 2013) qui font figure d'exception dans le paysage académique, les adultes qui reprennent leurs études ne sont pas vraiment étudiés.

Pourtant, il fût une époque où le thème de la « formation permanente » était jugé porteur et par les politiciens et par les sociologues. A partir de 1955, on commence de fait à voir émerger l'idée d'une « éducation permanente de la nation » qui serait nécessaire pour s'adapter au rythme des changements culturels et économiques modernes. Après la « loi n°71-575 du 16 juillet 1971 portant organisation de la formation professionnelle continue dans le cadre de l'éducation permanente », de nombreux sociologues en viennent à critiquer la façon dont cette éducation permanente devient peu à peu uniquement centrée sur la dimension fonctionnelle et professionnelle (Forquin, 2004). Ceci explique peut-être pourquoi il y a eu si peu d'études en France sur les adultes qui redeviennent étudiants : la formation continue est beaucoup plus large que la simple reprise d'études et s'effectue souvent par d'autres canaux que ceux de l'éducation supérieure (à 80% (Bongrand et Vasconcellos, 2013)). De plus, les possibilités d'aménager les études pour les personnes salariées ou avec charges familiales semblent très limitées en France.

Néanmoins, en 2011 on comptait 340 000 stagiaires inscrits en formation continue à l'université (source : MENESR-DEPP), ce qui n'est pas négligeable. Ils ne sont pourtant jamais pris en compte dans les études consacrées aux étudiants, comme s'ils étaient implicitement ignorés, comptés comme part négligeable. Alors même que les premières lignes d'un ouvrage récent, *Les étudiants en France* (Gruel, Galland et Houzel, 2009), commencent par dire que « l'étudiant est trop souvent réduit à un cliché », on n'y trouve jamais un seul mot sur les étudiants qui n'appartiennent pas aux classes d'âge traditionnelles de l'enseignement supérieur. Parfois, même les titres seuls suffisent à illustrer ce constat : *Les étudiants en France : histoire et sociologie d'une nouvelle jeunesse* (op. cit), *L'autonomie des jeunes* :

questions politiques et sociologiques sur les mondes étudiants (Ciccheli, 2013)... Bien sûr, les travaux sur les étudiants sont souvent, avec raison, consacrés aux phénomènes d'ampleur tel que l'arrivée des « nouveaux étudiants » (Erlich, 1998). Néanmoins, aucun des ouvrages que nous avons consultés sur la question des étudiants ne justifiait son centrage sur une certaine catégorie d'âge uniquement – comme si c'était trop évident pour qu'on s'y arrête. Pour résumer, reprenons les mots de Françoise Tétard (2007) : « On peut constater en tout cas que l'étudiant a souvent été implicitement assimilé à la catégorie « jeunes » et il l'est encore, même si, de plus en plus aujourd'hui, les personnes qui fréquentent l'Université appartiennent à différentes classes d'âge. »

Or la question de la parentalité étudiante, même si elle reste rare dans la littérature anglo-saxonne aussi, apparaît généralement lorsqu'on s'intéresse aux études sur les *Mature Students* (Edwards, 1993 ; Kevern et Webb, 2004 ; Richardson, 1994). Ainsi, l'absence de traitement de la maternité étudiante en France ne semble pas un hasard, étant donnée la façon dont la sociologie de l'étudiant(e) (et des études supérieures) s'est concentrée sur l'étudiant(e) jeune.

De plus, la non prise en compte de l'âge dans la façon dont on théorise l'étudiant a des conséquences importantes en termes de politiques publiques (Richardson, 1994). En effet, Richardson avance qu'en partant d'une figure de l'étudiant en tant que jeune, les politiques qui sont construites autour des études supérieures ont des conséquences différentes pour les étudiants de moins de 25 ans que pour les adultes en reprise d'études. Il argumente de plus qu'étant donné que la population des adultes en reprise d'études est majoritairement composée de femmes, on peut considérer que ce manque de prise en compte des adultes en reprise d'études dans la littérature sociologique est à l'origine de discriminations basées sur l'âge et le genre (« both ageist and sexist »).

c) Sociologies de la maternité

Enfin, les auteurs qui se sont intéressés à la maternité comme objet sociologique n'ont pas, non plus, abordé le sujet de la maternité *pendant* les études. De fait, la maternité n'est généralement étudiée que lorsqu'elle concerne des adolescentes (ce qu'on qualifie de « maternité précoce » ou de « maternité adolescente ») ou les femmes exerçant une activité professionnelle.

Par « maternité précoce », on désigne des maternités qui sont plus précoces que l'ensemble de leur génération et qui sont aussi la première étape des transitions vers l'âge adulte, c'est-à-dire que la maternité précède la décohabitation avec les parents et l'accès à l'emploi (Testenoire, 2006). Celles-ci ont fait l'objet d'un grand nombre de publications scientifiques, notamment pour en souligner la dangerosité sur le plan physique ou biologique. En effet, au fil des décennies, la façon d'étudier les maternités précoces a évolué mais le stigmate associé à ce phénomène est, lui, toujours bien présent (Le Van, 2006). S'il n'est pas toujours démontré que la maternité adolescente entraîne un échec scolaire, lequel peut notamment être évité lorsque l'on met en place des structures adaptées (Moreau, 2013), en France les mères adolescentes sont généralement peu diplômées : 62% d'entre elles ont un niveau inférieur au baccalauréat, seul le tiers d'entre elles ont un niveau CAP. De plus, elles sont généralement plus jeunes que les étudiantes (même si pas toujours) : on peut définir les maternités précoces comme arrivant entre 15 et 19 ans (Testenoire, 2006). Il semble donc que cette littérature n'aborde pas directement la maternité étudiante, c'est-à-dire de celles qui se sont engagées dans les études supérieures.

De l'autre côté du spectre des âges, la maternité et ses conséquences (notamment sur le plan professionnel) ont été très amplement traitées par les études de genre. Le thème de la « conciliation » entre travail et famille s'est déployé dans de nombreuses études (Barrère-Maurisson, 1992 ; Pailhé et Solaz, 2006 ; Garner, Méda et Sénik, 2005 ; Nicole-Drancourt, 2009) et a exploré différentes professions, allant notamment des femmes ingénieures (Marry, 2004) aux chercheuses (Bui-Xuan, 2011 ; Marry et Jonas, 2005).

Entre ces deux populations apparemment assez différentes, la maternité au moment des études n'a pas été étudiée – comme si c'était soit l'un (une maternité « trop tôt » et qui entraînerait un décrochement scolaire) soit l'autre (une maternité après les études, une fois que l'on a acquis une situation professionnelle stable).

Ainsi, à l'impensé de la maternité étudiante au sein de la société vient répondre une littérature sociologique muette sur la question. Comme nous allons le voir, c'est d'abord cet impensé qui va venir structurer l'expérience des mères étudiantes. C'est aussi celui-ci qui nous a invité à adopter une démarche exploratoire au cours de nos recherches.

B - Face à l'impensé : étudiante et mère

Nous avons réussi, au fil des démarches et des tâtonnements, à rentrer en contact avec un certain nombre de mères dont l'enfant est arrivé pendant leurs études supérieures. Avant d'aborder la façon dont nous avons obtenu nos entretiens ou la méthodologie que nous avons adoptée, nous voulons dessiner un peu les contours de cette population hétérogène et interroger la façon dont elle se confronte à ce non-statut.

1) Quelques repères

Les bases de données existantes pour étudier la maternité étudiante sont peu nombreuses et souvent assez limitées. Néanmoins, l'enquête triennale « Conditions de vie » menée par l'Observatoire de la Vie Etudiante (OVE) nous a quand même permis de repérer quelques chiffres clés pour l'année 2010¹. Cette enquête, réalisée par questionnaires auto-administrés sur internet et à laquelle plus de 33 000 étudiants ont participé, nous donne accès à un échantillon d'environ 1 300 étudiants parents, ce qui est suffisant pour faire quelques repérages. Nous nous appuyons ici sur un article publié à ce sujet par Arnaud Régnier-Loilier (2011) à partir de cette base de données – complété par notre propre exploration des données.

En 2010, les étudiants qui ont des enfants représentent environ 5% de la population étudiante française. Ailleurs en Europe, les étudiants parents ne sont pas toujours aussi minoritaires : en Suède et en Norvège, on compte 17% et 22% d'entre eux, respectivement. Arnaud Régnier-Loilier attribue notamment ce faible taux de parentalité chez les étudiants en France à un enseignement supérieur peu réinvesti par (et peu aménagé pour) les personnes en reprise d'études.

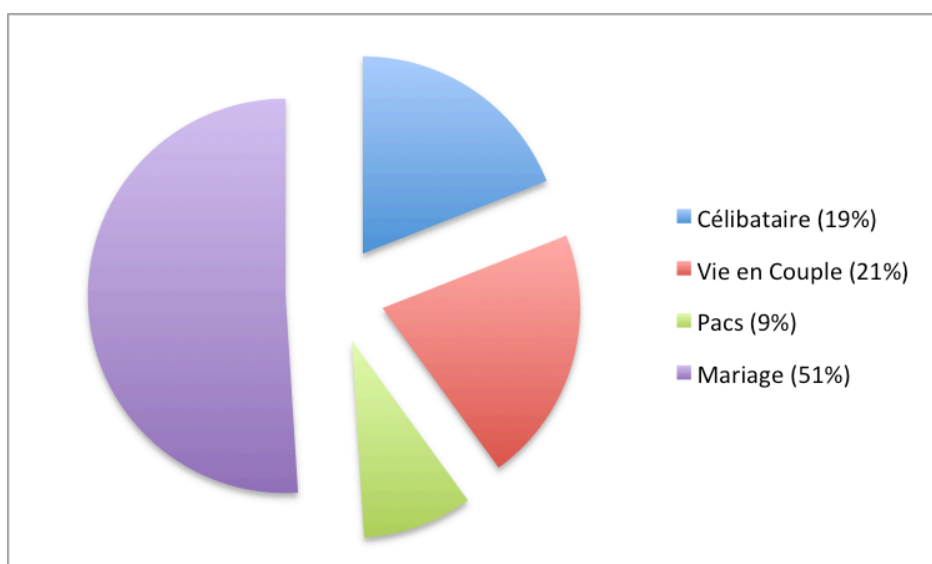
En moyenne, les étudiants parents sont beaucoup plus âgés que les étudiants sans enfants. Les pères étudiants ont en effet en moyenne 37 ans et les mères étudiantes 35 ans – contre 21 ans chez les étudiants sans enfants (hommes comme femmes). De plus, leur âge est assez indépendant de leur niveau d'études, ce qui semble souligner un assez grand nombre de reprises d'études dans cette population. Néanmoins, la dispersion des âges est plus importante chez les étudiants parents, ce qui indique « une grande diversité des situations : reprises

¹ La version 2013 n'étant pas encore accessible

d'études et étudiants inscrits dans le cadre de leur formation initiale se côtoient » (Régnier-Loilier, 2011). On peut donc s'attendre à une population assez hétérogène au niveau des âges et ce dans un contexte français où les établissements d'enseignement supérieur sont surtout fréquentés par des personnes qui ont enchaîné leurs études après l'obtention du baccalauréat – tandis que la moitié des étudiants parents ont plus de 36 ans et donc appartiennent à une classe d'âge non traditionnelle dans l'enseignement supérieur français.

Parmi les étudiants qui ont des enfants, les deux tiers sont des étudiantes : il s'agit donc d'une population assez féminine, plus féminine encore que la population étudiante en générale (qui est composée à 56% de femmes). On peut attribuer la prévalence de la maternité étudiante sur la paternité étudiante au classique écart d'âge entre conjoints (Bozon, 1990) : les femmes en couple hétérosexuel ont en effet tendance à se mettre en couple avec des hommes qui ont, en moyenne, 2,3 ans de plus qu'elles (Vanderschelden, 2006). Il est donc très possible que certaines étudiantes soient en couple avec des hommes qui ne sont plus étudiants, ce qui déséquilibre ainsi la population de parents étudiants en terme de composition genrée. En s'appuyant sur les études de genre, on peut aussi supposer que certaines mères étudiantes sont célibataires et que les pères étudiants sous-déclarent leur paternité. Dans tous les cas, on peut s'attendre à ce que, dans les récits des mères étudiantes, la prise en charge des tâches domestiques et des soins à l'enfant soit assez présente.

Enfin, dernier point assez intéressant, le statut matrimonial des mères étudiantes diffère fortement de celui des étudiants en général. De fait, les mères étudiantes sont à 19% seulement célibataires (cf graphe ci-dessous) alors que, chez les étudiants qui n'ont pas d'enfants (tout âge et tout sexe confondus), le taux de célibat est de 78%. De plus, les mères étudiantes sont majoritairement mariées (à 51%). Sur ce dernier point, on pourrait soupçonner un effet de l'âge, ce qui est partiellement vrai seulement. En effet, même chez les 16-21 ans, le taux de mariage est de 16% pour les étudiantes qui ont des enfants – contre 0% chez les étudiantes de 16-21 ans qui n'ont pas d'enfants. Il n'est pas étonnant mais néanmoins intéressant de constater ainsi que les mères étudiantes ont plus tendance à être en couple voire très engagées que les étudiantes sans enfant.



Situation matrimoniale des mères étudiantes (OVE, 2010)

Il s'agit donc d'un groupe social assez hétérogène et particulier au sein des étudiants. Néanmoins, il semblerait que toutes les étudiantes mères, quel que soit leur âge ou leur

rapport aux études, aient été confrontées à un moment ou à un autre à cet impensé de la maternité étudiante.

2) Une absence de statut qui n'est pas dépourvue de conséquences

Un détail qui peut paraître anecdotique mais que les interviewées ont révélé à plusieurs reprises nous semble assez révélateur de la façon dont on ne pense pas la maternité étudiante. Dans les amphithéâtres, les bancs ne laissent pas la place à une femme enceinte de s'asseoir. C'est avec humour que Charlotte et Marion nous le racontent :

« Puis bah les bancs ils étaient hyper près des tables, du coup tu te mets en bout, tu sais, tu te mets de travers pour pouvoir écrire parce que ton ventre il passe plus (rire) » (Charlotte, enfant à 19 ans, conservatoire de théâtre)

« Enfin, sinon je passais mais la table écrasait un peu mon ventre, pourtant j'ai pas pris énormément de ventre hein, j'ai pas un ventre énorme du tout mais bon je devais me mettre sur le côté, je devais... [...] souvent il y avait une table derrière qui était une table libre avec une chaise et je me mettais là en fait. Puis au départ les gens de ma promo me disaient "bah qu'est-ce qu'il y a ", je suis là : "bah non, je passe plus moi !" (rire) Enfin, c'est pas fait pour moi, je passe plus, et puis c'est tout. » (Marion, enfant à 21 ans, licence histoire-géographie)

Ainsi, même l'espace étudiant ne semble parfois pas intégrer la possibilité d'une grossesse pendant les études. Plus généralement, cette absence de cadres entourant la maternité étudiante est évoquée par la plupart des étudiantes que nous avons eu l'occasion de rencontrer – notamment parce qu'elle peut avoir des conséquences importantes sur la façon dont se déroulent leur maternité et leurs études. Nous allons donc exposer la façon dont les mères étudiantes peuvent se trouver confrontées à cet impensé.

a) Les administrations se « renvoient la balle »

Alors que les assistantes sociales nous affirment généralement que l'absence de statut spécifique pour les étudiantes mères ne pose pas forcément problème – les deux aspects étant d'ores et déjà pris en charge par deux administrations publiques – les témoignages que nous avons récoltés viennent au contraire souligner les conséquences néfastes d'un tel découpage administratif. De fait, certaines de nos mères étudiantes se sont retrouvées face à des administrations qui se « renvoient la balle ». Ayawa y a été confrontée alors qu'elle cherchait un logement pour accueillir son enfant. Originaire du Togo, Ayawa est venue faire ses études en France après avoir décroché une bourse d'excellence grâce à ses résultats au bac. Enceinte en première année de licence, elle doit, entre sa L1 et sa L2, gérer l'arrivée de l'enfant qui n'était pas du tout prévue. Alors qu'elle était logée dans un centre du CROUS, un droit obtenu par sa bourse, elle doit déménager car les enfants mineurs n'y sont pas acceptés. Mais lorsqu'elle va voir le CROUS et la CAF, aucun ne semble se sentir qualifié pour traiter son cas :

« Mais bon l'assistante sociale là elle m'a rien trouvé. Parce que comme je dis, c'est vraiment, y a pas de situation parents étudiants. Donc quand tu vas dans les centres sociaux, ils te disent « mais vous êtes étudiante, allez voir le CROUS ». Et quand vous allez voir le CROUS, il me dit « mais vous avez un enfant, allez voir les centres sociaux ». Donc ouais, ils se renvoient la balle à chaque fois. » (Ayawa, enfant à 18 ans, licence de chimie)

Anne-Lise a elle aussi constaté cette absence de statut via la difficulté que les administrations avaient à comprendre sa situation. Elle raconte :

« Je me rappelle quand j'avais eu cette histoire de la caisse d'allocations familiales pour le truc de mère isolée qui marchait pas, ils m'ont dit oui bah en fait comme vous avez jamais travaillé vous relevez pas des allocations familiales en fait, vous avez un enfant mais les allocations familiales peuvent rien pour vous, il faut que vous vous tourniez vers les bourses de l'enseignement supérieur parce que vous êtes étudiante, c'est à ce titre-là que vous devez demander des trucs. Donc en fait le CROUS m'a répondu un peu l'inverse, c'est genre bah oui mais nous on n'a pas d'aides spéciales pour les parents donc enfin bon, bref, en gros chacun se renvoyait un peu la balle. Du coup en fait ils font rien pour toi. Donc c'est un peu un "vide juridique" comme on dit maintenant dans le vocabulaire journalistique. C'est un statut qui existe pas vraiment. » (Anne-Lise, enfant à 18 ans, CPGE littéraire)

Charlotte a été elle aussi confrontée à une situation similaire. Enceinte alors qu'elle redouble sa première année de licence, suivant en même temps un cursus au théâtre, Charlotte cherche à aménager ses cours pour se ménager. Lorsqu'elle veut faire des démarches en ce sens, elle est renvoyée de service en service et, quand elle trouve enfin à qui s'adresser (c'est-à-dire à la personne en charge du pôle handicap dans son université), Charlotte doit produire un certificat médical démontrant qu'elle est malade.

« Ça a été galère de faire les deux quoi, et à, je sais pas, six mois de grossesse à peu près, le médecin m'a dit "bah tu choisis quoi, c'est soit la fac, soit le conservatoire, parce que physiquement c'est plus possible quoi". Du coup, comme je voulais pas trop arrêter la fac, j'ai demandé s'ils pouvaient m'alléger les cours, genre que je sois pas obligée d'aller aux CM ou que je fasse que les TD, enfin ça a été galère, genre "bah non c'est pas ici qu'il faut demander, c'est là-bas", puis t'y vas et "non c'est pas ici, c'est là-bas", enfin voilà tu vois ! (rires) Donc tu cours aux quatre coins de ta ville, tu vois, puis t'arrives enfin au bon endroit, et là on te dit "mais euh c'est que vous devez être alitée ?" "euh non, pas du tout" "bah, mais mademoiselle, vous êtes une étudiante comme tout le monde !" (rires) » (Charlotte, enfant à 19 ans, conservatoire de théâtre)

Ainsi, ce chevauchement de deux catégories est loin d'être toujours bénéfique pour les étudiantes mères. Comme son problème relève justement du fait qu'elle est à la fois étudiante et mère et que très peu de dispositifs existent pour ce genre de situation, Ayawa a du mal à trouver un interlocuteur – en dehors de l'assistante sociale de son université qui essaie, sans succès, de lui trouver des situations alternatives telles qu'une place dans un foyer pour mère isolée. La situation de Charlotte est légèrement différente puisqu'elle s'adresse, elle, directement au personnel administratif de son université. Néanmoins, Charlotte se retrouve de même dans l'incapacité de trouver le bon interlocuteur – tout simplement parce qu'il n'existe pas. Elle ne peut que s'adresser au pôle handicap de son université. Or, d'après certaines assistantes sociales que nous avons rencontrées, il semblerait que les pôles handicap demandent des certificats médicaux afin d'autoriser des aménagements de scolarité. En l'absence de certificat médical, Charlotte se fait réprimander.

« Ils m'ont, enfin voilà, ils m'ont dit, comme en plus j'étais boursière, ils m'ont dit "votre présence elle est obligatoire en cours", et à part un certificat médical du médecin qui dit que je dois rester allongée, je devais aller en cours. Et comme c'était pas le cas, que j'étais pas obligée de rester allongée ben j'étais une étudiante comme tout le monde en fait - j'avais pas de problème de santé, j'avais pas un handicap, je...

C'est juste que j'étais enceinte, on m'a dit "mais vous savez qu'être enceinte c'est pas une maladie ?". 'Fin voilà, je crois qu'ils ont pas compris ce que je leur disais quoi. Oui, je suis enceinte certes, c'est pas une maladie d'être enceinte, c'est sûr hein, et puis ma grossesse se passait bien en plus, j'ai pas eu de complications, rien du tout donc euh super quoi ! Mais... bah ouais, mais être enceinte quand on n'a pas de copain pour nous donner un coup de main quand on vit tout seul, qu'ils faut tout gérer, et ben non. Une femme enceinte qui travaille, qui a son mari et qui décide de faire un enfant, c'est pas pareil qu'une étudiante qui tombe enceinte pendant ses études sans l'avoir décidé quoi. Je crois que c'est ça qu'ils ont pas - enfin, avec cette femme on s'est pas compris là-dessus quoi. J'ai eu beau lui expliquer, elle me répétait que non, il n'y avait pas de raison.» (Charlotte, enfant à 19 ans, conservatoire de théâtre)

Que ça soit ou non vécu comme un élément traumatisant, l'exceptionnalité de la maternité étudiante entraîne souvent des incompréhensions avec les administrations, voire des non prises en compte de la spécificité de leur situation.

b) La maternité, un motif qui n'est pas valable

En effet, la maternité n'est souvent pas vraiment un motif valable pour obtenir des aménagements, ce que certaines étudiantes mères viennent critiquer.

La situation de Charlotte étudiée plus haut vient souligner, outre l'absence d'interlocuteur, la façon dont la maternité n'est pas considérée par les administrations universitaires comme un élément important ou devant être pris en compte. C'est un élément que nous avons souvent retrouvé lors de nos entretiens.

Lucie nous explique ainsi que la grande école dans laquelle elle a fait sa scolarité n'a pas voulu reconnaître son indépendance financière, c'est-à-dire recalculer ses droits de scolarité sur ses revenus plutôt que sur ceux de ses parents. Etudiante dans une grande école parisienne, Lucie est tombée enceinte juste avant le début de sa dernière année d'études et a voulu, suite à cela, obtenir un re-calcul de ses droits de scolarité – considérant que sa maternité entraînait un changement de son statut, bien que ses parents continuent à l'aider notamment financièrement. Mais les démarches se sont avérées longues et compliquées. Aidée d'un syndicat étudiant, elle a fini par obtenir un passage à l'échelon inférieur mais sans pour autant que sa situation de mère avec un enfant ne soit réellement reconnue.

« Et donc je leur ai dit "voilà, ma situation a changé donc j'aimerais pouvoir faire une lettre, un courrier pour pouvoir demander à passer dans la tranche inférieure parce que maintenant je suis en couple, je suis pacsée, j'ai un enfant - enfin je suis enceinte et je vais avoir un enfant". Et là on m'a répondu, mais de but en blanc, devant toute la queue du service d'inscription : "il suffit pas d'être enceinte pour avoir une réduction". Donc voilà, c'était désagréable. Donc j'ai quand même fait un courrier où j'ai joint tous les justificatifs etc. Ils ont refusé de reconnaître l'indépendance financière.» (Lucie, enfant à 24 ans, grande école)

De plus, l'administration de son école n'a pas été très conciliante avec Lucie car elle n'a accordé que peu d'aménagements de scolarités (dont l'avancement des dates d'examens afin qu'elle les passe avant l'accouchement). Autorisée à ne pas venir à deux unités d'enseignement (UE), elle recevra des avertissements en raison de ses absences et devra s'appuyer sur un syndicat pour qu'on lui reconnaisse à nouveau la possibilité de ne pas assister à ces cours-là. Accouchant en plein milieu du semestre de cours, elle se voit de plus obligée de retourner en cours lorsque sa fille a à peine 8 jours, sous peine de devoir redoubler

son année. Or il ne lui restait plus que ce semestre à valider pour finir ses études et pouvoir gagner un salaire, c'est donc hors de question de recommencer l'année suivante avec un enfant en bas âge. De cette période troublée, Lucie retire des revendications fermes concernant l'absence de statut pour les parents étudiants :

« Il faudrait au moins faire un complément pour les étudiants- un complément financier pour les étudiants qui ont des enfants quoi ! Enfin c'est une aberration ! Enfin moi je pense que là c'est... voilà quoi. Et obliger les femmes, même étudiantes, à prendre des congés maternité. Parce que franchement, c'est pas bien pour le bébé. C'est même pas bien pour la maman. C'est dur d'être séparés au bout d'une semaine. Et on devrait forcer les gens, enfin ça devrait être une obligation : vous passez au moins trois semaines avec votre enfant quand il naît. Et vous retournez pas en cours. Ça devrait pas être possible de retourner, soit au travail ou je sais pas, au bout de si peu de temps quoi. D'ailleurs les femmes n'ont pas le droit de retourner au travail au bout d'une semaine ! Enfin je pense pas, je pense que c'est interdit alors pourquoi les étudiantes, elles, ont ce droit ? Enfin, ce droit qui est un piège au final ! » (Lucie, enfant à 24 ans, grande école)

Anne-Lise nous confie, elle, qu'à partir du moment où elle a déclaré que son enfant avait un père, elle n'a plus reçu d'aides de la part de la CAF (elle recevait auparavant le RSA parent isolé), bien que n'ayant pas, ni elle ni le père de l'enfant, des revenus propres. Les mères étudiantes peuvent donc être confrontées à des situations de précarité du fait de leur absence de revenus propres – situations bien sûr partagées par d'autres mères en situation de précarité bien que n'était pas étudiantes. Parallèlement, lorsqu'Anne-Lise fait une demande de bourse elle doit expliquer sa situation au CROUS car la case « enfant à charge » n'existe pas dans le formulaire.

« Même si t'es deux étudiants, tu ne peux pas être considéré comme quelqu'un dans la nécessité, même si aucun des deux ne travaille. Donc en fait j'ai plus eu ces allocations, et par exemple, à un moment j'ai demandé à être boursière mais alors c'est pareil, y a pas la case "enfant" donc en gros, à chaque fois faut expliquer... Donc ça c'est un truc que tu découvres, tu dois toujours expliquer ta situation aux gens parce que c'est pas du tout une case qui existe, même pour déclarer ses impôts et tout. Le truc, voilà, être deux parents, avoir un enfant sans revenu en fait, c'est quelque chose qui bloque dans l'administration parce que si t'as un enfant c'est que tu peux quand même payer des trucs pour lui, mais donc en fait si t'as pas de revenus... Enfin bon. Donc oui, j'ai fait des démarches mais à chaque fois que j'ai fait des démarches c'était très compliqué et à chaque fois il fallait que j'écrive une lettre à côté pour expliquer ma situation... » (Anne-Lise, enfant à 18 ans, CPGE littéraire)

Elle remarque en revanche que lorsqu'on a des frères et sœurs dans l'enseignement supérieur, cela rentre en compte dans le calcul de la bourse.

c) Des expulsions de logement

Une autre conséquence dramatique de ce non-statut concernant la parentalité étudiante, ce sont les expulsions de logements CROUS pour les étudiantes qui ont des enfants. Il s'agit d'un phénomène assez courant et les assistantes sociales que nous avons rencontrées nous ont raconté qu'elles étaient parfois confrontées à de telles situations. Adrienne a elle-même dû quitter son logement pendant le mois où elle était avec son enfant en France. Elle témoigne :

« En fait, pendant ma grossesse la directrice du CROUS de Paris m'avait demandé de signer un document qui faisait valoir qu'après mon accouchement mes parents devaient récupérer l'enfant et que je ne devais pas garder l'enfant en résidence universitaire et devais avoir droit à une chambre, à conserver une chambre. Et mon père a dû envoyer une attestation de responsabilité, son billet d'avion aller-retour, le billet d'avion de ma maman et l'allocation aussi pour la période où ils devaient être ici. Un tas de documents pour que je puisse avoir un logement après. Mais ça s'est pas passé comme ça parce qu'en août j'ai reçu un message de la résidence qui me demandait de partir des lieux. Parce qu'en fait nos contrats s'épuisent le 31 août et après tu renouvelles, mais moi je pouvais pas renouveler directement, je devais attendre d'accoucher et après le faire. Donc la résidence n'a pas été mise au courant de ça. Et du coup on m'a demandé de partir des lieux et enceinte j'ai dû faire le déménagement » (Adrienne, enfant à 21 ans, école d'ingénieur)

Ayawa aussi a été expulsée de son logement du fait de l'arrivée de son enfant. Bénéficiaire d'une bourse d'excellence, elle avait jusque-là une chambre dans une résidence étudiante via Campus France (l'organisme qui s'occupe de l'accueil des étudiants étrangers en France). Alors que son enfant est prématuré, elle doit chercher un logement pour l'accueillir, sous peine de le voir embarqué par les services sociaux. Etrangère et ne vivant que sur sa bourse à ce moment-là, elle n'a pas le droit de bénéficier des logements du Richemont (réservés aux élèves de nationalité française) et ne trouve pas de logement jusqu'à ce qu'elle passe par une agence immobilière véreuse qui lui sous-loue à un prix élevé un petit appartement en région parisienne. N'ayant de toute façon pas le choix car devant donner une adresse aux services sociaux le plus vite possible, elle accepte cette location :

« Mais bon, j'ai fait des trucs pas très légaux pour avoir mon appartement. En fait, c'est une agence tenue par un espagnol, bon c'est un ancien agent immobilier à la retraite, et donc lui il loue des appartements à des étrangers, par exemple qui n'ont pas de situation fixe et tout ça. Mais en fait il les loue à son nom et te les reloue. Mais il faut payer super cher. Moi par exemple pour rentrer dans le logement où j'étais avant j'ai dû payer plus de 2000€ et quelques euros.

- Au début ou par mois ?

Au début. Ah oui, avant de rentrer tu dois déjà lui verser 750€ de commission, un mois de loyer, parce qu'il veut voir si tu peux vraiment payer ton loyer. Après tu paies les frais d'agence, la caution et le mois de loyer. Donc tu paies au moins 4 fois. Moi j'avais rien du tout, rien du tout. En plus c'était par hasard vraiment que je l'ai rencontré. [...] Et j'ai expliqué ma situation mais j'ai fait genre que je travaillais et j'ai pas dit que j'étais étudiante, et j'ai un enfant, il est à l'hôpital, il faut que je trouve un logement rapidement parce que sinon il va au foyer. Il me dit bon, qu'il faut trouver mais pour l'encourager il faut lui laisser 750€. Et moi j'avais rien du tout. Bon. J'ai dit bon bon bon bon bon, j'avais ma bourse qui était arrivée et j'avais mes économies, parce que même quand j'étais enceinte j'ai vraiment commencé à économiser [...] donc je lui ai donné 750€ que j'avais, donc il a commencé à chercher, a pris deux semaines pour trouver un appartement je dis bon, parce qu'à chaque appartement il me disait mais non, ça ne te correspond pas, ça ne te correspond pas. Je lui ai dit : "bon, qu'est-ce que tu as". Il m'a dit "bon j'ai un appartement là-bas mais personne le veut..." Je lui dis je m'en fous, je le prends ! Je le prends ! Même si tu me dis c'est à 10 000 km, du moment que j'ai un toit- parce que

l'hôpital il veut juste une adresse... Et là il me dit ok, si tu veux je te donne j'ai les clés directement [...].

- Et avant, tu habitais où ? » (Ayawa, enfant à 18 ans, licence de chimie)

Ainsi, cet « impensé » a des conséquences parfois lourdes sur la vie des mères étudiantes – pouvant aller jusqu'à l'expulsion de leur logement étudiant au moment même où elles vont accoucher. Ainsi que le résume Coralie, le fait d'avoir des enfants pendant ses études n'entraîne aucune prise en compte particulière, ce qu'elle interprète comme absence de privilège :

« De toute façon, t'as pas d'avantages ou autres quand t'es enceinte, t'as pas non plus d'aides, au niveau de l'université, au niveau de ton cursus parce que t'es considérée en tant qu'étudiante, comme tel t'as choisi et bah tu fais. Y a pas de favoritisme. C'est à toi de t'aménager les heures comme tu le souhaites. » (Coralie, enfant à 22 ans, master archéologie)

Mais loin d'être synonyme d'égalité pour tous les étudiants, qu'ils aient ou non des enfants, cette absence de statut vient dans les faits discriminer les mères étudiantes. Il semble d'ailleurs que l'absence de cadre juridique entourant la maternité étudiante vienne donner une importance primordiale aux rapports interpersonnels entre la (future) mère étudiante et les différentes personnes clés (personnel administratif, professeurs...).

3) L'importance des rapports interpersonnels

En effet, en l'absence de cadre juridique beaucoup de problèmes sont résolus sur un mode interpersonnel. Les mères étudiantes peuvent donc connaître des difficultés plus ou moins grande pour adapter leur parcours en fonction de la qualité de leur rapport avec les personnes qui ont le pouvoir de faire changer (ou non) les modalités de leurs études supérieures. Sur 17 interviewés, 7 disent avoir des rapports de très bons à plutôt bons avec les membres de l'administration et les professeurs de leur cursus et 6 qualifient ces rapports de mauvais. De plus, deux interviewées se sentent jugées négativement du fait qu'elles aient un enfant, bien que les rapports ne soient globalement pas trop mauvais avec leur administration. Enfin, seules 2 n'ont pas eu de rapports avec leur administration et professeurs sur le sujet de leur maternité, ou bien de façon informelle (via un formulaire par exemple, lequel ne mentionnait pas leur maternité).

Certaines de nos interviewées ont ainsi vu leur maternité prise en compte et ont pu obtenir des aménagements dans leur parcours (par exemple, on garde leur place pendant un an dans une filière sélective). Anne-Cécile, par exemple, entretenait d'excellents rapports avec les membres de son jury de mémoire avant sa soutenance, lesquels savaient qu'elle avait accouché peu de temps avant la présentation de son mémoire. C'est, selon Anne-Cécile, ce qui explique qu'on lui ait pardonné sa conclusion de mémoire, plutôt mauvaise et qu'elle avait rédigé après l'arrivée de son enfant.

« - Ta soutenance de mémoire, du coup... C'était juste une question qui me venait à l'esprit, mais est-ce qu'on a pris en compte le fait que..? »

Anne-Cécile : Oui parce que ma conclusion était pas extraordinaire (rires). Et y a une des membres du jury qui m'a dit "bon ben, on comprend, d'être une jeune maman c'est pas évident et tout, donc ça va". Et en aparté, mon directeur de recherche m'a dit "Anne-Cécile, plus jamais vous écrivez une conclusion comme ça"

(rires). *Il m'a dit "là... heureusement qu'il n'y avait pas de personne étrangère dans le jury, parce que là c'était vraiment pas bon" » (Anne-Cécile, enfant à 24 ans, master histoire de l'art)*

D'une manière générale, la qualité des rapports avec l'administration et les professeurs semble avoir une grande importance pour les mères étudiantes. Lucie, par exemple, a dû se battre pour obtenir et garder quelques aménagements dans sa scolarité – notamment, un droit à ne pas être présente à tous les cours alors qu'elle devait accoucher pendant son deuxième semestre. Lucie ne s'est donc pas du tout sentie épaulée par sa grande école. Encore aujourd'hui, elle a gardé une certaine amertume lorsqu'elle évoque ce moment de sa vie :

« Ah non mais aucune excuse pour mes absences quoi ! Ils s'en foutent complètement ! Et dans mes commentaires liés aux notes de fin d'année, c'est "les absences répétées de Lucie, pour des circonstances bien connues, ne permettent pas de mettre les points de participation" etc. Donc quand j'ai vu mon diplôme, je me suis dit soit je m'énerve soit je laisse tomber, parce que je veux plus jamais avoir à faire avec cette école qui m'a vraiment pas soutenue, et j'ai décidé de lâcher l'affaire. Mais enfin, les profs ont pas du tout été compréhensifs quoi. Je pense qu'il y a une sorte - enfin je sais pas si c'est de la discrimination ou quoi que ce soit - mais voilà, on a pas été aidant avec moi quoi. » (Lucie, enfant à 24 ans, grande école)

Caroline a eu une expérience similaire de rejet de sa maternité par la secrétaire de son département doctoral lors de sa thèse. Ce rejet ne s'est pas matérialisé par des remarques explicites à son égard mais par un silence sans appel lorsque Caroline veut savoir si des aménagements sont prévus en cas de grossesse pendant la thèse.

« Caroline : [...] la secrétaire en question ne m'a pas répondu - jamais - euh.. elle avait fait par ailleurs des commentaires assez déplacés à d'autres personnes qui procédaient à leur inscription sur le fait que la maternité était fortement déconseillée si on voulait...

- Mais ça tu l'as entendu comment ?

Caroline : (raclement de gorge) parce que quand je suis tombée enceinte on discutait du parcours doctoral avec une amie qui m'a mise en garde sur cette... contre cette personne, en me disant qu'au moment de sa propre inscription cette personne s'était permise de lui adresser des propos de mise en garde sur une éventuelle grossesse ou maternité dans un cursus doctoral, en disant que c'était l'échec assuré ou la radiation, enfin bref, c'était limite sur le ton de la... de la menace, enfin... Avec euh... Des propos tout à fait inadmissibles et déplacés donc elle m'a mise en garde sur le fait que cette personne-là n'allait certainement pas me faciliter les choses ou en tout cas me donner les informations dont je pourrais avoir besoin. » (Caroline, enfant à 34 ans, doctorat)

Charlotte s'est trouvée confrontée à des professeurs qui la renvoyaient à son rôle de mère, en ne l'acceptant pas dans une filière sélective (le CEPI : Cycle d'Enseignement Professionnel Initial dans les conservatoires) malgré ses excellents résultats :

« Et là on me dit "mais tu sais, Charlotte, ta fille elle est encore jeune, nous on pense que c'est mieux que tu refasses encore un an en cursus amateur, que le CEPI ça va être trop dur pour toi parce qu'il y a beaucoup d'heures de cours". Donc voilà, sous-entendu "t'as pas été prise parce que t'as un enfant et qu'il faut que tu t'en occupes" quoi, enfin moi je l'ai pris comme ça hein. Après, ils me disent "tu regardes, il te reste encore ton année, tu peux passer ton diplôme à la fin de l'année, donc voilà", en gros

"c'est mieux que rien". Tu peux passer ton diplôme en fin d'année, pourquoi te faire chier à faire un an de CEPI, enfin deux ans de CEPI, là où c'est 25h de cours par semaine + 500h de stage à l'année alors que là, tu peux avoir quand même un truc, un diplôme où t'as moins d'heures de cours et comme ça tu peux t'occuper de ta fille, c'est quand même mieux pour toi ! Voilà, en gros c'était ça quoi (pendant cette séquence, elle a un ton très cynique). » (Charlotte, enfant à 19 ans, conservatoire de théâtre)

Elle ne sera d'ailleurs pas prise l'année suivante non plus, malgré sa performance applaudie et son assiduité aux cours et sans qu'on ne lui donne d'explications supplémentaires.

Coralie, elle, souligne au contraire qu'elle a été contente de trouver une secrétaire pour l'écouter dans son université. Ca a permis de compenser l'absence de prise en compte institutionnelle de sa situation :

« Rien n'est fait pour... C'est au bon vouloir des gens. C'est... une université c'est ça, ils s'en foutent quoi. Ah y a rien qu'est fait hein ! Complètement. Wah si tu tombes sur une secrétaire... Tu sais c'est des choses toutes bêtes mais moi j'avais la secrétaire du master qui était très gentille, qui me connaissait donc ça allait. » (Coralie, enfant à 22 ans, master archéologie)

Parfois, les mères étudiantes peuvent compter sur l'appui d'anciennes mères étudiantes qui ont fait carrière dans l'université. C'est le cas d'Amina puisque sa directrice de thèse a elle aussi eu ses enfants pendant ses études et comprend très bien sa situation.

« Moi, ma directrice de thèse elle comprend parce que, en fait, elle, elle a eu son premier enfant en licence, encore plus jeune que moi, c'était pire. Donc elle dit « je l'ai fait, moi, j'étais en licence », elle comprend très bien, pourtant elle a fait une thèse, elle a terminé ses études. » (Amina, enfant à 25 ans, doctorat)

Amina peut donc s'organiser comme elle le souhaite au quotidien, ne pas être présente dans son bureau en permanence, arriver plus tard le matin et partir plus tôt le soir.

A travers tous ces témoignages, il semble bien que les rapports interpersonnels aient une certaine importance dans l'expérience des mères étudiantes. En effet, d'une part ils peuvent venir compenser ou au contraire empirer l'absence de cadres juridiques, institutionnels, statutaires sur la maternité étudiante. D'autre part ils sont aussi évoqués par les mères étudiantes comme un aspect important de leur parcours, laissant leur empreinte sur leur ressenti personnel. Lorsque les contacts sont bons avec les membres de l'administration ou les professeurs, les mères étudiantes se sentent épaulées et peuvent vivre assez bien leur situation particulière. Au contraire, lorsque ces contacts sont décevants, les mères étudiantes se sentent laissées seules face à leur maternité et aux impératifs qu'elle induit en termes de gestion de l'emploi du temps ou de priorités.

C - Une méthode et un cadre théorique sur mesure

La façon singulière dont la maternité étudiante est « impensée » au sein des établissements d'enseignement supérieur nous a posé, à nous aussi, problème pour aborder notre sujet. Face à l'absence de travaux sur le sujet, nous avons pris le parti d'adopter une démarche exploratoire, inductive, en nous inspirant de la *Grounded Theory* (Glaser et Strauss,

1967). Cela nous a permis de créer un cadre théorique adapté au matériel récolté, capable de traduire les expériences hétérogènes de nos mères étudiantes.

1) Une approche méthodologique adaptée

L'absence de sources pré-existantes sur le sujet de la maternité étudiante en a fait un terrain idéal pour une approche de théorisation ancrée. En effet, nous avons commencé par nous immerger très tôt dans les données empiriques ainsi que le recommandent les théoriciens de la *Grounded Theory* (Glaser et Strauss, 1967). Concrètement, nous avons cherché à faire des entretiens avec des parents étudiants et à trouver des sources écrites nous renseignant sur le sujet. Ce n'est qu'ensuite que nous sommes venus à explorer les statistiques et les différents champs de littérature sociologique pouvant apporter des éclairages à nos matériaux, afin de les faire dialoguer avec nos entretiens passés et à venir.

a) Trouver des témoignages

Nous avons commencé à chercher des entretiens dès la fin septembre 2012. La technique mise en place pour trouver ces entretiens est expérimentale¹ puisque nous avons posté des petites annonces à différents endroits que nous pensions stratégiques. Nous avons ainsi commencé par les réseaux sociaux (Twitter et Facebook) et une liste de diffusion (EFiGiES) ainsi que par neuf universités et grandes écoles parisiennes. Nous nous sommes aussi appuyée sur le bouche à oreille, ce qui nous a rapporté quelques entretiens. Malheureusement, les petites annonces dans les universités ne donnant rien et les réseaux sollicités étant situés socialement, nous nous sommes vite trouvée confrontée à un manque de diversité (en termes de filières et d'origines sociales et ethniques) dans nos échantillons et avons donc cherché à diversifier nos modes approches.

Grâce à nos entretiens, nous avons petit à petit découvert d'autres terrains propices à trouver des mères étudiantes. Nous avons en effet systématiquement demandé à nos interviewées quels lieux elle fréquentait elles-mêmes du fait de leur grossesse ou maternité et quels lieux leurs semblaient pouvoir rassembler d'autres mères étudiantes. Etant donné que les premières personnes que nous avons interrogées étaient plutôt isolées dans leur situation de maternité étudiante, nous n'avons pas pu nous appuyer sur une interconnaissance et il a été très difficile de créer un effet boule de neige. C'est pour cela que nous avons cherché, jusqu'au bout, à diversifier les modes d'entrée possible sur le terrain. C'est ainsi que nous nous sommes adressées au Planning familial – mais, alors que nous étions allée les voir en personnes et avions, à leur demande, envoyé ensuite un mail détaillé sur notre projet, nous n'avons jamais reçu de réponse de leur part (alors même que nous ne voulions que mettre une petite annonce dans leur salle d'attente). De même, nous avons voulu aborder un centre de Protection Maternelle et Infantile (PMI) car plusieurs de nos interviewées nous avaient confié y aller régulièrement surtout juste après la naissance de l'enfant, pour pouvoir un peu parler avec des personnes qualifiées et pour faire les visites obligatoires comme les pesées (gratuites dans les PMI). Mais la population fréquentant les PMI étant plutôt précaire (ce qui est d'ailleurs le motif pour lequel nous voulions, au premier abord, y mettre une petite annonce), la direction de la PMI nous a demandé d'adresser un dossier assez complet concernant notre enquête, ce que nous cherchions à démontrer et ce que nous allions poser comme questions pendant nos entretiens. Nous avons manqué de temps pour constituer un tel dossier et avons donc dû renoncer à ce terrain. Afin de diversifier notre échantillon, nous avons aussi cherché à contacter des lycées avec STS (Section de Technicien Supérieur) et des IFSI (Instituts en

¹ Bien que déjà testée par d'autres chercheurs : voir (Bajos et Ferrand, 2002)

Soins Infirmiers), lesquels ont été peu réceptifs. Les quelques établissements ayant accepté d'afficher notre petite annonce ne nous ont pas rapporté d'entretiens, ce que nous pouvons mettre sur le compte du peu de convivialité qu'apporte une petite annonce (même si nous avons mis notre prénom, notre cursus et notre numéro de téléphone comme gage de confiance). Enfin, nous avons découvert qu'il existait, à Paris, trois crèches étudiantes. Il a été beaucoup plus facile de les contacter et d'afficher une petite annonce dans leur établissement, l'une des directrice de crèche a même renvoyé le mail contenant notre petite annonce à l'ensemble des parents concernés dans sa crèche. Cela nous a permis de varier notre échantillon et d'atteindre des personnes plus diversifiées, notamment des étudiantes étrangères assez isolées.

Au long de nos recherches d'informations, nous avons aussi pris la liberté de contacter le CROUS de Paris et les assistantes sociales qui étaient rattachées aux différentes universités parisiennes. Après avoir insisté, nous avons fini par rencontrer quatre d'entre elles, ce qui nous a permis de mieux comprendre leur propre point de vue sur les difficultés rencontrées par les mères étudiantes. Elles ont de même transmis notre petite annonce aux étudiantes concernées, mais nous n'avons ici pas eu de retour – ce qui est très dommage étant donné la quantité de cas plus précaires dont elles nous avaient retracé rapidement les parcours.

Dans les différents lieux que nous avons abordés, nous avons en outre pris le soin de récolter les brochures s'adressant aux étudiants – ce qui est venu nous confirmer que la maternité étudiante n'était pas traitée comme un sujet en tant que tel, au moins dans ce type de documents et par les administrations universitaires. Nous sommes aussi allée au centre de documentation du Planning Familial et avons consulté une de leur documentariste, laquelle nous a confirmé l'absence de documents sur ce sujet en particulier. Nous avons de même récolté une quinzaine de dépliants et brochures s'adressant aux jeunes ou aux étudiants sur la sexualité, sans jamais voir apparaître le sujet de la parentalité.

La principale difficulté que nous avons rencontrée est donc que nous ne connaissions pas les entrées pour notre terrain et les avons découvertes progressivement, parfois trop tard. Néanmoins, nous avons quand même récolté un nombre d'entretiens qui nous paraît suffisant pour une étude exploratoire. L'impression de saturation des informations a commencé à faire son apparition à partir du 14^{ème} entretien, mais nous avons préféré continuer afin de tester d'autres types de profils.

Nous avons aussi eu recours à des données quantitatives, à savoir celles de l'Observatoire de la vie étudiante (OVE), que nous avons utilisées après avoir obtenu un bon échantillon d'entretiens. Cela nous a permis de confirmer certaines de nos hypothèses sur un plan plus large.

b) Le déroulement des entretiens

L'approche de la *Grounded theory* suppose que l'on suspend son savoir et ses préjugés au moins le temps de découvrir le terrain (Glaser et Strauss, 1967). Même si nous nous sommes fortement inspirée de la théorisation ancrée, nous avons préféré partir avec une grille d'entretiens afin d'avoir sous les yeux les différentes dimensions pouvant s'avérer intéressantes dans notre sujet. Nous ne sommes donc pas partie de rien, notre formation en sociologie ayant fortement influencé les questions que nous nous posions en entrant sur le terrain. Néanmoins, nous avons tout fait pour rendre les entretiens les plus libres possibles.

Pour ce faire, tous nos entretiens commencent par une consigne simple et ouverte : « raconte-moi comment ça s'est passé pour toi ». Cela nous permet généralement de partir sur un récit assez personnel et de repérer quels sont les premiers éléments les plus significatifs

pour la personnes interrogée. De plus, cela nous offre beaucoup de possibilités de relances sur des éléments peu développés par la personne. Après un certain temps focalisé sur le récit très personnel, j'en viens à poser des questions plus précises ou anecdotiques (profession des parents, nombre de frères et sœurs, revenus...) qui n'ont pas été directement exposées pendant la première partie de l'entretien.

La durée moyenne des entretiens collectée est d'une heure quarante, certains sont plus courts et certains vont jusqu'à 2h30 d'enregistrement. Lorsqu'on aborde les questions plus précises, il s'est passé au minimum 30 minutes de récit personnel avec relances sur le récit. Ce mode d'approche nous a permis de récolter des entretiens très personnalisés et assez intimes. De plus, nous avons souvent développé avec les enquêtées une certaine complicité, sûrement du fait de la potentielle maternité que la plupart des enquêtées projetaient sur nous. De ce point de vue, le fait d'être une femme a considérablement simplifié les confidences, notamment sur les circonstances de la conception de l'enfant ou sur le partage des tâches domestiques. Nous sommes ainsi très vite passée au tutoiement des interviewés, malgré nos réticences premières, après avoir constaté qu'il leur était pour la plupart plus naturel et spontané de nous tutoyer. Nous soupçonnons que c'est du fait de notre âge et de notre statut d'étudiante que ce tutoiement s'est installé aussi facilement dans nos entretiens.

De plus, la grille que nous avons utilisé a été augmentée au fil des entretiens. Nous y avons progressivement ajouté des catégories supplémentaires à la suite des hypothèses qui nous sont venues au cours des différents entretiens. Cela nous donne une grille d'entretien très extensive que nous n'utilisons jamais telle quelle au début de l'entretien mais qui nous permet de passer en revue les différentes dimensions de l'entretien après le récit, afin de vérifier que nous avons tout traité. Nous avons aussi quelques questions systématiques (telle que la journée type avant et après l'arrivée de l'enfant), en gras dans la grille. Enfin, à la toute fin de l'entretien nous posons quelques questions d'ordre pratique – l'âge de la personne, la façon dont elle a eu son contact, si elle avait d'autres contacts ou des documents sur sa maternité en tant qu'étudiante et, enfin, si elle se disait féministe. Cette dernière question a été ajoutée afin de mieux comprendre la façon dont ces mères étudiantes se positionnaient sur le partage des tâches domestiques notamment.

Le cadre théorique auquel nous avons abouti est le reflet de cette grille d'entretiens et de ces évolutions. Il constitue donc un bon exemple d'innovation par la *grounded theory*, puisqu'ici « l'attention portée à ce qui émerge du terrain (ou des acteurs qui vivent les phénomènes) permet de « découvrir » des points de vue inédits, d'autant plus que cette attention implique que l'analyse se développe selon des questionnements qui proviennent du terrain et non des cadres théoriques existants » (Guillemette, 2006). Ces questionnements ont été de deux types. D'une part, il nous a fallu penser l'hétérogénéité des situations, allant des étudiantes qui voulaient un enfant à ce moment-là aux étudiantes qui ne voulaient pas avoir d'enfant avant plusieurs années. D'autre part, il s'est posé dans tous nos entretiens la question de la gestion du temps depuis l'arrivée de l'enfant. Nous en sommes donc venue à étudier les dimensions temporelles de la maternité étudiante.

2) Cadre théorique : les temporalités de la maternité étudiante

Il s'agit donc d'étudier les temporalités de la maternité étudiante et ce à travers deux axes croisés, deux dimensions temporelles.

Au vu de la variété des situations rencontrées, le premier de ces axes est celui de l'âge et du rapport à la norme procréative. C'est donc un axe qui traite du cycle de vie des

étudiantes. Il s'agit ici de mieux comprendre les différents cadres entourant l'arrivée de l'enfant, allant de la grossesse non prévue à celle désirée voire planifiée à ce moment précis des études. Nous voulons saisir la façon dont les interviewées font sens de leur expérience de mère étudiante – notamment parce que maternité et études ne sont généralement pas pensées ensemble.

Etant donné la redondance du thème de l'organisation, du calcul et de la planification chez les femmes que nous avons rencontrées, le deuxième de nos axes sera celui du temps au quotidien, de la conciliation des études et de la maternité dans une journée ordinaire.

a) L'âge et le rapport à la norme procréative

Notre première dimension nous permet de mieux comprendre les situations sociales des mères étudiantes. Cette dimension vient interroger l'articulation entre maternité et études supérieures dans la trajectoire individuelle des personnes que nous avons rencontrées. Il s'agit notamment de se situer par rapport à la jeunesse, que la sociologie décrit classiquement comme « prolongée » par les études supérieures. Ce premier axe s'inscrit en outre dans toute une lignée de travaux autour de la sexualité et la procréation après la légalisation de l'avortement et de la contraception (par exemple : Bajos et Ferrand, 2006). Il est donc aussi question de comprendre la maternité dans le contexte qui la précède : entre-t-elle ou non dans un projet parental qui la précède ?

L'entrée dans la vie adulte

Le premier champ dans lequel maternité et études supérieures sont mises en relation est celui de l'entrée dans la vie adulte, développé par Olivier Galland (1995). En effet, pour ce sociologue de la jeunesse l'arrivée d'un enfant est la dernière étape du passage à l'âge adulte.

Pour Galland, c'est la désynchronisation des seuils caractéristiques de l'âge adulte (à savoir, « avoir un emploi, être installé dans un logement indépendant de celui de ses parents, vivre en couple et fonder une famille ») qui a permis la création de la jeunesse. Le prolongement des études et leur extension à une large partie de la population a suscité le recul du passage à l'âge adulte (Galland, 1995). Si nous suivons la typologie que dresse Galland dans son ouvrage *Sociologie de la jeunesse* (2011), nous nous situons en France dans un modèle *continental* d'entrée dans la vie adulte, à mi-chemin entre le modèle *méditerranéen* (Espagne, Italie) caractérisé par une décohabitation tardive (le jeune reste chez ses parents jusqu'à ce qu'il se marie et prépare sa future autonomie en économisant pour pouvoir acheter une maison le jour venu (Gaviria, 2001) et le modèle *nordique* (Danemark) qui prône au contraire une indépendance rapide des enfants, ce qui est facilité par un système de bourses généreux (Van de Velde 2008). En France (tout comme en Allemagne ou en Belgique), les étudiants quittent assez tôt le foyer familial, souvent au début de leurs études supérieures mais restent assez proches de leurs parents tant sur le plan économique que sur le plan affectif. Cela se traduit souvent par un système de « double résidence » : les jeunes ont souvent un lieu de résidence étudiant, qu'ils investissent la semaine et qui est souvent l'occasion de nouvelles expériences sociales, mais reviennent chez leurs parents le week-end et y retrouvent un certain nombre d'habitudes ; Cicchelli et Erlich, 2000). Il y aurait, selon Vincenzo Cicchelli (2001), un contrat parents/jeunes ou les premiers acceptent de prendre en charge certains aspects matériels de la vie de l'étudiant sous la condition (parfois implicite) qu'ils réussissent leurs études.

Les études sont donc associées à une certaine jeunesse en France – ce que nous avons déjà eu l'occasion de souligner. Or l'arrivée d'un enfant est habituellement analysée comme définissant la fin de cette jeunesse (Galland, 1995). L'étude des maternités précoces nous

révèle par exemple que l'arrivée de l'enfant entraîne un bousculement des étapes du passage à l'âge adulte, comme si elles devaient être rattrapées maintenant que l'adolescente est mère. La maternité permet en outre aux adolescentes concernées de faire valoir leur statut de mère auprès de leur propre mère. Elle fonctionne comme « un mode de reconnaissance gynocentré de leur statut d'adulte » (Testenoire, 2006).

D'emblée, la dimension de l'âge semble donc prégnante dans la parentalité étudiante : entre jeunesse et âge adulte, il s'agira d'étudier les différents parcours et récits de vie de nos interviewées pour comprendre la façon dont elles-mêmes se positionnent. Mais cet axe serait incomplet si on ne venait pas lui ajouter l'étude de la sexualité et de la norme procréative.

Le cadre normatif de l'âge féminin

La maternité vient définir un cadre normatif dans lesquels les différents âges féminins sont définis. Il s'agit donc ici d'étudier la façon dont la maternité étudiante vient s'inscrire dans l'âge social de la personne interrogée.

On peut montrer, en suivant la littérature sociologique sur la sexualité et la procréation, que l'âge féminin est entre autres normé par un avant et un après le moment où il est socialement défini comme « normal » d'avoir des enfants. En considérant que « près de la moitié des premières naissances s'étale entre 25 et 30 ans » (Davie, 2012), on peut donc définir trois temps : l'un avant 25 ans, où la maternité est plus précoce (Le Van, 1997), l'autre de 25 à 30 ans, où il est dans la norme d'avoir son premier enfant (cet âge concentre la moitié des premières naissances ; Davie, 2012), et enfin un troisième après 40 ans où le premier enfant est « tardif » (Bessin, Levilain et Régnier-Loilier, 2005).

Ainsi, avoir un enfant « trop tôt » est stigmatisant. On peut donc souligner que les femmes qui n'appartiennent pas à l'âge socialement défini comme « idéal » pour avoir des enfants et qui ont des enfants passent pour irresponsables et déviantes (Testenoire, 2006 ; Selenet et Portier-Le Cocq, 2013).

Inversement, il est un âge où ne pas avoir un enfant devient stigmatisant pour les femmes. En effet, « une grande majorité des hommes et des femmes ne conçoivent pas de rester sans enfant » aujourd'hui (Donati, 2000) et il n'y aurait en France que 4% des couples qui resteraient volontairement sans enfants (Toulemon, 1995). La maternité est donc un passage obligé.

Enfin, l'âge de la maternité est aussi limité socialement. En étudiant les dispositifs d'aides à la procréation, Löwy montre par exemple que même dans le cas d'une parentalité *aidée* par la médecine, censée dépasser les possibilités du corps humain, les personnels médicaux ont recours à des normes d'âge pour accepter ou refuser d'aider une personne. Ainsi, les femmes de plus de 40 ans et les hommes de plus de 55 ans ne peuvent être admis. Ces limites d'âges pourraient être interprétées comme des limites médicales et, effectivement, les traitements sont moins efficaces sur les femmes et les hommes de plus de 40 et 55 ans respectivement. Néanmoins, ces seuils sont aussi appliqués sur les personnes dont le corps n'est pourtant médicalement pas impliqué dans le processus – notamment le deuxième membre du couple qui n'est pas l'objet de l'intervention médicale (Löwy, 2009).

On peut donc affirmer que l'âge féminin est normé en fonction d'impératifs liés à la maternité. Il y aurait ainsi un « âge idéal » de la maternité. Mais les normes entourant l'arrivée d'un enfant n'ont pas seulement trait à l'âge, elles sont aussi largement reliées aux conditions dans lesquelles cet enfant pourra être accueilli.

Les bonnes conditions pour avoir un enfant

La légalisation des techniques de contraception et d'avortement en France (années 1960-1970) a apporté avec elle une « nouvelle conception des bonnes conditions pour avoir un enfant », c'est-à-dire une nouvelle « norme procréative » (Bajos et Ferrand, 2006). Ces conditions peuvent se résumer à « un couple parental, stable affectivement, psychologiquement et matériellement, cette naissance s'inscrivant dans un projet parental, et survenant au bon moment des trajectoires professionnelles des deux parents » (p.92). Ainsi, si la moitié des premières naissances se fait entre 25 et 30 ans, c'est aussi sûrement parce qu'à cet âge nombreux sont les personnes qui remplissent les bonnes conditions d'accueil de l'enfant. L'âge est donc insuffisant pour comprendre la façon dont la maternité étudiante se situe socialement : il faut aussi prendre en compte le rapport à la norme procréative, c'est-à-dire concrètement le couple s'il existe, la construction progressive du projet parental après un moment de test de la stabilité de ce couple (Régner-Loilier, 2007) ainsi que les revenus de ce couple.

On veillera ici à ne pas présupposer une uniformité d'expérience de *la* maternité étudiante. Notamment, le rapport à la maternité diffère en fonction des origines. L'arrivée d'un enfant est plus porteur d'un passage à l'âge adulte chez les classes populaires que chez les classes moyennes ou aisées (Oria et Camus, 2012). De même, le rapport à la conjugalité et à la maternité n'est pas le même selon l'origine culturelle des femmes (voir notamment (Turki *et al*, 2002)) et nous ne pouvons ignorer l'existence d'étudiantes étrangères en France.

Ainsi, la première dimension de notre cadre théorique est celle de l'âge et du rapport à la norme procréative – sachant que cette norme procréative peut elle-même varier en fonction des origines des étudiantes mères. A travers cette dimension, nous cherchons à comprendre comment les femmes que nous rencontrons interprètent leur âge, comment elles interagissent avec cette norme procréative et quels marges de manœuvres elles peuvent s'aménager par rapport à ce cadre normatif de l'âge féminin.

Plusieurs grandes interrogations découlent de cette première dimension. Quel(s) rapport(s) sont entretenus avec la norme procréative par ces étudiantes ? Plus précisément, où se situent-elles par rapport à cet axe âge et comment se projettent-elles dans la norme procréative ? Quelles conséquences cela a-t-il sur leur rapport à la maternité et aux études ?

b) Le temps du quotidien

La deuxième de nos dimensions interroge l'articulation des études et de la maternité au quotidien. Il s'agit de comprendre comment deux temps sociaux habituellement pensés comme différents voire opposés – le temps des études et le temps de la maternité – se conjuguent dans une journée type des mères étudiantes. Nous ferons ici aussi attention à ne pas parler de « l'étudiante » (au singulier) et à varier nos observations en fonction des diverses manières d'étudier qui peuplent l'enseignement supérieur. De plus, il ne s'agit pas uniquement de saisir les impératifs temporels de la maternité étudiante au quotidien mais aussi et surtout de comprendre comment ces impératifs font sens et quelles marges de manœuvre ils laissent aux étudiantes qui ont des enfants.

Temps des études, temps domestique

Dans le chapitre des *Nouveaux étudiants* (1998) qu'elle consacre à l'espace et au temps des étudiants, Valérie Erlich souligne la spécificité du temps des études. Celui-ci constitue de fait un temps particulier qui « fait apparaître la réalité d'un statut social distinct, bénéficiaire

en temps, par rapport aux actifs, salariés ou indépendants » (Erich, 1998). En effet, les étudiants n'ont en général que peu de contraintes temporelles et il n'y a que les cours (qui, par ailleurs, représentent habituellement peu de volume horaire) pour rythmer l'organisation quotidienne des étudiants. Ainsi que le formule Bonner (1997) « le temps des cours a tendance à correspondre à un découpage d'horaires strictement définis et délimité » tandis que les autres temps (loisirs, sociabilité) ont tendance à être moins fixés. « L'organisation de l'année pour les étudiants est donc réglée par les examens et les cours qui la ponctuent, les échéances des examens universitaires se caractérisant par des phases de travail plus intenses » (Erich 1998).

Pourtant, le temps des étudiantes en couple a tendance à se différencier de cet emploi du temps plutôt lâche et modulable. De fait, la vie en couple « impose petit à petit des contraintes temporelles plus strictes » telles que les tâches ménagères (Erich, 1998). Or on retrouve ici un thème classique des études de genre concernant le temps du travail domestique, à savoir la façon dont les tâches ménagères sont principalement et parfois uniquement assumées par les femmes – ce qui a d'ailleurs tendance à s'accroître après l'arrivée du premier enfant (Hochschild et Machung, 1989). Dans un livre classique de cette littérature, *Espace et temps du travail domestique* (1985), Danielle Chabaud-Rychter, Dominique Fougereyrollas-Schwebel et Françoise Sonthonnax montre comment le temps des femmes qui ont des enfants est délimité par les contraintes horaires des autres membres du ménage.

On peut donc à juste titre se demander comment ces deux temps, étudiants et maternels, se conjuguent au quotidien pour les mères étudiantes. Néanmoins, il nous faudra prendre en compte la diversité des temps pour les étudiants, notamment selon leurs filières.

La variété des temps étudiants

Il n'y a pas une mais plusieurs journées types pour les étudiants. Certaines formations demandent beaucoup de travail scolaire, telles que les études de médecine, les Classes préparatoires aux grandes écoles (CPGE), les Instituts universitaires de technologie (IUT) ou les Section de technicien supérieur (STS). Leurs étudiants ont tendance à consacrer entièrement leur journée aux études, tandis que, dans d'autres formations moins exigeantes, la journée type est consacrée à la fois aux études et aux loisirs (Erich, 1998). De plus, les étudiants plus âgés, notamment ceux qui vivent en couple ou qui travaillent plus qu'un mi-temps, ont des journées consacrées aux études et au travail et, dans une moindre mesure, aux tâches domestiques.

L'étude que Bernard Lahire développe sur les « manières d'étudier » à partir de l'enquête « Conditions de vie des étudiants » 1994 vient elle aussi éclairer les rapports divers aux études supérieures à partir de l'observation des emplois du temps d'élèves de différentes filières (Lahire, 1997). On en retiendra notamment l'opposition entre filières scientifiques et techniques – « à forte présence masculine, qui exigent moins de planification du travail personnel » - et filières littéraires (dont Droit et sciences économiques) – « à forte présence féminine, qui exigent davantage une planification du travail personnel ». Bernard Lahire oppose aussi les « études à fort degré de renoncement et pour lesquelles l'*ascétisme scolaire* est maximal » (comme les CPGE et ou les études de médecine) et les « études à faible degré de renoncement » (Lettres et sciences humaines, par exemple). Enfin, on peut distinguer les « établissements à fort encadrement pédagogique et à communauté étudiante restreinte (Prépas, IUT et STS) » et les « établissements à faible encadrement pédagogique et à communauté étudiante très large » - ce qui vient rejoindre le concept d'« institution faible » développé par Georges Felouzis. Pour ce dernier, l'université est en effet « un système qui n'impose pas à ses membres de buts collectifs clairs et dans lequel les moyens à mettre en œuvre restent indéterminés » (Felouzis, 2001).

On peut donc décliner notre question sur la conciliation études/enfants en fonction des filières suivies par les étudiants parents.

Quelle prise en charge des tâches domestiques ?

Néanmoins, il ne s'agit pas uniquement d'interroger les impératifs posés par le déroulement des études et l'arrivée d'un enfant, mais de comprendre ces impératifs en fonction du sens qu'en retirent les mères étudiantes. En effet, on sait depuis *The Second Shift* (Hochschild et Marchung, 1989) que la prise en charge des tâches domestiques n'est pas qu'une question de contraintes horaires. C'est aussi et surtout une « charge mentale » (Haicault, 1984), psychologique et émotionnelle : les mères prennent la responsabilité de rendre compatibles leurs différentes rôles. Ainsi que le soulignent les auteurs d'*Espace et temps du travail domestique*, ce sont les mères qui prennent la responsabilité des temps et non les pères, dont l'implication est systématiquement pensée comme une aide ou un complément et donc secondaire. Lorsque les femmes voient une partie de leur temps « libéré » (en travaillant moins, en achetant une machine à laver ou en employant une autre femme pour se charger de certaines tâches ménagères à leur place), elles ne travaillent pas moins à la maison. Au contraire, elles ont tendance à réinvestir ce temps pour accomplir des tâches auparavant considérées « secondaires » mais qu'elles peuvent à présent assumer. La mère de famille est donc au service des autres personnes du ménage avant tout. C'est en cela qu'il est peu pertinent de raisonner en termes de « double journée » de travail : « lorsque les femmes passent du travail à temps complet au travail à temps partiel, l'aide au travail domestique qu'elles pouvaient recevoir de leur mari disparaît, et là encore, le plus souvent, le temps « libéré » est envahi par le travail domestique » (Chabaud-Rychter *et al.*, 1985, p.46).

Nous chercherons donc à saisir ce que signifie être à la fois mère et étudiante au quotidien. Comment le temps des mères étudiantes est-il structuré ? Quels éléments sont vus comme des impératifs dans leur façon d'organiser le temps ? De quelles marges de manœuvre disposent ces mères étudiantes par rapport à ces impératifs ? Existe-t-il des variations dans ces emplois du temps en fonction des filières de ces étudiantes ?

Ce cadre théorique composé de deux dimensions temporelles croisées – d'une part, la dimension « âge de la vie » et, d'autre part, celle du « temps au quotidien » - nous permettra donc de comprendre comment maternité et études supérieures vont ensemble, tant du point de vue des trajectoires individuelles des étudiantes rencontrées que de celui de la gestion de leur quotidien. A travers ces deux dimensions, il s'agit surtout de comprendre les normes qui entourent les études supérieures (la figure de « l'étudiant ») ainsi que la façon dont les mères étudiantes les ressentent et peuvent jouer avec (ou non).

Le codage que nous avons utilisé a émergé de l'analyse de nos entretiens et suit ces deux dimensions (en annexe). C'est donc un codage à double entrée (l'un « temps de la vie », l'autre « temps au quotidien ») qui explore à chaque fois 4 aspects de chacune des dimensions¹. Pour le temps de la vie, il s'agit du rapport aux études, du rapport à la grossesse (désirée ou non,...), des rapports avec la famille (notamment au moment de l'annonce de la grossesse) et des aménagements (ou non) du cursus scolaire en conséquence de la maternité. Du côté du temps au quotidien, nous avons codé les passages ayant trait à l'organisation, aux

¹ La grille de codage est en annexe

rapports avec les autres personnes (notamment au sein des études : camarades, professeurs, administrations), de la répartition des tâches ménagères au sein du couple (si couple il y a) et des aides dont bénéficie la mère étudiante. Nous avons en outre pris soin de rajouter une catégorie supplémentaire dans chacune des dimensions afin de coder ce qui ne rentrait pas directement dans l'une des quatre catégories mais qui semblait néanmoins important.

Ce cadre d'analyse et ce codages structureront le reste de notre mémoire. Il s'agira en effet d'explorer dans un premier temps l'âge et le rapport à la norme procréative des mères étudiantes. Dans un premier chapitre, nous montrerons que l'on peut analyser la diversité des expériences de maternité étudiante en fonction d'un axe âge et rapport à la norme procréative, dont la pertinence sera confirmée par une analyse factorielle des données de l'OVE. On mettra en valeur dans un deuxième chapitre les expériences singulières de maternités étudiantes en fonction d'une typologie en trois groupes. Ce sera alors l'occasion de mieux rentrer dans le détail des entretiens et des récits de vie des étudiantes mères que nous avons rencontrées. Enfin, dans un troisième chapitre, nous pourrons investir la question du temps au quotidien. Cela sera l'occasion de retrouver une certaine uniformité dans les expériences de maternité étudiante rencontrées, autour de la question de la conciliation études/famille.

- Chapitre 2 : L'hétérogénéité des maternités étudiantes

Nous avons rencontré une grande diversité des expériences de maternité étudiante. Cette diversité renvoie pour partie aux différents rapports que ces femmes entretiennent à la norme procréative. Nous pouvons donc dresser une typologie des maternités étudiantes en fonction du cycle de vie, explorant les différents rapports qui peuvent être entretenus avec la norme procréative et l'influence de l'âge. Cette typologie sera aussi l'occasion d'évoquer les différents profils auxquels les mères étudiantes sont renvoyées lors de leurs contacts avec des membres de l'administration, des professeurs, des élèves ou le personnel médical. Nous rentrerons ensuite plus dans le détail des entretiens afin d'illustrer cette typologie. Enfin, l'importance du rapport à la norme procréative pour comprendre la diversité des maternités étudiantes sera confirmée par une analyse factorielle sur les données de l'Observatoire de la vie étudiante (OVE). Elle illustrera la façon dont l'espace des maternités étudiantes se construit en fonction d'un axe liant à la fois âge et statut matrimonial.

A - Une typologie des maternités étudiantes

La confrontation des différents entretiens et récits de vie que nous avons collectés nous a permis de dresser une typologie des expériences de maternité étudiante. Il s'agit ici de comprendre comment cette maternité s'inscrit dans la vie de l'étudiante, à quel moment elle est arrivée et comment les étudiantes ont fait sens de cette situation. Nous pourrions ainsi définir trois groupes selon deux paramètres : le caractère prévu de la grossesse et l'âge des étudiantes mères. En effet, ces deux dimensions structurent les diverses expériences de maternités étudiantes.

De plus, les mères étudiantes sont aussi confrontées à une image à laquelle elles sont renvoyées dans leurs rapports avec les autres étudiants, les professeurs ou les personnels médicaux – allant du rejet à la sympathie, en fonction de leurs caractéristiques sociales – ce qui n'est pas dépourvu de conséquences sur la façon dont la maternité est vécue. Nous veillerons donc à aborder en outre la façon dont les mères étudiantes sont associées à différentes représentations (plus ou moins valorisées) de la maternité.

Lors de nos entretiens, nous avons constaté que la maternité étudiante concerne trois groupes distincts : d'une part, un groupe de jeunes filles (de 18 à 23 ans au moment de la naissance de l'enfant) dont la maternité n'était pas programmée, mais qui ont finalement décidé d'aller jusqu'au bout de leur grossesse – on retrouve dans ce groupe un certain nombre de familles monoparentales et de personnes précaires. D'autre part, un groupe de femmes un peu moins jeunes (de 21 à 24 ans) qui ont décidé d'avoir un enfant avec leur conjoint. Leur grossesse s'inscrit donc dans une démarche de couple et d'épanouissement personnel. Enfin, un groupe de femmes de plus de 25 ans lors de la naissance (allant jusqu'à 34 ans dans notre échantillon) qui se situent dans l'âge habituel et « normal » de la maternité et qui ont par ailleurs construit un projet parental dans laquelle la naissance s'inscrit pleinement.

1) Premier profil : Les maternités non prévues des jeunes étudiantes

Les mères étudiantes de ce premier groupe sont celles qui expriment le plus leur difficulté à incarner leur rôle de mère et à faire sens d'une situation, leur maternité étudiante, qu'elles éprouvent comme paradoxale. On peut expliquer cette particularité par le caractère précoce de leur maternité, à la fois par rapport à leur âge (elles ont de 18 à 23 ans) et par rapport à l'image qu'elles avaient de leur futur avant de découvrir leur grossesse. Ainsi, elles sont en dehors des bonnes conditions de la norme procréative puisque « *cette conception*

idéale de la venue d'un enfant dans le cadre d'un couple construit et stable définit une temporalité spécifique où la maternité peut et doit s'exprimer. Sont ainsi exclus les autres temps biographiques : ceux où la femme se sent trop jeune pour y penser, le moment où elle commence tout juste une relation de couple ou quand cette dernière s'avère problématique, les séquences de vie où elle est seule... » (Donati, Cèbe et Bajos, 2002, p.117).

Ces étudiantes sont (et se voient comme) « trop jeunes » pour avoir un enfant lorsqu'elles découvrent leur grossesse. Elle n'ont en effet généralement pas passé les différentes étapes de l'entrée dans l'âge adulte (Galland, 1995) – à peine ont-elles un appartement à elles (avant de découvrir leur grossesse, 7 d'entre elles habitent dans un logement indépendant, la dernière chez ses parents). Dans notre échantillon (qui comporte 7 mères étudiantes correspondant à ce profil-là), aucune ne vit en couple au moment où l'enfant arrive. De même, aucune n'a de travail rémunéré régulièrement, en dehors de quelques petits boulots l'été. Elles ne disposent donc pas de revenus propres en dehors des bourses dont elles peuvent éventuellement bénéficier – bourses d'ailleurs délivrées au titre d'étudiante, ce qui n'est pas forcément associé à la catégorie « adulte ». Leur logement est d'ailleurs, soit fourni grâce à leur bourse, soit payé par leurs parents.

De plus, ces étudiantes ne remplissent pas non plus les « bonnes conditions » pour accueillir un enfant (Bajos et Ferrand, 2006). En effet, au moment où elles apprennent leur grossesse, elles ne disposent pas forcément d'une relation stable. L'une d'entre elles a rompu avec le père de l'enfant un mois avant de découvrir sa grossesse et trois d'entre elles ne sont en couple que depuis quelques mois (entre 1 semaine et 4 mois) à ce moment-là. Les autres étaient en couple depuis plus de neuf mois, allant jusqu'à deux ou trois ans avant la grossesse. Mais dans tous les cas, aucun des couples n'avait formé de « projet parental ». Si toutes ces étudiantes n'ont pas utilisé de contraception, elles n'envisageaient pas avoir un enfant à ce moment-là de leur vie. Ayawa, par exemple, avait des problèmes médicaux aux ovaires depuis ses 12 ans et on lui avait certifié qu'elle aurait énormément de mal à avoir un enfant. Elle se pensait protégée de toute éventualité de grossesse non prévue et pensait d'ailleurs déjà à l'adoption pour plus tard. Charlotte, elle, était sous implant contraceptif lorsqu'elle a appris sa grossesse, issue d'une relation entre le moment où elle avait arrêté la pilule et celui où elle a eu l'implant. Cette grossesse n'avait pas été décelée par le gynécologue au moment où il a mis l'implant en place. En aucun cas il n'y avait de projet parental préalablement à ces grossesses – ce qui ne signifie pas, bien sûr, qu'il n'y avait pas de désir derrière (qui n'est pas nécessairement un désir d'enfant, comme nous le préciserons ci-dessous). De plus, lorsque couple il y a, celui-ci n'est pas forcément stable. Aucune de ces mères étudiantes ne peut compter, du moins au moment où elles décident de garder leur enfant, sur leurs revenus propres (elles ne travaillent pas) ou sur les revenus de leur conjoint (idem). Cela rend ses mères très dépendantes de leur bourse (si elles en ont), du RSA parent isolé (si elles ne peuvent pas compter sur le père de l'enfant) et de l'aide de leur famille.

On comprend donc que ces jeunes femmes aient du mal à faire sens de leur expérience. Si la plupart arrivent à trouver un équilibre dans leur vie, à être à la fois étudiante et mère dans un récit qui n'est pas dépourvu de sens, le chemin grâce auquel elles y arrivent est généralement sinueux.

Ces difficultés s'expliquent aussi de par les représentations associées à leur maternité. En effet, ce profil d'étudiantes mères est celui qui est le plus systématiquement et le plus profondément stigmatisé. Cette maternité est en effet souvent assimilée aux maternités adolescentes qui font l'objet d'une pathologisation (Le Van, 2006). Bien que le profil de nos mères étudiantes soit différent – les maternités adolescentes concernent des jeunes femmes qui ont (souvent) choisi d'avoir un enfant, qui ne font généralement pas d'études supérieures

et dont la maternité vient achever un décrochage scolaire (Le Van, 2006 ; Sellenet et Portier-Le Cocq, 2013) – on peut déceler dans les propos de ces mères étudiantes la nécessité de se dissocier de ce profil stigmatisant et ce, notamment, en réussissant leurs études. D'autre part, à ce premier stigmate, vient parfois s'ajouter un racisme très caractéristique dont deux de nos interviewées (de nationalités gabonaise et togolaise) témoignent. Elles rapportent toutes deux l'âpreté du personnel médical, notamment lorsqu'elles ont accouché. Ce type de comportement a déjà été relevé par Oria et Camus (2012) concernant les mères issues de classes populaires. L'image à laquelle ces mères étudiantes sont associées est celle de « profiteuses » du système social français. L'ensemble de ces expériences sont très bien décrites par le récit d'Adrienne (originaire du Gabon) :

« Et franchement j'ai pas aimé mon séjour dans la maternité. [...] Je sais pas, c'était bizarre. Déjà, enfin les dames elles n'étaient pas souriantes. T'as besoin, je sais pas, de te sentir un peu importante, on va dire ça comme ça, mais pas à proprement dit. T'as besoin d'être cajolée. Tu viens d'avoir subi quelque chose de difficile en fait, et quand tu vois des personnes qui ont tout le temps... qui te parlent pas de manière... tu vois ce que je veux dire, qui sont pas affectifs, qui traitent pas ton enfant avec de l'émotion, je sais pas mais des personnes vraiment, j'ai pas aimé. Elles étaient vraiment- c'est comme si elles veulent faire, elles font leur boulot et c'est bon. [...] »

Lorsqu'on lui demande plus précisément si elle a l'impression d'avoir été victime de racisme, elle confirme :

« La gynécologue aussi. Parce que j'avais senti... je suis étudiante en fait, quand t'es étudiante la France va forcément te donner des aides parce que t'as un enfant tout ça tout ça, et sa manière de réagir, lorsqu'elle me dit : "vous êtes jeune, vous vous embarquez avec quelque chose comme un enfant trisomique tout ça", nanani nanana, enfin, elle pense que ce sera sous la responsabilité de son pays alors que moi je m'en fous un peu tu vois ! Mes parents sont là tu vois. Mais tout le monde ne comprend pas ça. Et en plus, les regards dans la rue, moi à chaque fois on me dévisageait en fait ! Parce que je suis jeune... Quand j'étais dans les - je vais dire : le quartier où il y a beaucoup de nègres, les gens qui me regardent c'est plus parce qu'ils pensent que je suis jeune, je sais pas, que j'ai 17 ans tout ça parce que j'ai un petit corps tout ça. Et y a d'autres, y a des dames qui restent là, qui te regardent, qui te dévisagent sérieusement. Et moi, une fois, j'avais vraiment craqué avec une, j'ai demandé : "quoi, vous n'avez jamais vu une noire enceinte ?"» (Adrienne, enfant à 21 ans, école d'ingénieur)

Ainsi, deux éléments jouent principalement pour comprendre l'expérience de ces mères étudiantes-là : l'âge (en rapport avec le passage à l'âge adulte) et le rapport à la norme procréative. En effet, l'âge en lui-même apporte des éléments sur la façon dont ces étudiantes sont perçues en tant que mères ; le rapport à la norme procréative, quant à lui, éclaire la façon dont cette maternité n'est pas prévue et n'entre pas dans les « bonnes conditions » pour accueillir un enfant. Bien sûr, ces deux éléments sont souvent enchevêtrés : par exemple, l'absence de relation stable est classiquement pensée comme caractéristique de la jeunesse (Galland, 1995).

2) Deuxième profil : Choisir d'avoir un enfant pendant sa formation initiale

Si les mères étudiantes correspondant à ce deuxième profil sont à peu près dans la même tranche d'âge (même si elles ne sont généralement pas aussi jeunes : de 21 à 24 ans), la

façon dont elles vivent leur maternité est bien plus apaisée. On peut mettre cela sur le compte de la programmation de leur grossesse, construite dans un projet parental, en couple.

Ce profil concerne des étudiantes qui ont plus de 21 ans. Trois d'entre elles ont un niveau Bac+4 lorsqu'elles ont leur enfant, une quatrième est enceinte pendant sa MàNAA (Mise à Niveau en Arts Appliqués, entre le Bac et l'entrée en STS1) et la cinquième accouche pendant sa première année d'école d'ingénieur (en Bac+3). Elles sont en couple depuis un certain temps (entre 2 et 5 ans) avec un ou une² partenaire plus âgé(e) et, surtout, qui travaille déjà et gagne suffisamment pour garantir l'autonomie financière du couple. Une seule des mères correspondant à ce profil tombe enceinte alors que son compagnon a le même âge et est encore étudiant, néanmoins 6 mois après la naissance il trouve un poste d'ingénieur assez bien rémunéré (il a alors validé son diplôme). Enfin, la naissance de cet enfant vient s'inscrire dans un projet parental longuement réfléchi entre les partenaires.

C'est dans ce groupe-là que l'arrivée de l'enfant est la plus sujette soit à des calculs au préalable sur sa compatibilité avec les études en cours, soit à des aménagements du cursus sur le temps long. Ainsi, l'une de ces mères préfère aller voir très tôt les professeurs une fois qu'elle se sait enceinte afin de vérifier si les aménagements seront possibles – si cela n'avait pas été le cas, elle envisageait d'avorter. Deux autres ont décidé de faire leur année en deux ans afin d'être moins chargées au moment de l'accouchement et des premiers mois du bébé. Une dernière prend une année de pause dans sa scolarité, ce qui lui est permis en s'adressant très tôt à l'administration scolaire, laquelle promet de lui garder un an sa place dans un cursus très demandé auquel elle avait droit cette année (car elle avait de bons résultats).

Ces étudiantes remplissent donc un certain nombre des conditions de la norme procréative : elles sont dans un couple stable affectivement et matériellement, vivent pour la plupart déjà en couple avant l'arrivée de l'enfant, et cette dernière est l'objet d'un projet planifié à l'avance. On peut dire que ces étudiantes se projettent « en avance » (pour reprendre l'expression de Bajos et Ferrand, 2006, p.99) dans la norme procréative.

A cette projection s'ajoute une socialisation autour de la maternité divergente des modèles les plus répandus chez les étudiantes. En effet, ces étudiantes conçoivent pour la plupart la maternité comme un événement qui peut (voire parfois doit) arriver avant 25 ans. Ceci s'explique par leurs origines sociales et culturelles. L'une d'entre elle, par exemple, vient d'une famille rurale où la norme est d'avoir un enfant avant 25 ans. Une autre est née au Sud de la Tunisie et explique qu'il est très classique chez elle que des étudiantes aient des enfants – cela s'inscrit dans un parcours sexuel et matrimonial assez traditionnel. Ainsi, on peut dire que ces étudiantes se projettent « en avance » dans une norme procréative « décalée », c'est-à-dire que non seulement elles remplissent une partie des bonnes conditions pour avoir un enfant (mis à part leur statut d'étudiantes) mais, de plus, elles peuvent se référer à une norme procréative elle-même précoce (au sens non normatif d'arrivant plus tôt que la moyenne).

Ainsi, si la plupart de ces mères étudiantes sont conscientes de l'exceptionnalité de leur situation et commencent d'ailleurs leur entretien en la signalant (« moi, là où c'était peut-être un peu...[elle suggère : différent] c'était pas du tout un accident », « Et en fait c'était un enfant voulu, donc voilà, peut-être que c'était pas le cas de tout le monde mais nous plus ou moins »), cette marginalité est généralement très bien vécue. Trois d'entre elles ont des rapports bons voire très bons avec l'administration et les professeurs les encadrant, une n'a

1 Section de technicien du supérieur

2 Ce groupe contient une lesbienne dont la compagne porte l'enfant

pas plus de rapports que ça avec et seule la dernière a des rapports assez mauvais avec le responsable de scolarité – sans pour autant avoir de mauvais rapports avec les professeurs ou les autres élèves. Lorsqu'on leur pose frontalement la question « vous a-t-on déjà fait des remarques sur le fait que vous ayez un enfant pendant vos études ? », elles répondent généralement que c'était très peu le cas. Elles suggèrent toutefois aussi que cela s'expliquerait par leur propre attitude, ne laissant pas de place à de tels comportements :

« Non. Enfin, personne ne s'est mêlé de ça. Personne n'avait à me faire de remarques sur ça. J'aurais pas permis. Voilà ! » (Imen, enfant à 22 ans, école d'ingénieur)

Leur âge donne parfois lieu à des mauvaises interprétations de la part des autres (Anne-Cécile témoigne : « *c'était hyper bizarre à la crèche parce qu'en fait, tout le monde m'a prise pour la baby-sitter de mon fils* ») mais elles en plaisantent.

Ici aussi, on constate que l'on peut résumer leur expérience à deux éléments : l'âge (un peu en-dessous de l'âge « normal » pour avoir des enfants mais pas forcément vécu comme précoce pour autant) et le rapport à la norme procréative (puisqu'elles projettent leur adéquation future avec cette norme).

3) Troisième profil : Etre étudiante à l'âge d'avoir un enfant

Les mères correspondant à ce troisième profil sont dans la norme de l'âge pour avoir des enfants. A l'inverse, c'est leur statut d'étudiante qui est exceptionnel : l'une d'entre elle est en doctorat (à la suite de son master 2) et les trois autres sont en reprise d'études. On peut d'ailleurs qualifier ces trois derniers¹ d'adultes en reprise d'études (ARE) c'est-à-dire que contrairement aux étudiants « classiques » ils ont connu « une interruption dans le cursus de formation » et qu'ils ont au minimum 25 ans (il s'agit d'une définition classique pour les ARE ; Vertongen *et al.*, 2009). En France, en 2010, on peut considérer que les ARE constituent 9 % seulement de la population étudiante générale (données de l'OVE), il s'agit donc d'une situation marginale. Ce retour aux études est vécu comme un « luxe » exceptionnel par ces parents étudiants. C'est de fait l'occasion de revenir sur soi et de trouver une autre voie qui leur conviendrait mieux.

En revanche, les mères (et le père) étudiant(e)s qui correspondent à ce profil sont dans l'âge « normal » pour avoir des enfants, voire parfois sont au-delà et redoutent une possible infertilité. Elles se réfèrent notamment à l'« horloge biologique », c'est-à-dire à la perspective des grossesses « à risque » et de la ménopause. Il et elles ont de plus déjà parcouru toutes les étapes du passage à l'âge adulte : il et elles ont trouvé un emploi après leurs études initiales (en considérant le doctorat avec allocation doctorale comme un emploi) et habitent en couple dans un logement indépendant de celui de leurs parents. A cet âge adulte et « normal » pour avoir des enfants s'ajoute le fait qu'il et elles remplissent les « bonnes conditions » de la norme procréative. En effet, il et elles sont en couple depuis plusieurs années, le deuxième membre de leur couple a un travail et ils ont construit ensemble un projet parental.

Le seul point qui ne correspond pas exactement aux « bonnes conditions » pour avoir un enfant concerne leur statut d'étudiant. Or il est intéressant de constater que deux d'entre eux avaient fait les démarches pour avoir un enfant (arrêt de la contraception) sans pour autant s'imaginer que l'enfant allait arriver au moment de leurs études. De plus, une autre mère étudiante a décidé d'avoir un enfant avant même de savoir si elle allait ou non aller en doctorat.

1 Ce groupe contient un homme

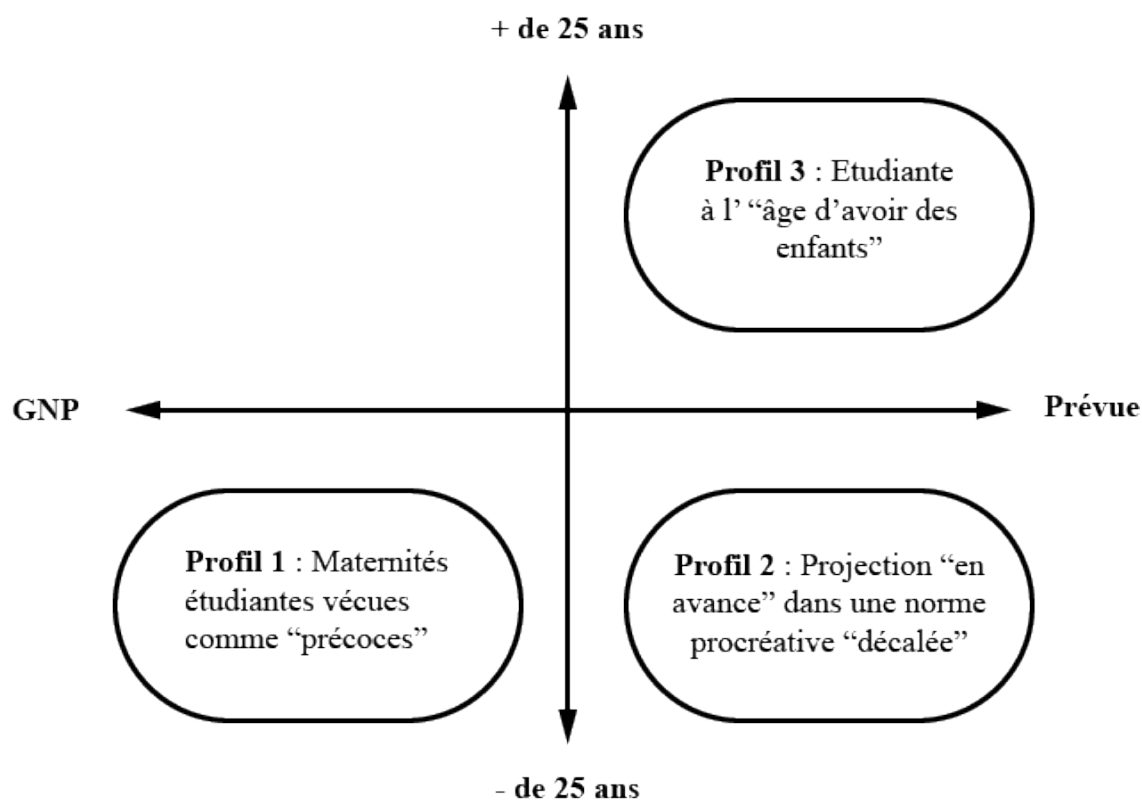
Ces parents étudiants-là entretiennent généralement de bons rapports avec leurs professeurs, qui ont d'ailleurs assez souvent le même âge qu'eux et des enfants au même moment. Chris est par exemple devenu très bon ami avec l'un de ses professeurs et, de manière générale, se sentait plus proche de ses professeurs que de ses camarades :

« J'en ai plus facilement parlé aux professeurs qu'aux élèves, parce que je connais assez peu d'élèves, puisque les jeunes hommes de 18-19 ans ça colle pas forcément hyper bien. Surtout en informatique, on a vraiment les geeks - non mais ça peut paraître cliché mais ça colle pas, quoi. J'ai rien contre eux mais ils sont pas des amis potentiels, c'est manifeste. Mais par contre, les profs oui, j'en venais assez facilement à en parler à mes professeurs parce que je me sentais plus proches d'eux, puisque souvent j'avais le même âge ou même j'étais un peu plus vieux, donc je me suis fait davantage d'amis en tant que profs plutôt que parmi les étudiants. » (Chris, enfant à 31 ans, licence informatique)

L'âge et le rapport à la norme procréative apparaissent donc comme deux dimensions essentielles pour caractériser l'expérience de maternité étudiante de ce groupe.

4) La typologie et ses limites

Les expériences de maternité étudiantes varient fortement en fonction de l'âge des étudiantes (est-on trop jeune pour avoir des enfants ? Ou, au contraire, n'a-t-on pas l'âge d'avoir des enfants ?) et de leur rapport à la norme procréative (est-ce que les « bonnes conditions » pour avoir un enfant sont remplies ou non ? Est-ce qu'on peut se « permettre » de prévoir un enfant à ce moment-là ?). Nous avons donc voulu appréhender ces deux dimensions à partir de l'âge (plus ou moins de 25 ans) et du caractère prévu ou non de la grossesse. Cela nous donne la typologie ci-dessous :



*GNP : Grossesse non prévue

Si cette typologie recouvre la plupart des entretiens que nous avons récoltés, il en est quand même quelques-uns dont la classification se révèle difficile. Par exemple, le cas de Laure (22 ans à l'accouchement) est assez particulier. En couple depuis 5 ans avec sa copine, laquelle travaille et désire depuis longtemps des enfants, elle se résigne à accepter de faire un enfant via une fécondation « artisanale » chez elles, mais elle met très longtemps à accepter son rôle de mère. Il est donc difficile de dire qu'elle correspond au deuxième profil, sans que pour autant elle ne soit dans le cas de la grossesse non prévue du 1^{er} profil. Coralie (22 ans à l'accouchement), quant à elle, pourrait être classée dans le premier groupe puisqu'elle s'est trouvée confrontée à une grossesse non prévue. Néanmoins, cela faisait deux ans qu'elle vivait en couple avec son copain et elle s'adapte assez bien à son statut de mère une fois le bébé arrivé. Elle semble donc à la frontière entre le 1^{er} et le deuxième groupe. Enfin, nous avons déjà eu l'occasion de souligner que certaines maternités correspondant au troisième profil étaient en fait prévues pour un peu plus tard – ce qui pourrait créer un quatrième groupe (en haut à gauche de la typologie).

Une fois dressée cette typologie des différentes maternités étudiantes, nous pouvons explorer plus en profondeur l'expérience de chacune de ces maternités. Ce sera l'objet des trois prochaines sous-parties mais nous avons fait le choix de mettre trois récits de vie correspondant aux trois profils en annexe afin d'offrir une autre lecture.

B - Profil 1 : « J'arrivais pas à me dire que je passerais par une IVG »

Le premier des profils que nous avons rencontré concerne des étudiantes jeunes, en cursus initial et qui ne s'imaginaient (du moins, consciemment) pas forcément mère avant plusieurs années et la fin de leurs études. La nouvelle de la grossesse leur fait un choc et la décision de le garder résulte souvent d'une répugnance au recours à l'avortement et du soutien que leur assurent leurs parents. La maternité constitue une expérience stigmatisante pour elles et elles doivent faire leurs preuves pour ne pas être vues comme des « mauvaises mères ». Néanmoins, l'arrivée de cet enfant fournit aussi une nouvelle source de motivation pour continuer et réussir leurs études. Ce profil correspond à 8 de nos interviewées.

1) L'arrivée de l'enfant : inattendue

Le moment de l'arrivée de l'enfant est significatif du rapport à la maternité de ces étudiantes : elle ne s'envisageaient pas mère à ce moment-là de leur vie.

a) Se découvrir enceinte : un choc

Toutes les étudiantes correspondant à cette catégorie ont été paniquées lorsqu'elles ont appris leur grossesse. De même, toutes ont envisagé au moins un instant l'avortement car elles avaient du mal à imaginer continuer leurs études avec un enfant. On peut dire que ces grossesses non prévues arrivent au « mauvais moment », ainsi que le formule Annie Bachelot, « lorsque la préoccupation des femmes se situe ailleurs, au niveau de leur vie amoureuse, sociale, professionnelle, etc. » (Bachelot, 2002, p.82).

Anne-Lise était en hypokhâgne et en couple avec son copain depuis seulement 4 mois lorsqu'elle est tombée enceinte. C'était lors de leur première fois, elle avait 18 ans et s'est affolée en voyant qu'elle était enceinte : elle ne s'y attendait pas. C'est à son copain qu'elle annonce la nouvelle en premier :

« Bah, aussi loin que je me souviens, je pense que je devais pleurer et lui dire

"qu'est-ce que je fais ?"... C'était vraiment pas très agréable, d'apprendre la nouvelle.[...] Voilà, tout est arrivé un peu d'un coup quoi. Au bout de quatre mois, ça y est. C'est pour ça aussi que je dis que je ne m'attendais pas à tomber enceinte, parce que pour moi c'était déjà un truc un peu nouveau. »

Elle avoue en outre avoir commencé par penser à l'avortement. Il s'agit de faire en sorte de revenir « à la normale », de ne pas s'engager dans une voie difficile, voire inenvisageable, étant donné qu'Anne-Lise suivait alors un cursus très exigeant :

« Le premier truc que j'ai pensé, c'est que j'allais avorter, parce que c'était, enfin ça me semblait un devoir insurmontable d'avoir un enfant et, enfin, je voulais rentrer en khâgne, je voulais passer le concours et tout, donc j'ai commencé par me dire que ça serait pas possible » (Anne-Lise, enfant à 18 ans, CPGE littéraire)

Adrienne est une étudiante gabonaise qui fait sa première année d'école d'ingénieur (Bac+4) en France au moment où elle tombe enceinte. Lorsqu'Adrienne et son copain (qui est dans un cursus similaire et a le même âge qu'elle) se rendent compte de sa grossesse, ils fondent en larmes :

« Quand on est rentrés chez nous on s'est mis à pleurer (rire) parce que c'était un choc. » (Adrienne, enfant à 21 ans, école d'ingénieur)

Même si c'est suite à un questionnement sur une éventuelle grossesse qu'ils sont allés au planning familial faire une prise de sang et, même si le copain d'Adrienne avait déjà poussé celle-ci à faire un test de grossesse parce qu'il avait des doutes, se retrouver face à la confirmation d'une grossesse a quand même été difficile et – ironiquement – inattendu pour le couple.

De même, Lucie ne s'attendait pas du tout à tomber enceinte et a été très surprise lorsqu'elle l'a découvert, entre sa 4^{ème} et sa cinquième année dans une grande école. Elle n'imaginait pas du tout avoir d'enfant pendant ses études et n'était de toute façon pas en couple depuis suffisamment longtemps (à son sens) pour se projeter concrètement dans un quelconque désir de grossesse :

« C'était une grande surprise quoi, c'était pas du tout prévu et... Et voilà, ça faisait deux mois que j'étais avec Alexis donc c'était vraiment comme un cheveu sur la soupe quoi, et au final... Enfin moi j'ai toujours voulu avoir un enfant, on va dire, mais bon je pensais pas du tout que ça serait dans des circonstances pareilles, en même temps que faire des études etc... » (Lucie, enfant à 24 ans, grande école)

La nouvelle de la grossesse vient donc comme un choc, d'autant plus fort qu'avoir un enfant pendant ses études n'est souvent ni voulu ni concevable pour ces étudiantes. « Trop jeunes » à leur goût pour avoir des enfants, elles ne se projetaient pas dans la maternité à ce moment, voire avant la fin de leurs études. Leurs couples étaient d'ailleurs souvent assez jeunes (quelques mois seulement) et seule l'une d'entre elles (sur 8) avaient déjà évoqué la possibilité de tomber enceinte avec son copain.

b) Le garder, un non-choix ?

Souvent, la décision de garder l'enfant tient du « non-choix » : c'est plutôt le fait de ne pas recourir à l'avortement qui est choisi par ces étudiantes. En effet, si la plupart envisage au moins à un moment l'avortement et commence les démarches en ce sens, elles admettent toutes ne pas s'être senties capables d'aller jusqu'au bout. Dans les récits, un épisode marquant revient très fréquemment : l'échographie de datation, c'est-à-dire celle qui est obligatoire afin

d'estimer le nombre de semaines du fœtus (et donc la légalité d'une éventuelle IVG¹) ; elle est l'occasion de donner un visage et (souvent) un cœur (qui bat) au fœtus.

Anne-Lise, par exemple, ne se sentait pas capable d'avorter car elle a beaucoup « humanisé » son enfant à partir du moment où elle le savait dans son ventre, et d'autant plus qu'elle a entendu son cœur battre au moment de l'échographie de datation. A ce moment-là, elle n'arrive plus à nier la réalité de sa grossesse :

« J'ai quand même fait ce qu'on appelle une "échographie de datation", c'est quand tu vas avorter il faut faire une échographie avant pour être sûre que le terme est pas dépassé. Donc j'ai quand même fait une échographie au cas-où, et puis en fait, je dois dire aussi que quand tu fais... quand j'ai fait l'échographie, à ce moment-là, on entendait le cœur de l'embryon, et ça m'a beaucoup marquée, en fait, aussi, le côté de le voir. Parce que c'est un truc qu'on arrive, enfin, qu'on peut essayer de nier un peu comme ça parce que voilà, ça se voit pas trop sur son corps et tout, mais l'échographie, ça m'a beaucoup bouleversée. Et donc là, ça m'a aussi fait pencher du côté de, bon, on le garde. [...] Mais en fait, chaque jour qui passait je me disais "mais oh la la, il est encore en train de grandir", enfin tu vois, je l'humanisais déjà énormément, en fait, alors que c'était un embryon d'un mois. Mais je l'humanisais déjà vachement, j'avais du mal à me dire que c'était juste un truc un peu abstrait quoi, je voyais tout de suite... et le cœur, ça m'a vachement ... ça lui a vraiment donné une consistance humaine. » (Anne-Lise, enfant à 18 ans, CPGE littéraire)

Marion découvre sa grossesse en troisième année de licence d'Histoire Géographie dans un institut d'enseignement catholique. Elle a choisi cet établissement car elle accorde une grande importance à la religion dans sa vie. Bien que sachant qu'elle courrait un risque au moment du rapport (il y a eu un problème avec le préservatif utilisé), elle dit qu'elle a voulu « laisser faire la vie » (c'est-à-dire ne pas avoir recours à la « pilule du lendemain ») et que, de plus, elle est contre l'avortement. Elle ne se sent de toute façon pas capable d'engager une démarche d'interruption volontaire de grossesse (IVG). Elle raconte, pourtant, qu'elle a, pendant un moment, envisagé la fausse couche comme une solution qui la débarrasserait d'une situation trop difficile à gérer et n'a rien fait pour s'en préserver :

« J'ai continué à vivre comme si de rien était, en me disant : « ben si ça marche ça marche, si ça marche pas bah ça marche pas ». Et au fond de moi, en pensant... parce que j'avais énormément de mal à l'assumer je pense à la fac ... En pensant : « bah peut-être que si je fais une fausse couche ça me simplifierait la vie ». Donc c'était un peu un combat intérieur quand même, et je pense par mon statut : étudiante, fac, jeune, tout ça. » (Marion, enfant à 21 ans, licence histoire-géographie)

Coralie tombe enceinte alors qu'elle est en troisième année de licence d'archéologie. Elle explique sa grossesse par un oubli de pilule pendant une période d'examen où elle avait l'esprit trop occupé pour y faire vraiment attention. Elle pensait d'abord avorter, mais ne s'en est pas sentie capable après l'échographie. Ici aussi, c'est le battement de cœur de l'embryon qui l'a décidée à ne pas avorter :

« On a fait l'échographie, puis il m'a montré - parce que ça se voyait bien - et j'ai entendu le cœur qui battait. Et là ça a été le gros drame, parce que j'arrivais pas à me dire que je passerais par une IVG ou autre. J'arrivais pas en fait. Rien que le fait

1 En France, l'avortement est illégal après 14 semaines d'aménorrhées.

d'entendre le cœur j'ai pas pu. » (Coralie, enfant à 22 ans, master archéologie)

Lucie n'a pas non plus vraiment choisi de garder son enfant, mais elle, elle aurait souhaité avorter : c'est son copain qui ne le voulait pas et qui l'a menacée de la quitter si elle ne gardait pas l'enfant. Face à l'éventualité d'une situation de détresse psychique – du fait de l'avortement et de la rupture combinés - elle choisit finalement de ne pas avoir recours à l'avortement :

« Lui non, lui il voulait un enfant. Enfin depuis que je l'ai connu il voulait un enfant, il avait déjà une longue histoire avec une femme avant qui avait pas voulu d'enfant, qui avait avorté, donc lui c'était un enfant ou sinon c'était fini et je me débrouillais pour les démarches. Pour ma part, bah comme j'ai dit j'ai toujours voulu avoir un enfant, j'ai eu quelques hésitations mais enfin j'ai pas eu de place pour l'hésitation. Voilà quoi, à partir d'un moment aussi, si on doit être toute seule pour faire les démarches, qu'on va se retrouver en plus toute seule alors que je l'aime, enfin. » (Lucie, enfant à 24 ans, grande école)

Enfin, les grossesses non prévues ne sont pas toujours synonymes de non-désir de grossesse ou d'enfant. Comme le souligne Annie Bachelot, « *La grossesse peut correspondre à un désir, par exemple de reconnaissance sociale, ou de résolution d'un conflit, sans que ce soit un désir de grossesse spécifique : la grossesse intervient alors comme vecteur de ce désir initial qui aurait pu s'exprimer autrement. [...] il pourrait y avoir à l'origine de cette grossesse un désir sans que cela soit un désir de grossesse, ou encore un désir de grossesse sans que cela corresponde à un désir ou plutôt à un projet d'enfant.* » (Bachelot, 2002, p.82). Le cas de Charlotte est en ce sens très éclairant. Tombée enceinte au tout début de sa deuxième première année de licence en musicologie, Charlotte avoue au fil de l'entretien qu'inconsciemment elle savait qu'elle était enceinte, malgré le fait de ne pas avoir remarqué pendant plus de quatre mois qu'elle était enceinte :

« Et tu vois, je pense que je le savais au fond de moi mais que je voulais pas le voir. Et je pense que c'est pour ça. Si je l'ai su aussi tard c'est parce que, au fond de moi, j'en avais envie, de cet enfant. J'étais arrivée à une période de ma vie où j'avais besoin d'un changement radical, aussi. Parce que je faisais beaucoup la fête, ça faisait des années que j'avais eu la même vie, enfin... Tu sais, ça revient tout le temps, et je tournais en rond, même si y avait... Ben oui, y avait la fac, le conservatoire, ok, mais dans mon quotidien ça tournait en rond et j'avais vraiment besoin d'un changement, et finalement c'était p'têtre ça le déclic, tu vois. A l'époque, par exemple, j'ai été en dépression pendant un an, j'ai eu du mal à m'en remettre et j'avais toujours des périodes où... des périodes, ouais, des états dépressifs quoi. Et j'avais besoin de... J'en avais marre de ce cycle-là, où un coup ça va, un coup ça va pas, un coup ça va, un coup ça va pas, et je crois que j'avais vraiment besoin de quelque chose pour me mettre un coup de pied au cul quoi, de me dire "mais arrête, putain ! et avance !" » (Charlotte, enfant à 19 ans, conservatoire de théâtre)

Néanmoins, sur le coup Charlotte explique sa décision de le garder parce qu'elle ne voulait pas, elle non plus, avorter suite à l'échographie où elle a découvert le fœtus qui grandissait dans son ventre. Ainsi, ces étudiantes ont choisi sans choisir de devenir mère : elles ont surtout choisi de garder l'enfant qui était déjà là, sans qu'elle ne l'aient prévu.

c) Le rôle stratégique des parents

De plus, le choix ne s'est généralement pas fait sans qu'elles soient assurées de l'appui de leurs parents. C'est généralement eux qui rendent concevable (et possible) la maternité pendant les études. A ce titre, le moment de l'annonce de la grossesse aux parents est stratégique car il influence souvent la décision de le garder. On rejoint ainsi les conclusions de Sandrine Durand : « *au-delà du cadre légal, la décision d'une jeune femme reste fortement influencée par les normes en vigueur dans sa famille et par la réaction de ses parents, d'autant qu'elle dépend matériellement et financièrement d'eux* » (Durand, 2002, p.275).

Ainsi, Anne-Lise commence à envisager de garder l'enfant après en avoir discuté avec sa mère. Alors qu'elle l'appelle en lui annonçant à la fois qu'elle est enceinte et qu'elle va avorter, elle s'attendait à une réaction hostile ; or, la mère d'Anne-Lise la rassure tout de suite et lui explique que cela ne la gêne pas si Anne-Lise garde l'enfant. Elle lui assure de plus son aide morale et matérielle :

« Elle m'a dit : "réfléchis bien. Réfléchis bien avant de prendre ta décision. Et sache, en tout cas, avant de prendre ta décision, que si tu le gardes, voilà - enfin de toute façon, nous on respectera tout choix, et si tu le gardes ben voilà, on sera là et on t'aidera à assumer la chose". » (Anne-Lise, enfant à 18 ans, CPGE littéraire)

Adrienne, elle, redoute plus que tout la réaction de ses parents. Elle commence d'abord par l'annoncer à ses sœurs, qui sont au Sénégal, lesquelles le révèlent à leur mère – Adrienne ne voulait même pas en parler. Elle avait encore plus peur de la réaction de son père, qu'elle a toujours su contenter avec ses bonnes notes et son comportement. Néanmoins, la façon dont ses parents réagissent la rassure grandement :

« Donc le soir, je reçois un appel, je réponds pas (rire). Parce que je me dis "alors là, elle va me tuer, c'est fini !" (rire) Je suis morte ! Mais c'était pas du tout ça en fait. Donc j'ai discuté avec ma maman via Skype et tout, elle nous a grondés avec mon petit ami pendant cinq minutes [...] elle nous a un peu fait la leçon de morale mais bon je pense que c'est son rôle de mère en fait de vouloir... [...] après elle a commencé à dire "mais sinon, félicitations, je suis contente, je vais être mamie" et tout, et là c'était vraiment un gros ouf parce que je me suis dit, si maman est d'accord... bon. Si elle accepte, papa ça sera plus facile. [...] Et [mon père] m'a appelée. J'ai pas répondu, il m'a rappelée, j'ai pas répondu... Et donc quand je suis rentrée j'ai vu des mails qu'il m'avait envoyés et où il me disait que je dois pas avoir peur, que je dois être forte parce que je suis seule ici, il est là-bas. Et qu'il acceptait, il sera très content d'accueillir mon enfant tout ça, mais juste qu'il me pose une condition : il veut pas que ça influe sur mes études en fait. » (Adrienne, enfant à 21 ans, école d'ingénieur)

Lorsque les parents sont loin géographiquement parlant, leur influence est apparemment moindre – le cas d'Adrienne mis à part. Coralie, par exemple, dont les parents habitent en Afrique, prend sa décision en couple et leur annonce ensuite la nouvelle. Ayawa, qui vient du Togo, ne consulte pas ses parents mais son copain lorsqu'elle doit décider de garder l'enfant. Ses parents, du reste, prendront très mal sa maternité.

2) Un basculement : de « normale » à « différente »

Pour ces étudiantes, l'arrivée de l'enfant entraîne avec elle le basculement d'une catégorie – étudiante comme les autres - à une autre : mère « trop jeune » - empreinte de

stigmaté. Deux récits illustrent particulièrement bien ce basculement : celui de Charlotte et celui d'Anne-Lise.

a) La maternité vient bousculer l'ordre « naturel » dans la famille

Tout d'abord, il est fréquent que l'enfant bouscule l'ordre dans la famille en arrivant « trop tôt », ce qui peut entraîner des réactions hostiles envers ces étudiantes mères de la part de leur entourage proche.

Charlotte est ainsi confrontée à la réaction hostile de sa sœur aînée qui est jalouse de sa grossesse. Alors que sa sœur avait toujours désiré devenir mère mais devait attendre pour pouvoir le faire « normalement », à un moment où elle et son compagnon auraient fini leurs études et gagneraient leur vie, Charlotte tombe enceinte en première année de licence. La période de sa grossesse a donc généré des tensions avec sa sœur :

« Mais c'est que, elle, c'était "dès que j'ai mon diplôme d'infirmière, je fais un gosse !" . Et son copain il était pas prêt, quoi, il était pas prêt du tout à avoir un enfant, et du coup j'ai eu un enfant avant elle, et ça elle l'a très mal vécu parce qu'en plus elle, elle en voulait un, et que moi j'avais rien demandé et j'en avais un quoi. Donc elle c'était "il faut que tu te fasses avorter !" par exemple. Elle m'a rabâché ça pendant des mois. Elle l'a, ouais, elle l'a très mal accepté. Après, une fois que Lou était là, elle a été géniale. Mais, tout le long de ma grossesse, surtout au début de ma grossesse, ça a été très très difficile. Du coup, y avait des tensions dans toute la famille quoi. Parce que, même si ma mère elle comprenait que je veuille pas me faire avorter, elle avait quand même du mal à accepter. » (Charlotte, enfant à 19 ans, conservatoire de théâtre)

Anne-Lise, qui vient d'une famille d'un quartier bourgeois assez traditionnel, est bouleversée par sa grossesse car elle ne s'y attendait pas. Elle redoute la réaction de sa famille car elle s'attend à être rejetée. Alors même que, dans sa famille, on n'a pas le droit de venir avec son copain à Noël si on n'est pas mariée avec, elle tombe enceinte alors qu'elle est tout juste majeure et qu'elle est la dernière de sa fratrie :

« Ah, alors, je suis la dernière des 4. Donc j'ai une grande-sœur qui a 32 ans maintenant et des frères qui ont 30 et 27. Et donc je suis la première à avoir eu un enfant (rire) Voilà donc ma sœur n'a toujours pas, enfin mes frères et sœur n'ont toujours pas d'enfants, donc je suis vraiment la pionnière dans la matière. C'était aussi ça tu vois, j'inaugurais tout dans la famille. » (Anne-Lise, enfant à 18 ans, CPGE littéraire)

Soulignons néanmoins que pratiquement toutes les mères étudiantes que nous avons rencontrées dans cette catégorie ont eu un accueil favorable à l'annonce de leur (future) maternité, contrairement à leurs attentes. L'aide que leur apportent leurs parents est d'ailleurs parfois considérable. Les difficultés rencontrées par ces mères étudiantes sont donc très intériorisées. Leur sentiment d'être différentes révèle une représentation de la « bonne étudiante » qui n'a pas d'enfant – notamment parce qu'elle est « trop jeune » pour cela.

b) Etre mère : être différente

Avoir un enfant est une expérience stigmatisante pour la plupart de ces étudiantes. En devenant mère tôt, dans des filières où les autres élèves sont jeunes, ces mères étudiantes deviennent des *outsiders* au sens de Becker (1985) : à partir du moment où elles sont

enceintes, elles sont renvoyées à une image stigmatisante et pathologisante proche de celle qui entoure les maternités adolescentes (Le Van, 2006).

Anne-Lise nous confie par exemple que sa municipalité l'avait contactée en découvrant sa grossesse et, surtout, son âge. Elle sera ensuite envoyée à des séances de suivi psychologique qu'elle vivra très mal, notamment parce que la sage-femme (qui jouait le rôle de psychologue) lui faisait sentir le regard que portait sur elle sa municipalité : mère jeune et donc sûrement à problèmes. Cinq ans après, Anne-Lise en parle en rigolant mais ça n'a pas toujours été aussi facile :

« Donc apparemment ils ont une espèce de cellule (rire) qui, je sais pas, repère les potentielles mères à problèmes ou futures infanticides (rire) pour prévenir, non je sais pas trop pourquoi. Du coup donc, en plus des séances d'accouchement, enfin de préparation à l'accouchement, j'ai eu ces séances un peu de, de psy avec la sage-femme... Et je comprenais pas trop ce que je foutais là, tu vois elle me cherchait un peu des problèmes genre "ça se passe comment avec votre compagnon et avec vos parents" et tout, donc je disais voilà, machin machin, trucs de base quoi. "Bah avec mon copain, il trouve que je suis moins belle depuis que j'ai un gros bide", (rire) enfin des trucs... Voilà et puis je sais pas. Donc j'y suis allée et elle m'a demandé de revenir, donc j'ai fait deux ou trois fois. Et donc elle a peut-être un peu contribué à ma psychose (rire) je sais pas. » (Anne-Lise, enfant à 18 ans, CPGE littéraire)

De plus, Anne-Lise ne se sent à sa place, ni en tant qu'étudiante, ni en tant que mère : elle est dans un entre-deux inconfortable. D'un côté, les autres étudiants la pointent du doigt et la désignent comme « celle qui a eu un enfant » et, de l'autre, elle ne s'identifie pas aux futures mères qu'elle fréquente aux cours de préparation à l'accouchement car elle n'en est pas du tout au même moment dans sa vie. Elle raconte :

« Mais voilà, tu sais que maintenant quand on parle de toi, on dit plus, enfin on dit "tu sais, la fille qui a eu un enfant" ou des trucs comme ça. Mais pas méchamment, mais tu vois c'est un peu le truc qui te définit quoi. C'est, voilà, "la fille qui a un enfant", ou les trucs comme ça, et au début j'étais un peu mal à l'aise avec cet espèce de truc qui me singularisait. [...] Mais en fait c'est ça, c'est que je me sentais un peu en décalage avec les gens de mon âge mais je me sentais aussi en décalage avec les autres femmes enceintes qu'on voyait à l'hôpital, je me disais mais je suis pas comme ces femmes-là, je sais pas, j'habite chez mes parents, je vais à l'école, enfin je suis pas non plus installée dans ma vie donc je me sentais un peu dans un niveau intermédiaire, à être pas vraiment dans l'un ni vraiment dans l'autre. » (Anne-Lise, enfant à 18 ans, CPGE littéraire)

Lucie raconte comment, elle aussi, se sent en décalage avec les autres étudiants. Elève dans une grande école, les grossesses y sont très peu répandues, elle est donc sujette à des rumeurs permanentes – peut-être encore plus encore que pour les étudiantes qui sont dans d'autres établissements (bien que Charlotte témoigne d'une expérience similaire dans sa fac de musicologie). La grossesse de Lucie lui fait ressentir une culpabilité du fait de ne pas avoir « su » contrôler sa fertilité, contrairement aux autres étudiantes :

« Y a des moments où ça a vraiment été difficile d'avoir un enfant en étant à l'école parce que c'était trop décalé quoi. Enfin, dans... déjà, par rapport aux autres adultes qui sont là, on se sent... en fait on se sent un peu rabaissée quoi ! (rire) C'est... en fait on pourrait dire oui, on se sent plus mature parce qu'on est mère ou des choses comme ça, mais en fait on se sent... J'ai pas réussi à contrôler ma fertilité, enfin on se sent des choses comme ça en fait. Peut-être un peu irresponsable, ou... ou à l'Ouest,

ou alors je suis passée pour une fille super catholique qui est contre l'avortement, ce qui est vraiment pas du tout le cas (rires). Mais ce que je veux dire c'est qu'il y a une sorte de malaise quoi. » (Lucie, enfant à 24 ans, grande école)

Charlotte se sent elle aussi pointée du doigt et désignée comme « la fille qui est enceinte » lorsqu'elle fréquente encore sa fac. Elle raconte comment toute sa fac de musicologie a appris sa grossesse et semblait la connaître ainsi, alors même qu'elle n'en connaissait pas la moitié. De plus, étant en licence, la moyenne d'âge de ses camarades était très basse et cela a pu augmenter le nombre de réactions surprises de leur part. Enfin, Charlotte a été particulièrement confrontée à un stigmat de « cas soc' » (cas social), c'est-à-dire de personne qui ne sait pas vraiment quoi faire de sa vie sinon profiter des allocations familiales. Elle en a joué pour se défendre contre les questions qu'on lui posait à la fac :

« Et y en a même une à la fac - mais elle était teubée quoi !- genre, je sais plus, un midi tu vois, j'étais à ouais six-sept mois de grossesse, je vais manger au RU avec des potes, et là je la croise. Elle me dit "oh mais qu'est-ce que tu vas faire de ta vie alors" (rires). Bah du coup tu vois je me suis un peu foutu de sa gueule, je lui ai dit "mais euh, tu sais ce qui est bien c'est que quand t'as un enfant jeune et que t'es séparée du papa, bah t'as le droit au RSA et puis t'as les aides de la CAF, ben du coup je crois que je vais faire ça, je crois que je vais avoir trois gamins dans la foulée comme ça j'aurai de la tune (rires). Et elle m'a cru, enfin tu vois. » (Charlotte, enfant à 19 ans, conservatoire de théâtre)

Progressivement, elle préfère fréquenter ses cours de théâtre au conservatoire plutôt que sa fac de musicologie, car au conservatoire la moyenne d'âge de ses camarades est plus âgée, qu'ils sont moins nombreux en classe et que, donc, on la juge moins :

« Donc c'est aussi pour ça que j'ai arrêté d'aller à la, enfin que j'ai préféré continuer le conservatoire que la fac. Parce qu'au conservatoire c'est différent, les gens sont plus âgés, enfin, bon y en avait des plus jeunes que moi mais y en avait des plus âgés, et puis on est une famille au conservatoire, on est une dizaine dans la promo c'est tout. » (Charlotte, enfant à 19 ans, conservatoire de théâtre)

Néanmoins, la liberté que Charlotte s'aménage par rapport à ce stigmat est limitée. Lorsqu'elle tombe enceinte une deuxième fois, à 22 ans, elle décide d'avorter pour ne pas compromettre ses chances à un concours et, surtout, pour ne pas tomber totalement dans le cliché contre lequel elle s'est battue jusque-là :

« Enfin, en fait, quand j'ai su que j'étais enceinte là, cette année, ça a été très difficile parce que je venais juste d'avoir mon diplôme, que je voulais absolument avoir ce concours et que, dans ma tête, c'était "c'est quasiment sûr que je vais l'avoir !" quoi. Cette fois y a pas de doute, c'est le bon moment, je vais l'avoir mon concours ! Et je savais que revenir une deuxième fois, leur dire "salut, je suis enceinte du deuxième !" euh je savais très bien que eux... Enfin que ça passerait pas. Et j'avais tellement envie de continuer là-dedans que... que la raison a été plus forte quoi, que le cœur. [...]Non, parce qu'en plus les gens te jugent, enfin... Voilà, quand t'as 22 ans, que t'as déjà un gosse et qu'en plus tu te fais avorter... » (Charlotte, enfant à 19 ans, conservatoire de théâtre)

On retrouve donc chez Charlotte cette honte à dire sa grossesse, cette culpabilité à tomber enceinte malgré son âge que l'on avait déjà aperçu dans le témoignage de Lucie.

Dans ce groupe de mères étudiantes, celles qui vivent le mieux leur grossesse et leur maternité sont généralement celles qui sont en couple depuis longtemps et qui sont plus âgées,

ce qui rejoint le constat de Donati, Cèbe et Bajos (2002, p.125) : « le « mauvais » moment pour avoir un enfant est ainsi très étroitement lié au contexte relationnel ou conjugal. ». On peut notamment évoquer le cas de Coralie, qui prend la décision de garder son enfant avec son copain, en couple, plutôt qu'en consultant ses parents (lesquels sont expatriés en Afrique) :

"Au début j'ai paniqué, je savais pas quoi faire. Lui aussi parce que je savais pas quoi faire, donc il était paniqué. Donc après quand on a bien réfléchi ben on s'est dit pourquoi pas tu vois, mais au départ lui il pensait pas qu'on allait le garder, il était pas forcément dans cette optique là parce que, bah, ça lui faisait peur quoi, c'est un truc très con mais voilà. Et puis après, quand il m'a vue dans tous mes états parce que moi aussi, j'arrivais pas en fait à me dire que je passerai par une IVG, il a dit allez, on y va et puis on essaie. Et puis bon, ça se passe très bien hein, c'est sa fille et puis voilà." (Coralie, enfant à 22 ans, master archéologie)

La confrontation au stigmatisme relève donc, au moins en partie, à la façon dont la découverte de la grossesse est vécue par l'étudiante elle-même : les témoignages de stigmatisation sont beaucoup plus fréquents et développés dans la bouche de celles qui se sentaient beaucoup « trop jeunes » pour avoir un enfant, pas prêtes à l'accueillir au sein de leur vie personnelle.

c) Un passage à l'âge adulte précipité ?

L'arrivée de l'enfant semble entraîner un passage à l'âge adulte, c'est-à-dire le franchissement d'autres étapes caractéristiques de l'entrée dans l'âge adulte selon Galland (1995) pour ces étudiantes. Du fait des responsabilités associées au rôle de mère, les étudiantes mères correspondant à ce profil ont tendance à vouloir devenir « adulte » sur d'autres plans de leur vie.

C'est généralement lorsque le bébé naît que ces étudiantes mères prennent subitement conscience de leurs « responsabilités » en tant que mères. C'est notamment le cas de Charlotte qui n'arrivait pas, jusque-là, à se projeter après le terme. Alors qu'elle découvre sa fille à l'hôpital, Charlotte réalise aussi qu'elle devra s'en occuper jusqu'à ce qu'elle devienne elle-même adulte, ce qui implique que son temps de loisirs passera après la satisfaction des besoins de l'enfant.

« Là j'ai flippé quoi. J'ai flippé. Là je me suis dit "putain, ça y est". [...] une fois que t'as le bébé dans les bras, tu te dis "putain, ça y est là. Là j'ai pris pour 20 ans". Et tu flippes ! Parce que, tu voulais que ta grossesse elle se termine le plus vite possible, tu vois, le dernier mois c'est le plus long et tu voulais que ça se termine, et en même temps... Putain c'était bien quand même hein ! Tu pouvais dormir autant que je voulais, là tu te dis : ça y est, c'est fini les grasse mat'. C'est fini les grasse mat', voilà, tu peux plus rien faire quoi... » (Charlotte, enfant à 19 ans, conservatoire de théâtre)

Anne-Lise aussi est confrontée à la réalité de la maternité après l'accouchement. Effrayée par la place que l'enfant va prendre dans sa vie pendant de nombreuses années, elle mettra un certain temps à s'habituer à l'idée qu'elle est à présent une mère. Elle commencera d'ailleurs par s'installer chez ses parents afin qu'ils puissent l'aider. C'est le fait de devoir assumer de nouvelles responsabilités parfois difficiles, telles que de devoir se lever plusieurs fois au cours de la nuit lorsque son bébé pleure, la fait se sentir un peu moins étudiante, un peu moins centrée sur sa propre vie.

« Je me suis rendue compte au moment où j'ai eu le berceau du bébé à côté de moi et

que je l'entendais crier, je me suis dit "mais c'est pas possible, c'est pour toute la vie maintenant, ça y est, je l'ai pour toute la vie !", et je me sentais pas du tout, du tout, préparée à ça en fait. J'étais encore vachement centrée sur, bah, voilà, ma petite vie, mes copains, enfin ma vie banale quoi, mes études et tout, mon copain, et alors là, quand je l'ai vu -enfin quand je l'ai entendu crier et que moi je voulais dormir et que je l'entendais se réveiller la nuit, j'ai vraiment énormément stressé. Et les premiers jours, mais même les premières semaines et pendant plusieurs mois, j'ai eu un choc quoi, de me dire mais "han, oh la la mais ça y est quoi, je suis sa mère !" Donc c'est tous les jours et y a pas de vacances scolaires de la maternité (rires), donc c'est vraiment la nuit et tout... » (Anne-Lise, enfant à 18 ans, CPGE littéraire)

Lucie n'envisage plus de prolonger ses études après avoir eu un enfant. Etant à présent mère, elle veut pouvoir assumer financièrement son rôle, ainsi qu'avoir des horaires de travail qui lui permettent d'être présente et de s'occuper de son enfant tous les jours.

« Enfin à partir du moment où on a un enfant et... Quand on a un enfant, la société veut qu'on travaille et on l'assume. Et quand on est étudiants aussi, on a toujours un travail à faire chez soi le week-end, or ces temps-là c'est pour être avec son enfant » (Lucie, enfant à 24 ans, grande école)

Marion a, elle, l'impression de ne pas franchi les étapes « dans l'ordre des choses » puisqu'elle a d'abord eu un enfant avant même d'être mariée, ce qu'elle exprime en disant qu'elle est devenue « mère » avant d'être « femme ». A présent qu'ils ont un enfant, le couple va d'ailleurs se marier. Issue d'un milieu catholique, elle a quand même l'impression d'avoir tout fait plus vite que prévu et qu'elle est un peu jeune pour en être déjà là.

« - Avant d'avoir un enfant, tu voyais comment ton futur ?

(rire) J'avoue je me voyais quand même femme, mère, etc mais un peu dans l'ordre des choses.

- C'est-à-dire ?

D'abord femme, après mère (rire). Finir mes études, me marier, enfin finir mes études ou pas, mariage avant fin des études ou pas, voilà... C'est vrai que quand même tout est allé plus vite que ce que je pensais au départ. Par rapport à la mouvance actuelle où on... tu vois je me marie cet été, je vais avoir 23 ans, c'est pas trop dans la mouvance actuelle, voilà. Mariage à 23 ans, bref. C'est chouette. Je me voyais plus mariée vers 25-26 ans... » (Marion, enfant à 21 ans, licence histoire-géographie)

Ayawa a, elle, l'impression de ne pas profiter de sa jeunesse à cause du temps que lui demande son enfant. Alors même qu'elle aurait voulu être « étudiante », c'est-à-dire profiter de ce moment de sa vie pour avoir une sociabilité étudiante (passant par des fêtes, par exemple), la maternité l'a isolée des cercles de sociabilité dans sa classe, car elle ne peut pas être présente aux soirées et ne peut même pas l'envisager. Elle doit de plus courir en permanence pour récupérer son enfant ou travailler en avance, ce qu'elle regrette car elle n'a que très peu de temps de loisirs.

« Quand t'es étudiant tu te dis que t'as un petit peu de liberté, tu peux aller à des fêtes, tu peux aller au cinéma, tu peux faire plein de choses, en plus t'as des avantages sur les prix et tout ça, donc c'est vraiment il faut en profiter. Mais moi je profite pas de ça ! Donc à chaque fois je me dis vu que tu profites pas de ça il faudra bien un jour où je profite ! Je sais que la manière- je ferai une crise de la

quarantaine, je vais dire je veux faire des trucs parce que je les ai pas faits en fait ! Pendant toutes les études je suis pas sortie, j'ai rien fait, et même si je finis mes études je travaillerai directement, c'est pas que je ferai une pause. » (Ayawa, enfant à 18 ans, licence de chimie)

En effet, l'arrivée de l'enfant entraîne une prise de responsabilité et un bouleversement du quotidien pour ces femmes. Coralie, par exemple, apprend à naviguer dans les papiers administratifs et à s'occuper de sa fille, ce qui n'est pas forcément toujours évident.

« C'est surtout ça le problème, c'est qu'on t'explique pas. C'est à toi de chercher, c'est à toi de comprendre comment fonctionne une CAF, c'est à toi de savoir qu'est-ce qu'il faut faire... Par exemple, c'est bête hein mais les vaccins à jour, savoir comment bah tu dois t'occuper de ta fille... [...] C'est pareil, pour les nuits, y a personne pour t'aider. Tous les quatre heures t'es obligée de te lever. Parfois tous les deux heures, ça dépend si elle a faim ou pas. » (Coralie, enfant à 22 ans, master archéologie)

Nous rejoignons donc la littérature des maternités précoces, puisque l'arrivée de l'enfant entraîne bel et bien un passage précipité à l'âge adulte (Testenoire, 2006), tout relatif cependant, car certaines, comme Anne-Lise, décident de continuer à habiter chez leurs parents afin de bénéficier de leur soutien – plutôt que d'habiter avec le père de l'enfant puisqu'après avoir essayé pendant quelques mois ils ont trouvé cela trop difficile.

3) Un rapport positif aux études

Loin de s'éloigner de leurs études, ces étudiantes construisent au contraire un rapport différent mais positif à leurs études après qu'elles aient décidé de garder leur enfant.

a) Une nouvelle source de motivation

La présence de l'enfant constitue une source de motivation pour les mères étudiantes que nous avons rencontrées. Adrienne, par exemple, est particulièrement travailleuse pendant sa grossesse, surtout après qu'elle ait arrêté de s'inquiéter d'une possible fausse couche :

« Après, voilà, c'était bien, j'étais heureuse je vais dire et ça m'a encore donné plus d'entrain à travailler tout ça parce que j'étais comme une droguée (rire). Je passais tout mon temps à travailler, j'étais vraiment, je sais pas mais j'avais vraiment envie de travailler. Il me motivait en fait. » (Adrienne, enfant à 21 ans, école d'ingénieur)

Ayant dû laisser son bébé à ses parents, au Gabon, car elle n'avait pas de solution de garde en France, elle a en outre hâte de valider son diplôme afin de pouvoir travailler et récupérer son enfant :

« - Est-ce que t'as l'impression que ton rapport aux études a changé depuis que tu as un enfant ?

J'ai envie de finir. [...] Parce que je sais pas mais j'ai pas aimé mes trois ans d'école d'ingénieur, j'ai vraiment détesté ça a été... A part, enfin vraiment sur le plan études j'ai détesté cette période-là et du coup j'ai juste envie de finir, avoir mon diplôme et récupérer mon enfant. C'est vraiment mon leitmotiv quoi. » (Adrienne, enfant à 21 ans, école d'ingénieur)

Même si elle ne s'épanouit pas dans ses études, le fait d'être mère lui donne d'autant plus envie de valider son diplôme, c'est-à-dire d'aller au bout de son cursus, afin de pouvoir

assumer son rôle de mère – c'est-à-dire trouver un emploi assez rémunérateur pour offrir un bon accueil à son enfant.

De même, Coralie souligne sa motivation à finir ses études maintenant qu'elle est mère. Même s'il est parfois difficile de conjuguer études et maternité au quotidien, elle ne regrette pas et voit plus ses études comme un moyen d'assurer un meilleur avenir à sa fille :

« Et puis c'est la fatigue, c'est le cumul des études, un enfant, faire le ménage, préparer le tout... Mais bon... tu t'accroches parce que tu te dis que ça vaut la peine de finir et d'avoir après une bonne situation pour ta fille. En fait tu tiens aussi grâce à ça. » (Coralie, enfant à 22 ans, master archéologie)

Ainsi, malgré la difficulté de sa maternité pendant les études, Coralie y trouve aussi une source de motivation, pour ne pas « lâcher » les études ainsi qu'elle en a vu d'autres le faire au cours de ses études dans une fac parisienne. Elle réfléchit d'ailleurs aux débouchés que les diplômes lui fournissent, et c'est la raison pour laquelle elle veut finir son master voire le prolonger par un doctorat. D'une manière générale, toutes les étudiantes (sauf une) correspondant à ce profil ont témoigné d'un rapport plutôt positif à leurs études, dans le sens où elles voulaient les terminer et obtenir un diplôme qui leur assurerait une situation assez bonne pour pouvoir ensuite élever leur enfant.

b) Pas seulement une “maman” !

De plus, les études permettent à ces jeunes femmes de ne pas s'enfermer dans leur rôle de mère. Elles leur offrent un espace de liberté vital, le moyen de ne pas être qu'une mère mais de continuer, aussi, à être étudiante – et notamment de ne pas renoncer à ce qu'elles désiraient avant de se rendre compte de leur grossesse.

Charlotte, par exemple, nous explique qu'elle a besoin d'aller étudier pour sortir de son rôle de mère et pour s'épanouir en dehors de ce dernier. Etant donné qu'elle n'avait pas de solution de garde pendant la première année de sa maternité et que le père de l'enfant ne l'aidait pas, elle se trouvait enfermée dans son rôle de mère en permanence en dehors de ses quelques heures de cours par semaine.

« Parce que du coup, quand t'es H24 avec ton enfant, à part les 15h de cours que j'avais dans la semaine, sinon on était vraiment tout le temps que toutes les deux quoi, et c'était dur de... d'enlever ce rôle, ce truc de "je suis pas qu'une maman ! Je suis aussi étudiante ! Et je suis aussi encore adolescente", enfin tu vois, 'fin j'étais plus vraiment adolescente du coup mais j'ai besoin de sortir, de voir des gens, alors que là j'étais complètement renfermée dans ma bulle de "on vit entre filles, wouhou c'est génial !" et puis je vais en cours, bon ça me vidait la tête ça me faisait du bien, mais du coup en rentrant, bon, je réendossais ce rôle de maman et plus d'étudiante qui doit bosser ses cours et... » (Charlotte, enfant à 19 ans, conservatoire de théâtre)

Marion n'a, elle, pas du tout envie de tout sacrifier pour une grossesse qui n'était au départ même pas prévue. Elle veut toujours accomplir son rêve de devenir institutrice en Afrique et continue ses études en ce sens. Il lui a fallu du temps pour arriver à allier sa maternité et son statut d'étudiante, mais elle a finalement réussi à trouver un certain équilibre.

« J'avais pas trop envie non plus de tout sacrifier pour ma grossesse qui est arrivée comme ça alors que c'était pas du tout prévu. Donc... c'était un... j'étais un peu entre les deux tu vois, j'étais entre le côté bah je suis étudiante et le côté je suis maman. C'était un peu le combat. Savoir s'épanouir personnellement ou se dire bah j'ai l'obligation en tant que maman de m'occuper de mon bébé. » (Marion, enfant à 21 ans)

ans, licence histoire-géographie)

Les études sont donc l'occasion, pour ces mères étudiantes, de ne pas tout abandonner sous prétexte qu'elles ont à présent un enfant. Elles leur permettent de s'épanouir sur un plan différent et dans un espace-temps qui n'est pas envahi par leurs responsabilités maternelles.

Pour ce premier type d'étudiantes mères, la grossesse n'était pas prévue et a été empreinte de stigmates. Néanmoins, elles entretiennent un rapport positif avec leurs études. Bien sûr, étant donné que nous sommes passée par des petites annonces pour obtenir nos entretiens, n'ont répondu que celles qui voulaient témoigner. On peut donc se demander dans quelle mesure les étudiantes qui ont pris de la distance par rapport à leurs études après l'arrivée de leur enfant n'ont pas répondu. En effet, la majorité des entretiens potentiels avec des personnes plus précaires, notamment via le contact d'une mère étudiante que nous avons déjà rencontrée, n'ont jamais vu le jour : les personnes concernées n'ont jamais répondu, bien que parfois sollicitées à plusieurs reprises par des contacts différents. En outre, n'étant passée que par des points stratégiques concernant les étudiants pour obtenir les entretiens (établissements, infirmeries, CROUS, etc.), nous avons peu de moyens pour atteindre celles qui ont quitté les études du fait d'une grossesse.

C - Profil 2 : « Pour moi c'était : pas après 25 ans »

Les mères étudiantes correspondant à ce deuxième profil-type sont généralement un peu plus âgées – même si elles restent en-dessous des 25 ans au moment de l'arrivée de leur enfant – et souvent en fin de master. Leur enfant est le produit d'un désir construit en couple et réfléchi, voire parfois planifié pour arriver au « bon moment » dans l'année scolaire. De plus, elles ne voient pas le problème qu'il y aurait à avoir un enfant en étant étudiante : en cela on peut parler d'une norme procréative « décalée », avancée par rapport à la moyenne, du fait d'une socialisation différente autour de la maternité. Enfin, devenir mère entraîne, certes, un rapport plus « utilitaire » aux études, mais, pour elles, avoir un enfant ne doit pas non plus les empêcher de poursuivre leurs études. Ce profil-type correspond à 5 de nos interviewées.

1) Se projeter « en avance » dans la norme procréative

Pour ces étudiantes, le désir d'enfant a explicitement précédé l'arrivée de celui-ci. Le couple a donc élaboré un « projet parental » (Boltanski, 2004). La plupart sont en effet en couple depuis plusieurs années et discutent de la possibilité d'avoir un enfant avec leur conjoint. De plus, ce conjoint est souvent plus âgé et travaille. On peut donc dire que ces étudiantes se projettent dans la norme procréative, « en avance », ce qui rejoint certaines observations de Bajos et Ferrand (2006, p.99).

Aurore, par exemple, est en couple depuis deux ans avec un homme de quatre ans son aîné et qui travaille déjà. Ils conçoivent ensemble un projet d'enfant et elle arrête la pilule en conséquence – elle explique qu'elle avait de toute façon peur de ne pas pouvoir avoir d'enfant en la prenant car sa mère avait connu des difficultés pour concevoir.

« Bah du coup, moi je suis tombée enceinte pendant ma première année d'études supérieures. [...] Et en fait c'était un enfant voulu, donc voilà, peut-être que c'était pas le cas de tout le monde mais nous plus ou moins enfin, c'était pas prévu pour exactement ce moment-là mais on avait décidé que ça arriverait plus ou moins tôt. [...]

- Et quand tu dis que vous le vouliez, ça, enfin vous en aviez discuté avant ou... c'était prévu etc ?

Ouais ouais, ben on était très amoureux (rire) voilà, enfin je sais pas mais moi, en tout cas, ça fait cet effet-là sur moi, après je sais pas. » (Aurore, enfant à 21 ans, BTS design de mode)

Anne-Cécile est mariée depuis deux ans déjà lorsqu'elle tombe enceinte, avant sa première année de master. Elle aussi désirait cet enfant qui venait s'inscrire dans la trajectoire de sa vie conjugale :

« En fait on s'est mariés finalement assez jeunes, parce que moi j'avais 22 ans quand on s'est mariés, et... non, et puis on avait envie d'avoir des enfants, de pas attendre... [...] Et puis, je l'aurais pas fait si mon mari n'avait pas travaillé, ou si... Là, on a quand même une situation assez stable » (Anne-Cécile, enfant à 24 ans, master histoire de l'art)

Contrairement aux mères étudiantes du premier profil, l'arrivée de cet enfant est donc voulue et suit un projet parental.

2) Une norme procréative « décalée »

La projection « en avance » dans une norme procréative « classique » n'explique pas tout. De fait, la plupart de ces mères étudiantes ont aussi connu une socialisation particulière autour de la maternité et, si elles ont pour la plupart conscience de l'exceptionnalité de leur maternité voulue au sein de la population étudiante, elles considèrent pour leur part qu'il est normal d'avoir un enfant à leur âge. On peut donc dire qu'elles ont une norme procréative « décalée » dans le sens où leur représentation de l'âge normal pour avoir des enfants est en avance par rapport à la moyenne française.

Bérengère, par exemple, a toujours estimé qu'il fallait avoir son premier enfant avant ses 25 ans. C'est aussi une croyance et une habitude courante dans sa famille. Fille d'un père pasteur et d'une mère aide comptable, elle a grandi dans des petits villages et a été habituée très tôt à l'idée que c'est mieux d'avoir ses enfants jeune :

« Fin ma mère elle était jeune, et ça c'était sûr par contre que je voulais un enfant jeune depuis toujours quoi. Voilà. Pour moi c'était : pas après 25 ans. Donc au final, j'étais pas si loin.

- Pourquoi pas après 25 ans ?

Parce qu'après ça fait vieille (rires). Non mais j'avoue c'est pas vrai hein, faut pas dire ça aux gens qui veulent pas, mais moi c'était comme ça... Parce que justement pour moi c'était import- Ouais, comment dire... Enfin ça c'est quelque chose, on est tous comme ça dans la famille, c'est un peu une sorte d'idéologie... Le premier : pas après 25 ans. Ma petite sœur dit pareil d'ailleurs (rires). Ma grande sœur aussi, elle a tenu le cap : elle avait 24 ans (éclats de rire). [...] Bah parce qu'en fait moi j'ai le souvenir que mon père est avec nous, mon père était jeune - il avait le même âge que ma mère - et moi je trouvais ça bien de pouvoir jouer avec ses enfants en fait. J'avais envie d'avoir un enfant en étant moi-même encore une enfant. Pour pouvoir le comprendre, en fait. [...] Pour moi, les femmes qui attendent d'avoir fait des choses, d'avoir voyagé et tout, finalement c'est pour elles-mêmes, c'est égoïste, parce qu'un enfant il préfère avoir une maman jeune. Enfin je sais pas ! » (Bérengère, enfant à 22 ans, école d'ingénieur)

Elle souligne en outre que, venant d'un petit village de province, elle trouve qu'il y a une grande différence sur l'âge de la maternité et, plus largement, de la mise en couple avec les habitudes des parisiens :

«Par exemple là, mes beaux-frères, tous... Ils sont en région parisienne pour toujours, ils sont encore tous les deux célibataires, ils ont 27 et 30 ans. Si ils étaient célibataires à cet âge-là chez moi, ils se feraient charrier tout le temps par la famille (rire). [...] J'ai passé les dix premières années de ma vie dans des villages de pas plus de 300 habitants. Voilà. Donc c'est pas du tout pareil, ouais. C'est pour ça, moi j'ai jamais trouvé ça bizarre... 'fin, j'm'étais jamais dit : "oh, je suis jeune !" J'm'étais juste dit : "oh, mes études sont trop longues, du coup je vais devoir le faire avant la fin !" (rires). Surtout quand on prévoit le doctorat, t'façon, j'allais pas attendre d'avoir fini le doctorat. Ça m'aurait fait quel âge, euh... 25 ans (rires). » (Bérengère, enfant à 22 ans, école d'ingénieur)

Imen, elle, est née en Tunisie et explique qu'il n'y a rien de plus « naturel », pour elle, que d'avoir des enfants pendant ses études. Elle a été habituée à voir des jeunes filles avoir des enfants tôt (comparée à la norme française) et elle connaissait une fille déjà mariée au lycée. Sa maternité était donc normale pour elle, elle l'annonçait par ailleurs à toutes les personnes de son cursus lorsqu'elle est arrivée. C'est donc plutôt la réaction de surprise des autres élèves de sa classe qui l'a intriguée.

« - Du coup t'avais beaucoup de personnes autour de toi qui à ton âge - en Tunisie je veux dire - se mariaient, avaient des enfants etc ?

Oui. Enfin, dans ma région c'est vrai que presque, enfin au moins la moitié des filles se marient soit avant de prendre leur diplôme soit vraiment au débouché, enfin, elle est fiancée sûrement avant. [...]

- Avant d'avoir un enfant, comment tu voyais les personnes qui ont des enfants pendant leurs études ?

C'était... C'était normal ! Pour moi. C'est ça en fait, c'est vraiment la mentalité avec laquelle on grandit, c'est normal pour toi qu'une fille qui est à la fac... » (Imen, enfant à 22 ans, école d'ingénieur)

Aurore, dont les parents sont de profession intermédiaire, ne voit pas non plus le problème d'avoir des enfants pendant ses études :

« - Avant d'avoir un enfant comment est-ce que tu voyais les personnes qui avaient un enfant pendant leurs études ?

Euh bah moi j'ai aucun problème avec ça, je trouve ça très bien et je trouve ça pas si extraordinaire que ça en fait. » (Aurore, enfant à 21 ans, BTS design de mode)

Au contraire, elle veut « profiter » de son statut d'étudiante, qui semble lui poser moins de contrainte, pour avoir un enfant avant de commencer sa carrière :

« Je voulais vraiment profiter de ce statut d'étudiant pour pouvoir faire une pause sans que ça ait de conséquence vraiment sur ma carrière, et voilà de reprendre un an après. » (Aurore, enfant à 21 ans, BTS design de mode)

Ainsi, les mères étudiantes correspondant à ce profil ont connu une socialisation particulière autour de l'âge de la maternité. Elles considèrent qu'il est normal (voire bien mieux) d'avoir un premier enfant avant d'avoir 25 ans. C'est en ce sens qu'on peut parler de norme procréative « décalée ». C'est peut-être ce qui explique aussi qu'elles n'aient que très

peu été confrontées à des réactions hostiles autour de leur maternité, étant donné qu'elles assumaient entièrement leur démarche. Elles n'ont en tout cas pas eu à souffrir de leurs propres représentations négatives autour d'une maternité trop « précoce », contrairement aux mères correspondant au premier profil.

3) Un rapport plus utilitaire aux études

L'arrivée de l'enfant n'est pas dépourvue de conséquences sur le rapport que ces étudiantes entretiennent avec leurs études. Elles ont en effet tendance à réfléchir davantage en termes de « rentabilité » des études, à penser aux débouchés professionnels. Néanmoins, il est hors de question pour elles que leur statut de mère les empêche d'atteindre le niveau d'études qu'elles visaient avant de tomber enceinte.

Imen nous confie que depuis qu'elle a un enfant et qu'elle doit s'en occuper en même temps que de faire ses études, elle n'a plus le même plaisir à étudier. Elle souhaite à présent être diplômée pour pouvoir travailler et arrêter de devoir concilier maternité et études au quotidien. Néanmoins elle met un point d'honneur à finir ses études, ainsi qu'elle l'avait initialement prévu, ne serait-ce que pour sa satisfaction personnelle.

« Enfin, toute ma vie, comment j'étudiais c'est que en fait je vais en classe, je me concentre, j'ai tout ce qu'il me faut, je rentre, je fous rien du tout. Et donc même les examens j'avais pas tellement besoin de réviser et tout, et donc c'était vraiment la belle vie disons ! (rire) Où je faisais rien quoi ! (rire) T'es chez tes parents, t'as ta mère qui te prépare tes repas, qui fait le ménage, tu peux l'aider si tu veux voilà et... T'as que tes études à ... Tu prends soin que de tes études et toi-même et voilà, c'est un peu une vie comme ça ! Mais après, avec le petit, les études sont un peu devenues un fardeau, pour moi, que je... En fait, c'est un truc que je dois faire et donc le plaisir de le faire il est un peu diminué, même beaucoup. Je fais les trucs pour les faire, parce que je dois les faire, parce que je dois réussir, parce que je dois avoir mon diplôme et c'est tout. » (Imen, enfant à 22 ans, école d'ingénieur)

S'il y a cette nécessité d'obtenir son diplôme, c'est aussi parce qu'Imen ne veut pas que sa maternité l'empêche d'aller où elle voulait aller avant. Elle refuse par exemple de s'arrêter une année sous prétexte qu'elle est enceinte étant donné qu'elle se sent encore capable d'aller en cours.

« Donc là je lui dis que non, c'est pas possible du tout, que moi je vais pas arrêter mes études uniquement parce que vous pensez que je pourrai pas continuer. Je vais continuer, je lui dis, là où mon corps va m'emmener. Si je me retrouve à l'hôpital OK mais tant que je peux me lever le matin et que je peux marcher et que je peux arriver à la fac y a pas de soucis. Si je peux passer les ex... - je suis en train de passer les examens comme tout le monde - , je vois pas pourquoi je devrais arrêter pendant six mois... » (Imen, enfant à 22 ans, école d'ingénieur)

Anne-Cécile est, elle, très consciente des difficultés que peuvent poser l'arrivée d'un enfant pendant ses études. Elle calcule donc au mois près le moment où elle doit tomber enceinte. En revanche, elle renonce à faire une thèse en l'absence de financement, ne pouvant pas se le permettre maintenant qu'elle est mère.

« J'ai hésité longtemps à faire une thèse, et je l'ai pas faite en partie parce que j'avais un enfant. Bah j'ai pas eu le financement, et peut-être que si j'avais pas eu d'enfant je l'aurais faite même sans financement, mais là je l'ai pas fait. [...] Je pouvais pas me permettre de rester 3 à 5 ans sans financement, sans gagner aucun

argent, alors que j'avais déjà un enfant... » (Anne-Cécile, enfant à 24 ans, master histoire de l'art)

De même, Laure - dont la compagne a eu un enfant - renonce à une thèse, car avoir un enfant signifie pour elle embrasser des nouvelles responsabilités, « devenir adulte ». Si elle n'a jamais sérieusement envisagé de faire une thèse, à partir du moment où elle est devenue mère c'est une possibilité qui se ferme totalement.

« Quand elle est tombée enceinte, moi j'étais en train de me demander si j'allais faire une thèse ou pas. Mais... bon ça me... je me disais plutôt non, mais ça restait quand même une question en suspens. C'est vrai que quand j'ai eu un gamin, ça a tranché quoi. Parce que je voulais pouvoir bosser rapidement, avoir un salaire... Donc ça a pas été l'élément principal quoi, si j'avais vraiment voulu faire une thèse je l'aurais faite mais... Je pense que ça a un peu joué quand même dans la balance. Avec le fait que j'avais l'impression qu'un gamin c'était le stade ultime pour devenir adulte, et que je devais travailler aussi, donc ça me paraissait absurde de continuer une vie d'étudiante en ayant un gamin ça... Je trouvais ça pas compatible quoi. » (Laure, enfant à 22 ans, master études de genre)

Pour Aurore, devenir mère entraîne un regard plus « utilitariste » sur ses études, sans pour autant la faire renoncer à atteindre un niveau satisfaisant. En effet, elle ne veut pas entamer des études trop longues et veut que l'investissement en temps qu'elle fait dans ses études soit « rentable » ensuite, c'est-à-dire lui permette d'exercer un métier qu'elle aime.

« Ouais j'ai l'impression que j'attends de mes études de la rentabilité en fait. Il faut que ça soit rentable en termes de temps, d'investissement et rentable, disons bah en termes d'apprentissage parce que... enfin je sais pas comment dire. Et après, aussi, que ça me serve vraiment à quelque chose. Enfin là je m'engagerais pas ou je ne persisterais pas dans des études longues et abstraites. Faut que ça débouche sur quelque chose de concret. Mais je pense qu'avant je me serais laissée plus de temps. Là, par exemple, je vais demander pour continuer, pour faire un DSA, c'est comme un niveau de master, et j'avais la possibilité aussi de demander des écoles hyper réputées, les meilleures écoles de Paris en termes de design en 4 ans et... je pense que je vais pas le faire. Après, je sais pas. Enfin, sincèrement, est-ce que je l'aurais fait avant ou pas... Là c'est vraiment les 4 ans qui me font peur mais est-ce que c'est à cause d'Océane, enfin est-ce que c'est à cause de ma situation ou pas, je pense un peu mais... Je sais pas. » (Aurore, enfant à 21 ans, BTS design de mode)

Ces mères ont donc tendance à revoir leur rapport aux études à partir du moment où elles ont un enfant, non pas de façon négative, mais en pensant plus à des aspects qui ont trait aux débouchés professionnels ou à la longueur des études. Il s'agit pour elles de pouvoir assumer leurs responsabilités et de devenir « adulte » plus tôt que ce qu'elles ne l'auraient peut-être fait avant de devenir mère.

Ce deuxième type de mères étudiantes assume tout à fait leur maternité, certes exceptionnellement en avance comparée aux autres maternités et souvent unique là où elles étudient, mais qui leur semble, à elles, « tout naturel ». D'ailleurs, souvent, elles montrent même qu'elles ont des avantages à avoir eu leur premier enfant aussi tôt. Bérangère profite de sa maternité pour recommencer un master recherche à la suite de son école d'ingénieurs. Au deuxième semestre de ce master, elle doit faire un stage pour valider son diplôme et en profite

pour valider son diplôme d'ingénieur avec ce même stage, qu'elle avait reporté au moment où elle a accouché :

« Ce qui fait qu'au final euh... au final ma maternité ne se voit même pas sur le CV. Parce que j'ai mis école d'ingé jusque-là, j'ai pas dit que le stage... En fait j'ai gagné six mois, parce que sinon j'aurais dû faire un stage en double. »

Ainsi, même si ces mères étudiantes ont un âge inférieur à 25 ans, comme les mères du premier profil, elles ne sont pas forcément confrontées aux mêmes expériences stigmatisantes – peut-être parce malgré leur âge elles remplissent un certain nombre des « bonnes conditions » pour avoir un enfant.

D - Profil 3 : « Arrivée à l'âge de 35 ans, [...] envie d'avoir un enfant, en couple avec quelqu'un depuis quatre ans... »

Le troisième de nos profils-types concerne des étudiantes qui peuvent être qualifiées de « non-traditionnelles » (plus âgées) en termes de tranches d'âges par rapport à la norme étudiante, et qui sont de fait dans le « bon âge » pour avoir des enfants – c'est-à-dire qu'elles ont 25 ans ou plus.

Pour ces étudiantes, ce n'est pas le fait d'avoir un enfant qui est exceptionnel – elles remplissent en effet quasi toutes les « bonnes conditions » de la norme procréative – mais bien le fait de (re)faire des études à leur âge. Ces études sont perçues/décrites comme un luxe, souvent l'occasion d'un retour sur soi, tandis que l'enfant arrive à un âge « normal » voire plus tard que la moyenne des premières maternités en France.

Ce profil concerne 4 des étudiants que nous avons rencontrés. Fait remarquable, cet échantillon-là contient un étudiant père qui n'exprime pas exactement les mêmes difficultés que les étudiantes correspondant à ce profil.

1) Un retour aux études

Trois des quatre personnes de ce groupe sont revenues aux études après un long moment de pause – ce qui en fait des adultes en reprise d'études (ARE ; Vertongen *et al.*, 2009). Afin de mieux comprendre le rapport qu'ils ont aux études, il est utile de retracer leurs parcours.

Caroline a fait des études de droit après le bac. Elle est ensuite allée travailler dans des ONG, à l'international. Elle y avait des activités de lobbying juridique sur divers sujets, notamment sur l'excision. Après dix ans de ce rythme (petites missions entre 6 mois et deux ans, beaucoup de mobilité etc.), à 35 ans, elle revient se poser en France, notamment parce qu'elle veut se rapprocher de son grand-père (en fin de vie). A Paris, elle commence à chercher comment revenir sur cette expérience qu'elle a accumulée au fil des années, ce qu'elle veut en faire. Elle décide finalement de faire une thèse, après avoir rencontré (via des relations communes) un chercheur dans une grande école parisienne. Elle ne trouve pas de financements, selon elle pour deux raisons : d'une part, elle était hors des circuits académiques et ne connaissait donc pas forcément toutes les ficelles pour obtenir un financement, d'autre part son sujet se situe en lui-même au croisement de deux domaines très peu constitués en France. Elle devra donc financer elle-même son doctorat, ce qu'elle fait en travaillant dans une Université, à un poste de responsabilités. Caroline a donc un rapport très peu académique à son doctorat, elle veut d'ailleurs revenir sur le marché du travail ensuite.

Evelyne a fait des études de comédienne après son bac. Elle est montée à Paris et a continué ses études tout en travaillant à l'Opéra Comique. Elle abandonne progressivement ses études et travaille de ses 21 ans à ses 28 ans. Puis, arrive un moment où elle ne s'épanouit plus dans son travail. A la suite d'un bilan de compétences, elle se rend compte qu'elle a toujours voulu faire de la langue des signes et se lance dans une formation. Cette formation sera d'abord financée pendant 6 mois comme un droit à la formation (payée sur le même salaire qu'auparavant), puis elle partira en DU (diplôme universitaire) tout en s'appuyant pendant un an sur son chômage. Enfin, elle entrera en master au moment où elle aura son fils. Pour Evelyne, le retour aux études est une façon de changer son avenir professionnel et de s'épanouir dans son métier à l'avenir.

Chris est arrivé dans la police voilà 15 ans, après avoir échoué à sa première année d'études supérieures. Son père lui avait dit : pas de redoublement. Il a donc tenté le concours de la police, qui recrutait bien à cette époque-là, en même temps son frère (pour qui c'était une vocation) et a tout de suite commencé à travailler. Il y a quelques années, au cours d'un voyage d'un an en Australie (visa *working holiday*), avec sa copine, il s'est rendu compte que beaucoup de personnes qu'il rencontrait là-bas avaient repris leurs études assez tard et assez longtemps et avaient finalement bien réussi leur vie. Il décide donc de les reprendre lui aussi : il s'ennuyait dans son travail et n'y trouvait pas beaucoup de perspectives professionnelles.

Pour ces trois étudiants, on trouve donc un rapport assez particulier aux études, centré sur l'épanouissement personnel et constituant un tournant positif dans la vie personnelle et professionnelle.

2) Le bon moment pour avoir des enfants

Pour toutes les étudiantes qui sont dans cet échantillon, la grossesse est voulue. En outre, le moment de cette grossesse s'inscrit tout à fait dans l'âge normé pour avoir des enfants et dans la norme procréative telle que décrite par Nathalie Bajos et Michèle Ferrand (2006).

C'est lors de sa première année de doctorat que Caroline rencontre celui qui va partager sa vie. Ils avaient déjà un désir d'enfant implicitement lorsqu'ils se sont connus (il est plus âgé qu'elle) et qui s'est très vite concrétisé entre eux à partir du moment où ils ont commencé à le formuler. Elle est tombée enceinte à la fin de sa deuxième année de doctorat :

« C'était une éventualité qui est née assez rapidement dans notre histoire en couple. Et à la fois nos premières années on a commencé à beaucoup bouger, à voyager ensemble etc, donc on en a bien profité, et puis... Et puis voilà, mon compagnon est plus âgé que moi, il est... Je pense que sinon, son deuxième enfant il avait pas envie de le reporter trop tard non plus, et puis moi non plus ! J'ai eu mon enfant j'avais 35 ans, c'est déjà... pour rentrer dans le jargon médical, on rentre plus facilement dans des grossesses plus compliquées. On vous assène avec toutes sortes de statistiques alors que vous n'avez rien demandé, pas commencé (rires). On vous dit déjà "vous aller être dans des fourchettes où ça va pas..." "faites plus ci, faites plus ça" "vous êtes sur la pente glissante" (rires). Donc euh voilà... Ouais je pense que c'était un projet qui faisait partie de notre histoire depuis le début et qui s'est concrétisé très rapidement à partir du moment où on l'a formalisé, où c'était verbalisé quoi. » (Caroline, enfant à 34 ans, doctorat)

Amina est née en Algérie. Elle a décidé d'avoir un enfant avec son mari à la fin de son master 2 en France, en se disant que ça n'allait de toute façon pas l'empêcher d'aller en thèse si elle obtenait un financement. Cette grossesse, qui arrive en septembre (avant qu'elle sache

qu'elle allait avoir un contrat doctoral), s'inscrit dans un rapport très traditionnel au couple et à la famille : élevée dans la confession musulmane, elle a d'abord habité séparément de son futur mari pendant quelques mois avant de se marier avec lui et d'emménager en couple. La grossesse survient neuf mois après leur mariage :

« Alors là, c'était avant que je commence ma thèse. Après la fin de mon master. J'étais en stage, dernier mois. Ouais c'est ça. C'était voulu hein. 100 % voulu (rire). Comme ça... Parce qu'en général - non, j'avais 25 ans donc j'étais pas très jeune. Ni vieille non plus, 25 ans, normal. [...] Alors, on est mariés depuis deux ans et demi. [...] Je suis tombée enceinte on était mariés depuis presque un an. 9 mois à peu près, on était mariés depuis neuf mois. C'était voulu, le papa aussi il voulait, d'ailleurs lui il voulait un petit peu au début mais moi j'étais pas prête. Quand j'étais prête c'est moi qui ai voulu à la fin. » (Amina, enfant à 25 ans, doctorat)

En couple depuis 4 ans, Evelyne et son conjoint ont pris la décision de commencer à faire les démarches pour avoir un enfant quand elle avait 30 ans. Son conjoint ayant 7 ans de plus qu'elle (37 ans, donc), elle ne voulait pas non plus « en faire un papi-papa ». Evelyne avait de plus très peur de ne pas pouvoir avoir des enfants.

« Et donc j'ai fais le DU, et en deuxième année de DU bah voilà, arrivée à l'âge de 35 ans, beaucoup d'amis autour de moi qui avaient des problèmes pour avoir des enfants, envie d'avoir un enfant, en couple avec quelqu'un depuis quatre ans... [...] Et autour de moi, en fait, il y avait beaucoup beaucoup de personnes qui avaient des problèmes... j'ai une amie qui a mis quatre ans à avoir sa petite fille, qu'elle a maintenant, mon frère qui n'a pas réussi avoir d'enfants,... Donc voilà, donc c'était un petit peu un sujet pas mal là, et puis ça faisait quatre ans qu'on était ensemble avec mon conjoint, on s'est posé la question, si ça met trop de temps, on fait quoi, on fait comment, est-ce qu'on attend la fin des études ou pas ? » (Evelyne, enfant à 30 ans, master LSF)

Après sa première année en licence, Chris a accepté d'avoir un enfant parce que sa copine était tracassée par rapport à « l'horloge biologique », c'est-à-dire la possibilité de dépasser l'« âge idéal » pour avoir un enfant en bonne santé voire, plus simplement, pour tomber enceinte. Cet enfant s'inscrit dans leur histoire (longue) de couple.

« On savait que ça allait se faire un jour, donc on était pour tous les deux, on n'était pas pressés. La preuve, ça nous a pris un certain temps. Mais, non c'est plus l'horloge biologique qui la travaillait. Et moi j'étais de moins en moins contre, puisque je pense qu'on n'est jamais vraiment prêt, enfin en règle générale, on n'est jamais vraiment complètement prêt à avoir un enfant. Moi j'étais de moins en moins contre, j'avais de moins en moins d'arguments contre et je me suis dit, bon, elle ça la travaille, elle veut pas forcément attendre la fin de mes études puisqu'elle aurait eu 36 ans (elle est un peu plus vieille que moi, elle a juste un an et demi de plus), elle ça la travaillait, elle m'en parlait un petit peu...

- Ca la travaillait c'est-à-dire ?

L'âge. L'âge, ça la travaillait le fait d'avoir l'enfant trop tard, elle avait peur que du coup... je sais pas en gros précisément en quoi ça la dérangeait, elle m'a pas harcelé mais je voyais bien que c'était un désir qu'elle commençait à avoir et que ça commençait à tarder. Et étant donné que je lui trouvais toutes les qualités d'une mère, de ce que j'attends... du coup je voyais pas l'inconvénient quoi. » (Chris, enfant à 31 ans, licence informatique)

Toutes les personnes de cet échantillon ont donc connu la période de test du couple (est-il suffisamment stable ? Feraient-ils de l'autre un père ou une mère ?) décrite par Arnaud Régnier-Loilier (2006). L'enfant arrive en outre dans un couple formé depuis longtemps, qui a construit un projet parental et qui peut de plus subvenir à ses besoins propres et aux besoins futurs de l'enfant. Ils remplissent donc presque parfaitement les « bonnes conditions » (Bajos et Ferrand, 2006) pour avoir un enfant, si l'on met à part le fait que l'un des partenaires soit en train de faire des études et qu'ils n'aient en conséquence pas les revenus idéaux, ce qui les fait parfois réfléchir sur l'opportunité d'avoir un enfant à ce moment-là. D'ailleurs, il est important de souligner que si ces enfants étaient désirés, ils ne l'étaient pas forcément à cet instant précis. Evelyne par exemple, du fait de sa peur de l'infertilité, pensait mettre environ deux ans à tomber enceinte. Si elle ne « regrette » pas d'avoir eu son enfant, elle souligne néanmoins qu'il n'arrivait pas forcément au bon moment de sa trajectoire étudiante et professionnelle :

« Je dis pas, parce que je regrette absolument pas qu'il soit là mais c'est vrai que si on savait plus facilement, que je tomberais enceinte comme ça, ben peut-être que j'aurais reporté de deux ans. Faut le dire, enfin y a plein de choses en plus c'est vrai qu'on culpabilise de plein de choses et puis y a un moment il faut aussi verbaliser les choses quoi. Parce que je culpabilise de me dire ça mais en même temps c'est vrai, que je l'aime plus que tout, donc c'est pas le fait de l'aimer ou pas, mais c'est juste que ben, c'était peut-être pas le plus malin, l'enfant pendant les études (rire) » (Evelyne, enfant à 30 ans, master LSF)

Chris et sa compagne aussi pensaient ne pas avoir d'enfant avant que Chris ait validé sa licence :

« Et puis on a fait le calcul de merde des gens qui se font avoir tout le temps, pourtant j'aurais dû apprendre de ma sœur qui a eu le même problème, elle a arrêté la pilule et en général la pilule ça prend 6 mois ou 8 mois avant de... et évidemment, trois semaines après (rire) non quand même pas, dans les deux mois, un mois et demi après elle était enceinte. » (Chris, enfant à 31 ans, licence informatique)

Cet enfant vient de plus accentuer la distance que Chris ressent par rapport aux autres élèves de son cursus. Il se demande alors s'il ne devrait pas faire « les choses normalement », c'est-à-dire reprendre sa place initiale au sein de la société et satisfaire ainsi les conditions de la norme procréative.

« Enfin, je m'étais retrouvé dans ce groupe-là dans certaines de mes unités, et le fait d'être avec des gens qui semblaient encore plus immatures et encore plus brillants finalement, ça ça mettait déjà une grosse distance et quand j'ai appris que j'allais avoir un enfant, ouais j'ai eu l'impression que... que j'avais vraiment pas du tout ma place parmi eux. [...] Et ça m'a quand même fait un choc parce que quand je me suis retrouvé au milieu de tous ces jeunes gens de 19-20 ans, qui avaient déjà à la base pas du tout la même vie parce que j'en avais 31 et qui en plus n'avaient pas les mêmes problèmes - et là j'allais me retrouver père, je savais pas du tout du tout comment ça allait se passer pour moi. et c'est vrai que j'ai eu une période de flottement pendant laquelle je me suis dit mais j'ai rien à faire là. Je, il faut absolument que je retourne travailler, que je fasse les choses normalement, tant pis si j'ai pas un métier que j'aime, ça va jamais le faire quoi. » (Chris, enfant à 31 ans, licence informatique)

Les études sont donc le seul détail a-normal dans le parcours de ces étudiants parents. Pour le reste, ils s'inscrivent dans les normes entourant l'âge idéal et les bonnes conditions pour avoir un enfant.

3) Les études : un luxe...

Pour ces étudiants parents, les études sont vues comme un luxe, une occasion unique pour se donner un nouveau départ dans leur vie. Ce résultat rejoint les observations d'une étude menée en Belgique sur les adultes en reprise d'études (ARE, selon la distinction classique ; Justice et Dornan, 2001), indiquant que les principaux motifs de reprise d'étude à l'université sont épistémiques et relèvent donc d'une motivation intrinsèque (satisfaite par le fait de faire une formation, par opposition à la motivation extrinsèque que peuvent par exemple incarner les débouchés professionnels possibles). De plus *« quel que soit le motif principal mobilisé par les adultes, reprendre une formation universitaire présente toujours un lien plus ou moins important avec la représentation de soi, et plus précisément encore avec l'estime de soi »* (Vertongen et al., 2009, p.)

On a ainsi déjà vu que Caroline avait décidé de faire un doctorat afin de prendre du recul sur les dix dernières années de sa vie et de mieux comprendre ce que son travail au sein d'ONG lui avait apporté. Ce doctorat lui a apporté un véritable espace de réflexion et de mise en perspective : un « luxe ».

« - Et du coup dans ta vie en général, le moment où tu fais ta thèse c'est quoi pour toi ?

Alors, c'était à la fois un... Le premier mot qui me vient à l'esprit, là dans la phase où je suis maintenant, quand j'ai cessé de travailler pour me dédier complètement à cette phase d'écriture et d'études : un luxe (rire). Un luxe inouï. Une chance, vraiment. Avoir la possibilité, au bout de plusieurs années d'expérience, de se poser et de réfléchir à ce qu'on fait... Y a une part d'auto-analyse hein, dans un travail de thèse, pour ne pas dire de psychanalyse. Je ne connais pas de doctorant qui ne mette rien de lui dans sa thèse, c'est simplement pas possible. Donc c'est un travail sur soi, un travail réflexif... » (Caroline, enfant à 34 ans, doctorat)

Chris, lui, reprend ses études car il ne supporte plus ni son premier échec dans les études supérieures ni sa profession actuelle. C'est celui qui insistera le plus, au cours de notre entretien, sur la nécessité non seulement d'aller jusqu'au bout de ses études mais surtout de les réussir avec brio, de montrer qu'il est capable bien qu'il soit plus âgé et qu'il ne sorte pas du lycée.

« - Dans tes études, tu recherches plus les débouchés professionnels ou l'épanouissement intellectuel ?

Honnêtement, honnêtement j'avais vraiment un besoin de faire des choses qui intellectuellement allaient m'apporter dans un premier temps, parce que le métier que je faisais était pas toujours intellectuellement très intéressant, surtout dans le service de garde du corps, y a énormément d'attente, c'est pas très riche de ce côté-là. Faut être vraiment solide pour passer des heures et des heures et des jours à attendre et pourtant à rester vigilant parce qu'il y a un danger qui est réel donc il s'agit pas d'attendre comme un bœuf et j'avais vraiment une espèce de complexe qui grandissait du fait que je savais que j'aurais pu faire des études et bien les réussir et que j'avais été laxiste et que j'avais choisi la facilité. Donc j'avais vraiment un besoin de sentir que je faisais des choses plus utiles, que j'utilisais mon cerveau.

Je me sentais décrépir aussi. J'avais vraiment la sensation que je devenais un peu plus bête au fil des années, je me sentais de plus en plus mal par rapport à ça. Et puis aussi, je me suis rendu compte que les perspectives de carrières étaient, j'étais pas fait pour ça, voilà... Donc en fin de compte, un peu les deux. » (Chris, enfant à 31 ans, licence informatique)

Evelyne saisi aussi l'occasion de refaire des études pour changer le cours de sa vie. En effet, sa décision de se lancer dans une formation en langue des signes suit un *burn out* dans le poste qu'elle a occupé à la suite de ses études. Lorsqu'on lui demande ses perspectives d'avenir, plus loin dans l'entretien, Evelyne répond qu'elle espère être diplômée car c'est la condition pour exercer comme interprète et que ça lui apporterait sûrement beaucoup plus d'épanouissement personnel de faire ce métier. Elle pense donc que le fait d'avoir fait ces études lui permettra de prendre un nouvel élan dans sa vie et de vivre mieux :

« Et voilà, j'ai fini j'étais vraiment, j'étais pas bien du tout. J'ai fait un bilan de compétences en fait, pendant que - au moment où ça allait vraiment pas. Voilà, c'était... J'ai fait un bilan de compétences et j'avais commencé, un tout petit peu en parallèle, des cours du soir de langue des signes. Et en fait le bilan de compétences a mis en évidence que j'avais très envie, depuis très longtemps, parce que moi depuis gamine j'avais envie de le faire et puis je l'avais jamais fait [...] Et voilà, le boulot à plein temps a permis aussi d'avoir un peu plus d'argent, de commencer juste en cours d'initiation, en cours du soir, et j'ai fait mon bilan de compétence, et en fait mon contrat arrivait à terme en mars et j'ai fait tout mon dossier en janvier, j'ai été financée pour faire ma formation de langue des signes » (Evelyne, enfant à 30 ans, master LSF)

Enfin, Amina a choisi de faire un doctorat bien qu'elle soit déjà diplômée en tant qu'ingénieure et que cela pourrait lui apporter un poste stable et un salaire bien plus intéressant. Néanmoins, elle a choisi de continuer ses études car elle s'y épanouit particulièrement. Elle voudrait même continuer à être étudiante ensuite si elle en avait la possibilité financière :

« - Du coup, dans les études, le plus important pour vous c'est les débouchés professionnels ou l'épanouissement intellectuel ?

C'est - je regarde un petit peu les deux. Je vous ai dit, par exemple, j'ai fait le choix d'être en thèse, c'est pas bien payé mais j'ai préféré faire une thèse. J'ai préféré faire une thèse. J'ai choisi plutôt... Oui. Si par exemple plus tard - pas "plus tard" ! Après ma thèse, si on est à l'aise financièrement, je ferais peut-être encore des études, ça me plaît. Ça me plaît. » (Amina, enfant à 25 ans, doctorat)

Ainsi, le retour aux études ou le fait de faire un doctorat relèvent d'une recherche de soi et d'une satisfaction intrinsèque dans les études pour ces étudiants parents. Les études sont un luxe, une occasion unique pour se recentrer sur soi-même, pour s'épanouir grâce à ce que la formation apporte ainsi que pour trouver un nouvel équilibre professionnel en sortant de la formation.

4) ...qui a un coût !

Mais ce luxe a un coût, qui est d'ailleurs plus ressenti par les mères étudiantes que par le père que nous avons rencontré. En effet, ce groupe de mères étudiantes est celui qui

exprime le plus sa frustration à ne pas pouvoir remplir complètement à la fois leur rôle de mère et les exigences de leurs études.

Caroline explique ainsi que son temps à la bibliothèque est un temps pour lequel elle se bat au quotidien, ce qui en fait un temps précieux dont il faut savoir profiter au maximum. En effet, ce temps d'études est gagné sur le temps où elle s'occupe de son enfant uniquement parce qu'elle a une solution de garde payante et assez chère. De plus, elle ne peut pas passer beaucoup d'heures de la journée à étudier car elle doit s'occuper de son enfant le matin et le soir. Elle ne peut étudier que parce que son conjoint l'appuie dans sa démarche et gagne suffisamment pour assurer les revenus du foyer

« Y a plusieurs façons de faire son doctorat, sans aucun doute, ceux qui le font comme ça, avec des enfants en bas âge à gérer à côté, le font pas de la même façon. Les journées de travail, elles sont intenses ; le temps de travail, c'est un cadeau, à la bibliothèque. C'est un temps et un espace qu'on s'est construit et pour lequel on se bat. Et qui a un coût. Et qui a un coût pour nous. Donc euh... C'est peut-être semblable à l'histoire de la motivation des enfants qui sont boursiers, ou qui savent qu'ils peuvent faire leurs études que grâce à quelques aides au mérite, et qui du coup s'accrochent quoi (rire). Un peu plus que quand tout est financé de l'extérieur et qu'on n'est pas vraiment habitué à devoir faire un effort pour pouvoir... On sait que ça va devoir, enfin que ça, que c'est limité dans le temps ! On va pas pouvoir tenir à ce rythme-là... » (Caroline, enfant à 34 ans, doctorat)

Evelyne insiste quant à elle à plusieurs reprises sur le fait que ne pas voir son fils a un coût qu'elle n'arrive pas forcément à supporter. Elle a dû apprendre à arbitrer entre le temps qu'elle allouait à ses études et le temps qu'elle passait avec son fils. La culpabilité de ne pas consacrer suffisamment de temps à son enfant et de ne pas le voir grandir a pris le dessus et elle préfère à présent préserver certains moments, comme les week-ends, à son enfant. C'est pour cela qu'elle envisage faire son master en trois ans au lieu de deux.

« Et en fait, j'ai vraiment été très très mal, alors peut-être que c'est le baby blues hein, peut-être aussi que c'était ça, mais ouais, octobre-novembre-décembre ça a été super... Super difficile parce que je culpabilisais d'être ici, je culpabilisais d'être avec Romain, je culpabilisais... [se désignant elle-même] : la culpabilité, voilà, incarnée. [...] Et du coup... voilà, moi ça me coûte, perso ça me coûte énormément, et c'est pour ça que j'ai décidé aussi les week-ends de ben, ouais, s'il faut prendre deux heures pour aller me balader avec mon fils ben en fait je vais les prendre parce que, bah j'aurai pas travaillé mais en fait ça me coûte moins de me dire que je vais faire mon année en 3 ans que de pas voir mon fils et de pas être là les premières années. » (Evelyne, enfant à 30 ans, master LSF)

Notons que Chris, lui, met un point d'honneur à ne pas changer de regard sur ces études après l'arrivée de son fils. Il semblerait donc qu'il ne connaît pas la même culpabilité, bien qu'il regrette de ne pas pouvoir passer plus de moments de qualité avec son enfant. Il repousse le moment où il pourra enfin profiter de son fils car il ne veut pas que ses études souffre du fait qu'il soit devenu père.

« - Est-ce que le fait d'avoir un enfant t'as fait changer de regard sur tes études ?

Non. Non, j'essaie vraiment de garder la même optique, je veux pas avoir le moindre reproche à me faire ou à lui faire plus tard et j'essaie vraiment de concilier les deux, ce que je voulais faire avant qu'il arrive j'essaie de le garder intact et j'essaie dans le même temps de faire le mieux possible pour lui. » (Chris, enfant à 31 ans, licence)

informatique)

Pour les étudiantes mères (et l'étudiant père) du troisième profil, les études sont donc à la fois une chance, un privilège, qui leur apporte un épanouissement personnel et la perspective d'un avenir professionnel meilleur. A leur âge, faire ou refaire des études reste exceptionnel en France. En revanche, avoir des enfants est tout à fait dans la norme et ils remplissent par ailleurs pratiquement toutes les « bonnes conditions » pour avoir des enfants, statut étudiant mis à part.

En explorant un à un les trois profils de notre typologie, nous avons donc montré à quel point le critère de l'âge ainsi que la « norme procréative » (Bajos et Ferrand, 2006) permettent de refléter la diversité des maternités étudiantes. En effet, l'âge seul ne permet pas de déterminer comment l'arrivée de l'enfant est vécue mais le fait de vouloir un enfant et de remplir les « bonnes conditions » de la norme procréative à 22 ans ou à 30 ans ne correspond pas non plus à la même expérience de maternité étudiante. Ces deux critères reflètent l'importance du cycle de vie dans lequel s'inscrit la maternité étudiante puisqu'il influence grandement la façon dont cette maternité est vécue par l'étudiante.

E - Un axe confirmé par une analyse factorielle

C'est en ayant cette typologie en tête que nous avons abordé les données de l'Observatoire de la vie étudiante (OVE). En effet, nous avons cherché à savoir si les résultats obtenus grâce à nos données qualitatives pouvaient se retrouver sur une échelle beaucoup plus large. Or l'exploitation de cette base de données par une analyse factorielle nous a confirmé la pertinence d'un axe mêlant âge et rapport à la norme procréative, puisque dans nos analyses des correspondances multiples (ACM) l'espace des parentalités étudiantes est fortement structuré (à 50 %) par une dimension réunissant âge et statut matrimonial. Si nous commençons par explorer la question de la parentalité étudiante sur ces données, il sera ensuite question de faire une analyse comparée en fonction du sexe des étudiants parents.

1) Des hypothèses sur les âges de la parentalité étudiante

La question est de savoir quel(s) groupe(s) d'âge sont concernés par la parentalité étudiante en France – en entendant par âge un âge qui ne se limite pas à celui inscrit sur l'état civil, mais qui prend bien en compte la réalité sociale de l'âge. Plus largement, nous voulons savoir **qui** sont les personnes concernées : est-ce que ce sont des personnes qui satisfont les « bonnes conditions » avant les autres étudiants ? On peut s'interroger sur l'influence des origines sociales, par exemple. Ou bien est-ce que ce sont des personnes qui diffèrent de la majorité étudiante de par leur âge et donc leur inscription, de fait, dans l'âge normé de la parentalité ?

Grâce à la littérature sociologique et à la typologie issue de l'exploitation de nos données qualitatives, nous pouvons d'ores et déjà énoncer quelques hypothèses qu'il s'agira de tester dans notre exploitation des données quantitatives.

Notre première hypothèse (H1) est donc que certaines catégories de la population, notamment les personnes issues des classes populaires, connaissent un âge de la parentalité plus précoce. On peut ajouter à cette hypothèse qu'une maternité socialement plus précoce

peut aussi s'expliquer par une certaine socialisation familiale, si la mère a elle-même eu ses enfants tôt par exemple. Or on sait que le niveau de diplôme joue énormément sur le moment de la maternité : les femmes n'ayant pas de diplômes commencent à avoir leurs enfants beaucoup plus tôt que les femmes ayant continué leurs études (Bajos, Ferrand, 2006). Il serait donc intéressant d'ajouter la variable « diplôme de la mère » à notre modèle pour voir si cela fait sens (H1 bis).

Ensuite, nous pouvons de même formuler une hypothèse sur les personnes « ayant l'âge » moyen d'avoir des enfants tout en étant en train de faire des études. On pense ici aux personnes en troisième cycle et aux adultes en reprise d'études (ARE) : il y a fort à parier que ces catégories d'âges seront très représentées dans la population de parents étudiants (H2).

Enfin, il serait intéressant de savoir si l'occupation du conjoint influe sur l'âge social de la personne : est-ce que les personnes qui ont des enfants ont plus tendance à être en couple avec quelqu'un qui travaille déjà, et ce quel que soit leur âge ? (H3) La question vise particulièrement les femmes étant donné l'écart d'âge habituel avec leur conjoint (Bozon, 1990) et les travaux de Bajos et Ferrand (2006) qui décrivent la façon dont certaines se projettent « en avance » dans la parentalité du fait de l'âge de leur conjoint.

Nous compléterons cette approche avec une perspective genrée, car nous avons pu constater au cours de notre revue de littérature à quel point c'était surtout l'âge des femmes qui était normé en fonction de la maternité. Cela nous permettra en outre de faire le lien avec les données que nous avons récoltées lors de nos entretiens. Il s'agira donc de comparer la paternité et la maternité étudiante grâce à des ACM séparées sur ces deux populations.

Bien sûr, cette étude a ses limites notamment parce qu'il n'y a aucun moyen de savoir ni l'âge de l'enfant, ni le moment de son arrivée (pendant les études ? Avant ?), ni la situation matrimoniale de l'étudiant lorsqu'il est arrivé. Néanmoins, l'étude de l'OVE est l'une des seules que l'on puisse mobiliser pour se faire une idée de la parentalité étudiante. Nous devons donc nous adapter aux données disponibles.

2) L'enquête « Conditions de vie des étudiants » 2010

Nous allons commencer par aborder plus en détail les données utilisées et notre façon de procéder. Il s'agira de montrer que, malgré les limites conséquentes des données traitées dans cette étude, il nous est possible de reconstituer un espace des parentalités étudiantes grâce à une analyse factorielle.

a) Une enquête à grande échelle

Nos données proviennent de l'enquête « Condition de vie » menée par l'Observatoire de la vie étudiante (OVE) en 2010 sur l'année scolaire 2009. Cette enquête cumule de nombreux avantages. En effet, le mode de récolte des données apporte une réponse astucieuse aux difficultés autrefois rencontrées par les enquêteurs lorsqu'ils devaient interroger des jeunes. Alors que dans de précédentes enquêtes les données étaient obtenues grâce à des enquêteurs qui venaient à domicile (souvent en fin de journée) pour faire passer les questionnaires (notamment pour l'enquête *Emploi*, cf (Verger, Herpin, 1998)), l'enquête de 2010 est la première des enquêtes de l'OVE à se dérouler en ligne. Le mode de sélection des étudiants s'est fait grâce aux différents organismes d'enseignement supérieur, lesquels ont fourni les adresses mails de 130 000 étudiants qui ont été invités à répondre au questionnaire en ligne (ils avaient 3 mois pour le faire). Le taux de réponse est d'environ 25 % : plus de 33 000 étudiants ont répondu au questionnaire, ce qui fournit une base de données très

conséquence même lorsque l'on ne s'intéresse qu'à 3 % d'entre eux (c'est-à-dire le nombre d'étudiants parents lorsqu'on ne pondère pas les données).

Ce succès s'explique en partie par le tirage au sort auquel l'enquête était associée : en effet, 150 chèques de 100 € pouvaient être gagnés par les étudiants qui répondaient à l'enquête. C'est un procédé intéressant puisqu'il ne promet pas forcément de l'argent aux étudiants qui répondent – cela devrait éviter d'avoir des réponses uniquement motivées par cela – tout en étant incitatif. De plus, la communication faite autour de l'enquête accentuait beaucoup l'idée de « donner son avis » et de pouvoir s'exprimer : si cela a pu en partie déformer l'échantillon (plus de personnes qui ont un intérêt particulier à donner leur avis, parce qu'elles sont militantes ou qu'elles exploitent elles-mêmes de données statistiques dans leurs études par exemple), cela ne devrait *a priori* pas nous poser de problème pour l'échantillon de personnes qui ont des enfants. Néanmoins, l'auto-administration du questionnaire implique aussi bien évidemment des biais inévitables et un manque de visibilité sur la façon dont les étudiants ont effectivement répondu à l'enquête (l'ont-ils fait seuls ? Ont-ils compris toutes les questions ? etc.).

L'échantillon récolté devrait être très représentatif de la population étudiante française. En effet, non seulement nous disposons de plus de 33 000 réponses, mais de plus, lors de l'enquête 2010, les types d'établissements d'enseignements supérieurs ont été élargis aux écoles d'ingénieurs non universitaires, écoles de commerce, gestion et vente, instituts de formation en soins infirmiers (IFSI) et écoles sous tutelle du ministère de la culture et de la communication. Cela devrait donc limiter les biais de sélection. L'OVE estime ainsi que les enquêtés représentent 85 % des étudiants. Afin de permettre une plus grande représentativité encore, il y a une variable de pondération disponible dans la base de données qui permet de mieux correspondre aux effectifs d'inscrits dans les établissements. Néanmoins, nous ne pondérerons pas les données ici car cela implique trop de calculs pour le logiciel de traitement des données dont nous disposons (Stata) lorsque l'on veut faire des analyses des correspondances multiples (ACM).

b) Les limites de l'enquête concernant notre sujet

Plus spécifiquement, dans cette enquête nous partons de la base de données K « Vous et vos proches » - laquelle comporte une question sur la parentalité ou non de l'étudiant interrogé. Néanmoins, les questions sur notre sujet sont peu nombreuses dans cette enquête et nous pouvons regretter l'absence d'un certain nombre de variables assez déterminantes.

En effet, beaucoup d'informations nous manquent, notamment l'âge de l'enfant ou l'âge auquel l'étudiant a eu son enfant, qui sont des questions stratégiques pour comprendre le contexte de cette parentalité et ce qu'elle implique (notamment en termes de charges parentales). De même, toutes les questions concernant le moment de l'arrivée de l'enfant (situation matrimoniale, occupation de la personne, occupation du conjoint ou de la compagne...) nous manquent : nous sommes obligée de nous focaliser sur l'instant *t* de l'enquête. On ne saura pas, par exemple, si les personnes qui sont mariées et qui ont des enfants se sont mariées avant ou après l'arrivée de cet enfant (ce qui ne correspond pas forcément aux mêmes trajectoires sociales et aux mêmes valeurs concernant la famille). De plus, on ne sait pas si le parent a ou non la charge de son enfant dans le cas des parents qui se déclarent célibataires.

Mais le plus gros défaut de cette base de données est très certainement l'absence totale d'informations sur le contexte et le moment de l'arrivée de l'enfant. Ainsi, alors que dans cette enquête la moitié des étudiants qui ont des enfants ont plus de 35 ans, nous n'avons

presque aucun moyen de savoir si ces personnes ont repris leurs études après avoir élevé leurs enfants (ce qui change considérablement la façon de vivre la conciliation études/enfants) ou si l'arrivée de l'enfant et les études se déroulent simultanément. Nous allons devoir procéder par proxy, avec des questions qui ne traitent pas directement du sujet, ce qu'il faudra garder en mémoire lors de l'analyse de nos résultats.

3) Une analyse factorielle sur un échantillon limité

Nous avons choisi de traiter ces données au moyen d'une analyse factorielle, plus précisément grâce à une Analyse des correspondances multiples (ACM) étant donné que nous exploitons des variables catégorielles.

a) La régression logistique : une impasse

Cette analyse nous semble la plus adaptée car elle nous permettra de modéliser un espace de l'âge de la parentalité étudiante. Il aurait été contre-productif de passer par une régression étant donné que l'on s'intéresse aux conditions de vie des étudiants. En effet, Verger et Herpin (1998) ont démontré la difficulté de tenir un raisonnement « toutes choses égales par ailleurs » sur la population étudiante : *« Analyser les résultats « toutes choses égales par ailleurs » n'est donc pas possible : chez les jeunes, sauf l'âge, le sexe et la profession des parents, rien n'est exogène ; ni le statut d'étudiant et le diplôme, ni la profession, ni bien évidemment les revenus, ni le type de ménage, en particulier l'émancipation de la famille, ne le sont. A ce moment de la vie, toutes les décisions sont prises simultanément, et ce dans un contexte particulièrement complexe et difficile à observer »* (Verger et Herpin, 1998, p.222).

Bien sûr, on pourrait contester que certains parents étudiants (ceux qui ont plus de 35 ans notamment) sont sortis de « ce moment de la vie », néanmoins nous voulons étudier l'ensemble de la parentalité étudiante pour comprendre comment elle se distribue dans l'échelle des âges et non uniquement les adultes en reprises d'études qui ne correspondent pas à la conception classique de l'étudiant.

Ainsi, on ne peut pas savoir le sens de la corrélation entre « avoir un enfant » et « faire une formation à visée professionnalisante » : si on avait une corrélation positive entre ces deux variables, est-ce que cela voudrait dire que le fait d'avoir un enfant est influencé par la qualité *professionnalisante* de la formation (plus courte, avec une perspective d'avenir professionnel proche) ou au contraire, est-ce que l'orientation (ou la réorientation) en formation professionnelle qui découle du fait d'avoir (eu) un enfant ? Bref, les variables qui nous intéressent ne satisfont pas les hypothèses Gauss-Markov (notamment parce que les variables explicatives ne seraient pas exogènes au modèle) qui constituent le fondement indispensable d'une régression statistique. Il serait donc difficile de raisonner « toutes choses égales par ailleurs ».

b) Les apports d'une analyse des correspondances multiples

Dans une telle situation, il est bien plus intéressant et instructif de chercher à modéliser les relations qui peuvent exister entre les différentes variables : l'analyse des correspondances multiples (ACM) est toute désignée. En effet, elle nous permettra de révéler la structure des relations entre les différentes modalités que nous introduirons dans le modèle : l'espace construit par une ACM est celui impliqué par les relations entre les modalités (plus deux modalités sont prises ensemble par un grand nombre d'individus, plus elles sont proches et

inversement). Il sera donc notamment possible de savoir si l'âge de la parentalité et l'appartenance à une certaine classe sociale sont plus ou moins corrélés.

Néanmoins, le choix de cette démarche implique aussi de ne se concentrer que sur la population des parents étudiants. En effet, étant donné la rareté de la modalité « avoir des enfants et faire des études », elle influencerait beaucoup trop une ACM sur l'ensemble de la population étudiante (et n'aurait que peu de sens si on l'utilisait en variable illustrative uniquement, car il semble justement que la population de parents étudiants ait une structure très différente de la population globale des étudiants). Nous choisissons donc de suivre Escofier et Pagès : « [...] dans l'influence d'une modalité rare, le faible poids ne suffit pas à compenser leur éloignement. Par exemple, une modalité présente dans 1 % seulement de la population possède une inertie (c'est-à-dire une influence) presque deux fois plus grande qu'une modalité présente dans 50 % de la population. Concrètement, il est courant de voir les premiers facteurs d'une ACM déterminés presque exclusivement par quelques modalités très rares partagées par les mêmes individus » (Escofier et Pagès, 2008, p.93)

De plus, ce constat implique aussi de bien repenser les recodages des variables que nous allons mobiliser dans l'analyse.

c) Penser les recodages

En effet, il va falloir limiter le nombre de modalités de chaque variable afin de ne pas obtenir un modèle trop influencé par le nombre élevé des modalités de quelques variables : « Cela implique notamment que, si quelques variables très riches en modalités sont liées entre elles, les premiers facteurs peuvent n'exprimer que ces liaisons et il faudra alors chercher très loin dans la suite des facteurs pour percevoir d'autres liaisons. » (Escofier et Pagès, 2008, p.97)

De plus, étant donné que l'échantillon d'étudiants-parents est assez limité (quelques 1 000 répondants seulement), il nous faut aussi limiter les modalités afin que chacune d'entre elle ait un nombre suffisant de répondants. Cela ne veut bien sûr pas dire qu'il ne faut pas chercher à faire sens dans nos recodages et de là découle toute la difficulté de l'exercice.

Les principaux recodages que nous avons opérés concernent les tranches d'âge et le statut matrimonial. Concernant l'âge, nous avons dû rassembler les âges les plus jeunes (jusqu'à 24 ans) car ils étaient très rares dans la population des parents étudiants. Nous avons décidé de nous arrêter à peu près au moment de la sortie du 2^{ème} cycle et de l'entrée en doctorat, considérant que les doctorants et les étudiants dans des cycles longs (comme les études de médecines) forment une population assez différente, concentrant notamment plus de classes supérieures, et qui commence à entrer dans l'âge normé de la parentalité (bien sûr nous avons aussi testé d'autres recodages qui se montraient moins convaincants sur les ACM). Nous avons aussi créé une autre catégorie qui visait plus les reprises d'études, après 29 ans (considérant que c'était la fin des études de 3^{ème} cycle et des études en bac+10 telles celles de médecine). Cela nous a fourni trois catégories assez équilibrées, même si la modalité « 16-24 ans » est relativement moins répandue et la modalité « 29 ans ou plus » relativement plus. Concernant le statut matrimonial, nous avons simplement procédé à un regroupement des personnes mariées et des personnes pacsées, considérant que ces deux catégories étaient trop marginales et que la différence pouvait ne pas être, au moins dans un premier temps, prise en compte (nous l'avons ensuite gardée telle quelle dans le modèle final puisque cela ne semblait pas manquer de sens).

4) Modélisation de l'espace des âges des étudiants qui ont des enfants

a) Trois groupes d'âges aux caractéristiques très distinctes

Démarche

Nous avons procédé par itération : il s'est agi de tester plusieurs modèles auxquels on a progressivement ajouté des variables pour leur donner plus de lisibilité. Afin de tester les différentes hypothèses, nous avons eu recours à différentes variables, lesquelles ont une à une contribué à la construction d'un modèle de plus en plus cohérent. Certaines variables étaient indispensables et donc intégrées dès le début : il s'agit de l'âge de l'étudiant, de son cycle d'études, de la reprise d'études¹ et de la situation matrimoniale, auxquelles on rajoutera assez vite l'interruption (ou l'arrêt) ou non des études du fait de l'arrivée d'un enfant². La deuxième hypothèse (H2 : concernant les personnes ayant « l'âge » d'avoir (ou d'avoir eu) des enfants tout en faisant des études) a ainsi pu être testée assez rapidement.

Concernant la première hypothèse (H1 : l'âge associé à la maternité varierait en fonction des origines de l'étudiant), nous avons eu recours à la catégorie socio-professionnelle (CSP) du parent de référence et à sa nationalité (française ou étrangère). Malheureusement, la variable sur la nationalité ne semblait pas beaucoup nous renseigner, ce qu'on a mis sur le compte du peu de précisions qu'elle nous apportait (impossible de savoir la nationalité de l'étudiant, en-dehors du fait qu'il soit étranger !). En revanche, nous avons ensuite intégré le niveau de diplôme de la mère (H1 bis), ce qui s'est révélé aussi assez pertinent.

Enfin, la troisième ACM concernant l'activité du conjoint a finalement été assez décevante, nous ne l'intégrerons donc pas dans l'analyse mais pourrions en retirer des conclusions sur les limites des données fournies par cette enquête.

Interprétation des axes

Nous avons choisi de ne développer principalement que la dernière matrice obtenue (graphique 1) car elle résume toutes les dimensions de la parentalité étudiante. Le premier axe (vertical) résume presque 50 % de la variance, ce qui signifie qu'il possède un grand pouvoir explicatif. Or, il est assez facile de constater que cet axe est fortement déterminé par l'échelle des âges et la situation matrimoniale. Bien évidemment, la modalité 16-24 ans influence en partie cette construction de l'axe du fait de sa rareté, néanmoins il nous est difficile de coder autrement cette variable et les essais que nous avons faits en ce sens ne se sont pas montrés concluants. Néanmoins, cet axe possède une certaine cohérence et va dans le sens de notre théorie sur l'âge social (âge lié notamment à la situation matrimoniale) puisqu'il vient fortement déterminer l'espace des parentalités étudiantes.

Le deuxième axe (horizontal) semble quant à lui suivre une échelle des classes sociales (déterminée à la fois par la CSP du parent de référence et le niveau de diplôme de la mère). La redondance des données entre CSP et niveau de diplôme de la mère ne nous a pas gênée ici car la différence avec la matrice sans le niveau de diplôme de la mère est peu visible. La construction de cet axe semble rejeter à gauche les reprises d'études (elles concerneraient donc plus des personnes issues de classes populaires) et à droite les personnes faisant des

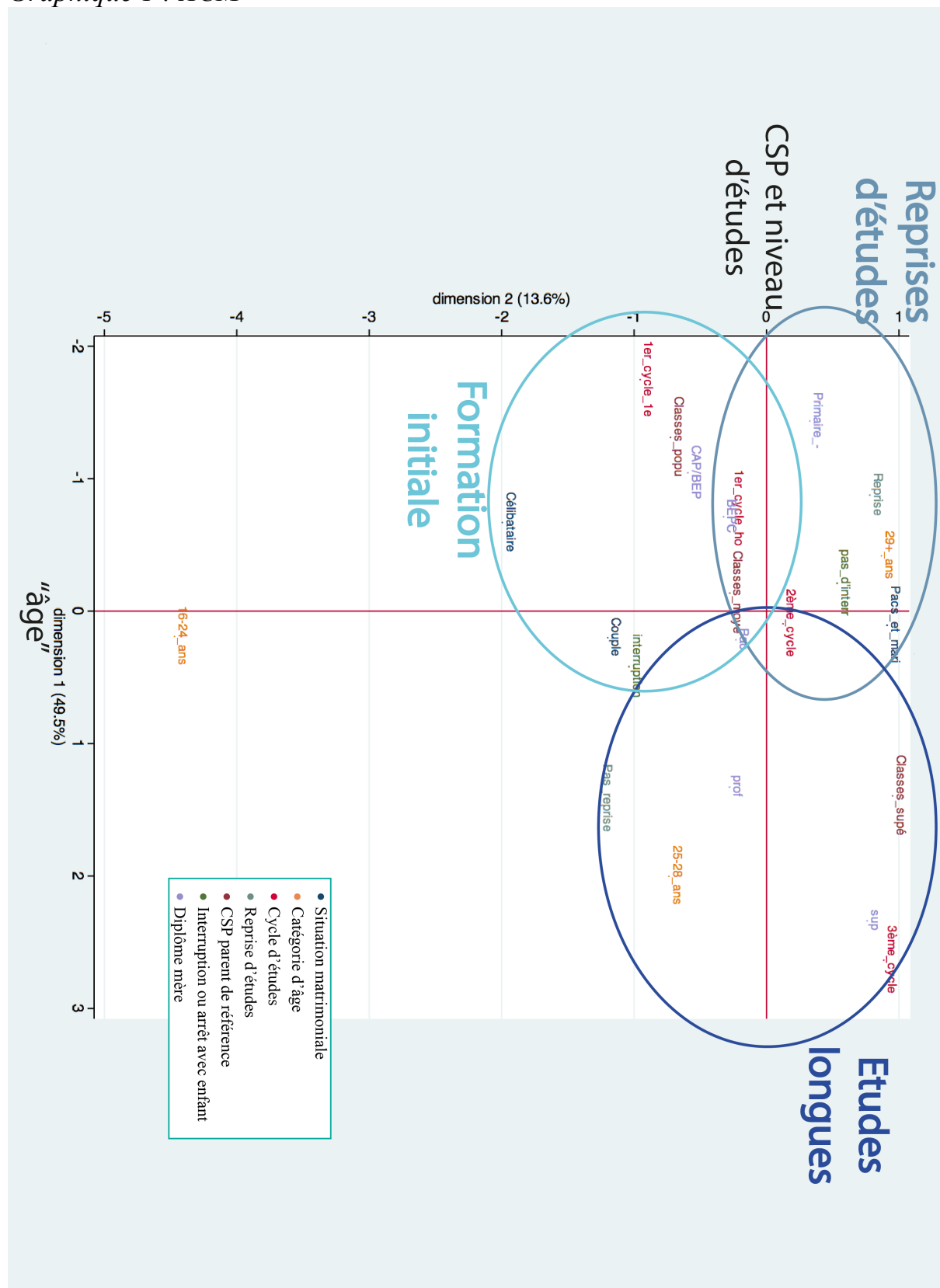
1 Elle sera appréhendée à travers une question sur la formation continue.

2 La question était posée dans le questionnaire

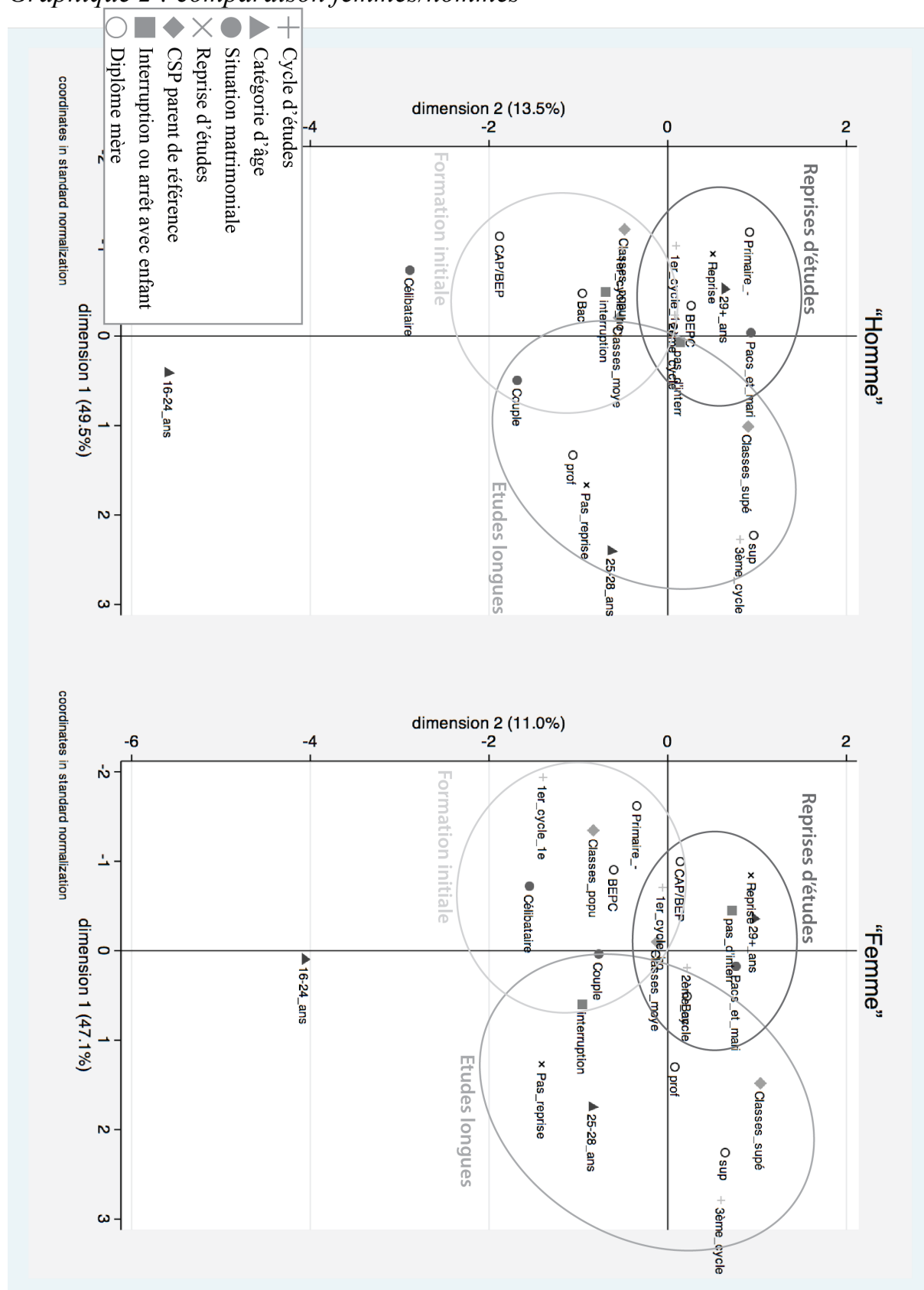
études longues (le doctorat et les études longues en général sont effectivement encore l'apanage des catégories aisées).

Graphiques

Graphique 1 : ACM



Graphique 2 : comparaison femmes/hommes



Les trois âges de la parentalité

Trois groupes se dégagent assez clairement de notre ACM, ce que nous confirme une étude rapide du nuage de points en fonction des modalités des individus.

Nous avons tout d'abord le groupe des reprises d'études : en haut à gauche, on peut le repérer grâce à un certain nombre de variables : tout d'abord, la modalité « Reprise » (qui signifie formation continue), l'âge (29 ans et plus), le fait aussi qu'il n'y ait pas eu d'interruption ou de retard (modalité « pas_d'interr ») dans les études avec l'arrivée de l'enfant, ce qui peut nous faire penser que la reprise a eu lieu après l'arrivée du ou des enfants et leurs premières années, et enfin la situation matrimoniale (« Pacs et mariage ») très caractéristique de cette tranche d'âge (effet d'âge et de génération).

Ensuite, dans le coin droit du graphique, nous constatons la présence des doctorants et des personnes qui font des études longues, caractérisées par les modalités « 3^{ème} cycle », « Classes supérieures », « 25-28 ans » et « pas reprise » (ce qui signifie qu'ils et elles ne sont pas inscrits en formation continue).

Enfin, en bas à gauche il y a les jeunes parents étudiants : plutôt issus des classes populaires ou classes moyennes, leur mère a un niveau de diplôme assez bas (ce qui peut signifier que ces étudiants ont eu un exemple de parents assez jeunes dans leur enfance, si l'on suit les hypothèses que l'on avait faites au début). Ils sont en premier cycle, voire en deuxième, et sont le groupe le plus proche de la modalité « célibataire », ce qui pourrait être le signe d'une plus grande précarité dans la parentalité (contrairement à une situation de couple installé qui peut bénéficier de plusieurs sources de revenus). Néanmoins nous ne pouvons bien sûr que deviner sans affirmer. De plus, l'association entre CSP inférieures et premier cycle d'études peut s'expliquer de par la plus forte présence de classes populaires à ce niveau d'études qu'en deuxième et troisième cycle.

Nous n'avons pas intégré l'occupation du conjoint dans notre analyse car elle ne semblait pas ajouter de sens à la matrice. Pour pouvoir conduire une analyse satisfaisante de l'effet de l'occupation du conjoint, il aurait fallu la connaître au moment de la naissance (ou mieux, de la conception) de l'enfant, mais ces données sont totalement indisponibles. Nous ne pourrions donc répondre à la troisième hypothèse.

L'influence du genre ?

Afin de compléter cette analyse, nous avons tenu à analyser les différences possibles entre les étudiants pères et les étudiantes mères. Nous avons donc fait une petite comparaison entre les deux situations (Graphique 2).

On constate immédiatement que les axes s'interprètent de la même façon que dans le premier graphique et on retrouve les trois groupes assez aisément : il ne semble pas y avoir beaucoup de différences entre les pères étudiants et les mères étudiantes. Néanmoins, en regardant un peu plus dans les détails, on constate que les modalités qui ont changé de place et de proximité entre les deux graphiques (mères et pères étudiants) sont assez intéressantes.

Tout d'abord, au niveau des âges, les modalités semblent plus resserrées entre elles chez les femmes que chez les hommes. On peut relier ça à une analyse de l'écart d'âge entre les conjoints (*cf* (Bozon, 1990)) puisqu'en moyenne, dans les couples hétérosexuels, l'homme a deux ans de plus que la femme. Il devient donc père plus tard (en âge) que sa femme. En faisant un rapide tri croisé, on se rend notamment compte que 64 % des étudiants parents sont des étudiantes, ce qui pourrait s'expliquer par cet écart d'âge.

Ensuite, on constate que la modalité « célibataire » est plus proche du centre pour les femmes que pour les hommes, ce qui signifie qu'elle est prise par un plus grand nombre de personnes. Plusieurs interprétations permettent d'expliquer ce phénomène. La première serait une plus grande monoparentalité des étudiantes lorsqu'elles ont des enfants. L'autre est que les hommes ayant eu des enfants pendant leurs études ne se reconnaissent pas forcément comme père, notamment lorsque le désir d'enfant n'avait pas été construit au sein du couple et qu'il sont célibataires.

Enfin, il est intéressant (mais très peu étonnant) de voir que les modalités « couple » et « interruption » soient beaucoup plus proches l'une de l'autre pour les femmes que les hommes. Cela est concordant avec les études qui montrent qu'aujourd'hui encore, au sein du couple hétérosexuel, ce sont surtout les femmes qui assument les responsabilités liées à l'arrivée d'un bébé.

d) Discussion

L'analyse statistique semble ainsi confirmer qu'il n'y a pas un âge de la parentalité étudiante mais trois, sûrement liés à des caractéristiques et des difficultés spécifiques. Cela est notamment reflété par la modalité « interrompre » qui désigne les situations où l'arrivée de l'enfant a entraîné un retard ou une interruption des études : elle ne concerne absolument pas les reprises d'études. On peut donc penser (sans en être certains) que les reprises d'études sont en grande partie des personnes qui n'ont plus de charge parentale bien qu'ayant des enfants.

De plus, notre hypothèse sur la façon dont l'origine sociale pouvait jouer sur l'âge de la parentalité étudiante semble assez bien confirmée puisque les parentalités en licence concernent surtout des personnes d'origines populaires et dont la mère a un diplôme peu élevé. Néanmoins, on pourrait aussi interpréter ce groupe comme un groupe connaissant plus de difficultés scolaires (e.g. redoublements en licence) et donc plus âgés – l'éloignement de la modalité 16-24 ans ne nous permet pas d'aller très loin dans l'interprétation de ce groupe. De plus, on peut se demander si la façon dont les classes supérieures sont privilégiées dans les doctorats et études longues ne vient pas déformer l'axe en accentuant des différences de classe – les classes sociales inférieures se trouvant rejetées à gauche car elles ne peuvent être à droite.

Enfin, nous retrouvons effectivement un groupe d'étudiants parents qui sont en doctorat ou dans des études relativement longues. Cela vient confirmer notre deuxième hypothèse selon laquelle dans ces études-là les étudiants ont plus tendance à avoir des enfants parce qu'ils se situent dans l'âge normé de la première naissance.

Néanmoins, ces données restent très limitées. Il serait intéressant d'avoir accès à des données retraçant le parcours de ces étudiants afin de mieux comprendre comment la parentalité vient s'inscrire dans leur vie. On n'a donc pu confirmer ou infirmer la troisième hypothèse concernant la plus grande parentalité selon l'activité du conjoint. Il manque de plus énormément de données qui nous permettraient de mieux comprendre le quotidien des étudiants (et des étudiantes) concerné(e)s par la parentalité.

Nous pouvons donc conclure qu'afin de comprendre l'hétérogénéité des maternités étudiantes, il est nécessaire de prendre en compte deux principaux facteurs explicatifs : l'âge de l'étudiante et la façon dont elle remplit ou non les « bonnes conditions » pour avoir un

enfant. Ces deux facteurs peuvent être complétés par des variables secondaires telles que l'origine de la personne (qui peut influencer la socialisation par rapport à l'âge de la maternité par exemple) ou bien le moment dans le cycle étudiant (le fait d'en être à la fin de son master peut influencer la mère dans le sens du non-recours à l'IVG).

La première typologie que nous avons élaborée à partir d'entretiens avec les mères étudiantes nous permet de rentrer dans le détail de la conformité (ou non) avec la norme procréative des différents types d'étudiantes mères au moment où elles sont tombées enceintes. Elle nous permet notamment de mieux comprendre en quoi l'âge du conjoint et son activité professionnelle peuvent jouer un rôle essentiel dans la décision d'avoir un enfant pour des études qui ne sont pas encore dans l'âge « normé » des premières naissances.

La deuxième typologie est issue de données quantitatives qui ne nous permettent pas d'explorer en profondeur ce type de questionnements. En revanche, elle nous permet de confirmer, à un niveau national, l'importance à la fois de l'âge et de la situation matrimoniale pour mieux comprendre les différents types de maternités étudiantes. La diversité des maternités étudiantes prend sens lorsqu'on s'interroge sur le cycle de vie dans lequel la maternité vient s'inscrire.

De ce point de vue-là, on peut donc parler *des* maternités étudiantes. Néanmoins, toutes les mères étudiantes que nous avons rencontrées connaissent un changement similaire dans leur emploi du temps à partir du moment où l'enfant est arrivé. Ce changement, il repose sur la répartition inégalitaire des tâches domestiques et des soins liés à l'enfant au sein des couples de nos mères étudiantes. Une seule d'entre elle envisageait un deuxième enfant avant la fin de ses études, les autres redoutaient l'arrivée d'un autre enfant car elles ne voyaient pas comment elle ferait avec deux pour continuer à trouver le temps d'étudier. Aurore témoigne :

« Voilà, je sais pas si la question du deuxième enfant se pose souvent- enfin, on me la pose souvent bien sûr, et pour moi, même si je regrette pas le premier dans cette situation-là je veux pas recommencer non plus un... enfin je me vois pas avec un deuxième dans cette situation-là. Je trouve que ça fonctionne avec un mais j'ai du mal à voir avec deux, du coup voilà. J'attendrais d'être un peu plus... je me laisse jusqu'à 30 ans, c'est une bonne marge hein. » (Aurore, enfant à 21 ans, BTS design de mode)

Ainsi, le dénominateur commun à toutes ces maternités repose sur le genre.

- Chapitre 3 : Le quotidien des mères étudiantes

Une fois que le bébé est arrivé, le quotidien des mères étudiantes se trouve transformé. En effet, c'est le temps de l'enfant qui vient, dans la plupart des cas, redéfinir l'emploi du temps de la mère – laquelle doit s'organiser pour préparer son enfant, l'amener à la crèche ou chez sa nounou puis le récupérer et s'en occuper jusqu'au coucher. Ainsi, nous retrouvons des problèmes classiques autour de la gestion du temps chez les mères étudiantes : il s'agit de répondre à des questions qui ne sont pas dépourvues d'aspects très sensibles pour les mères (Hochschild et Machung, 1989). Comment doivent-elles s'occuper de leur enfant ? Quel est leur rôle en tant que mère, et comment peuvent-elles trouver le temps d'étudier malgré ce rôle ? Le temps de la mère vient donner sa forme au temps de l'étudiante : celui-ci est secondaire. Il trouve sa place dans les marges du temps de la mère : pendant que l'enfant est gardé et après qu'il soit couché. Les mères étudiantes sont l'objet d'une injonction paradoxale : ne pas être une mauvaise mère (et donc s'occuper et se préoccuper de son enfant au quotidien) et réussir ses études comme les autres (comme si leur maternité ne devaient pas les rendre des étudiantes différentes des autres). Sans l'aide de parents, parfois très présents, les mères n'ont qu'une solution : s'organiser d'autant plus et sacrifier totalement leur « temps personnel » (Barrère-Maurisson, 2004, p.23), c'est-à-dire le temps qu'elles ont pour elles seules.

A - Le temps de la maternité vient cadrer la journée

Avec l'arrivée de l'enfant, l'emploi du temps des étudiantes change radicalement et est souvent amputé de plusieurs heures de sommeil. Ce sont les mères qui prennent en charge la garde et les soins à l'enfant – surtout, ce sont elles qui assument la « charge mentale » (Haicault, 1984) de cette logistique temporelle qui doit se mettre en place si elles veulent pouvoir retourner aux études. Ainsi, même s'il y a quelques exceptions à ce tableau (certains couples semblent être égalitaires au niveau du partage des tâches domestiques), c'est la mère étudiante qui se préoccupe le plus de donner à l'enfant les soins et l'affection dont il pourrait avoir besoin et qui prend en charge le calcul de l'enchevêtrement des différents temps (temps des études, temps de l'enfant et – si possible – temps personnel ou du couple). De plus, les activités domestiques ne sont pas dépourvues d'implication émotionnelle puisque les mères se chargent du *care* (soin) envers leur enfant, c'est-à-dire du « lien émotionnel, souvent réciproque, entre une personne qui donne le soin (du *care*) et celle qui en bénéficie, la 1^{ère} se sentant responsable du bien-être de la bénéficiaire et effectuant un travail mental, émotionnel et physique pour assumer sa responsabilité » (Hochschild, 2003, p.214 ; suivant la traduction qu'en donnent Bachmann *et. al*, 2004).

1) Les horaires de garde modèlent l'organisation de la journée des mères-étudiantes

Excepté le fait que les mères doivent dédier une plus grande partie de leur temps au sommeil, l'organisation de leurs journées change finalement assez peu pendant la grossesse. En revanche, elles se retrouvent totalement reconfigurées une fois qu'il faut s'occuper de l'enfant. Lorsque les mères étudiantes ont trouvé une solution de garde, ce sont les horaires du mode de garde qui sont les premiers à cadrer la journée. C'est ce que vient illustrer le récit de Caroline :

« Je suis debout à six heures, je dépose Maxime à l'école à huit heure et demi, je suis en bibliothèque vers 9h, 9h et quart, ou chez moi. Je travaille jusqu'à 15h30, 15h45

si je suis à la maison, et ensuite je cours le chercher à l'école, à 16h, jusqu'à 19h on est ensemble. Le retour, le dîner, le bain, et vers 19h-19h30 mon compagnon prend le relai, et moi je peux souffler, grignoter et reprendre un peu le boulot sur ce que j'ai dû interrompre en général. » (Caroline, enfant à 34 ans, doctorat)

Sur les 17 personnes que nous avons interrogées, 10 d'entre elles bénéficient (au moins à un moment) d'une place en crèche. Pour toutes ces mères étudiantes, c'est l'horaire de la crèche qui vient définir l'organisation globale de la journée. En effet, il faut arriver dans un créneau horaire assez précis qui ne laisse parfois qu'une demi-heure (par exemple, entre 8h et 8h30) pour déposer son enfant à la crèche - sans parler des horaires de cours qui peuvent suivre de très près l'horaire d'ouverture de la crèche. De plus, l'horaire auquel l'enfant est déposé à la crèche vient définir un contour horaire plus large dans lequel la mère étudiante s'occupe de son enfant : avant la crèche, il faut lui donner à manger et le préparer pour pouvoir l'emmener ; après, il faut de même le ramener à la maison, le faire manger, jouer avec lui et le coucher. C'est ainsi que, lorsqu'on demande à Evelyne de comparer son emploi du temps quotidien avant et après l'arrivée de l'enfant, elle nous dit tout de suite :

« Ah bah y a une heure et demi de sommeil en moins, hein. Parce que quand on est seule à se préparer, par exemple on a cours à 9h30, en étant tranquille, seule, je pouvais partir à 9h moins le quart, 9h moins vingt de chez moi donc ça voulait dire debout entre 7h et 7h et demi. 7h30 parce que je suis une flemmarde le matin. Et là avec Romain je suis obligée de me lever au moins une heure avant, pour me préparer en fait avant qu'il se réveille, il se réveille entre 7h et 7h30, donc moi je suis plutôt debout entre 6h15, entre 6h et 6h15 en fait, pour être préparée avant qu'il se réveille parce qu'après c'est une heure pour lui, biberon, le préparer, l'habiller... » (Evelyne, enfant à 30 ans, master LSF)

Marion partage le même constat :

« Il faut le temps de se préparer pour deux. Donc en fait on se lève plus tôt (rire) puisqu'il faut être prêt pour ensuite préparer l'autre. » (Marion, enfant à 21 ans, licence histoire-géographie)

Parmi les mères étudiantes, quatre ont recours aux services d'une nounou (parfois comme complément), ce qui vient aussi définir un rythme quotidien. Bérengère nous explique ainsi qu'il y a une heure où il faut qu'elle parte chercher son enfant. En stage, elle ne peut donc pas partir trop tard, ce qu'elle voit d'ailleurs comme un avantage :

« Dès que tu dis que t'as un enfant, les gens ils respectent tes horaires, ils respectent... Parce que bon, moi je suis dans un milieu, y a des... ils auraient tendance à exploiter, parfois... Genre ils restent tard le soir et tout. Là, je sais que j'ai la nounou à 20h30. » (Bérengère, enfant à 22 ans, école d'ingénieur)

Mais toutes les étudiantes que nous avons rencontrées n'ont pas toujours eu de solutions de garde extérieures à la famille et, lorsqu'elles disposent de modes de garde, ce n'est jamais tous les jours de la semaine. Les week-ends par exemple, l'enfant n'est jamais gardé. Parfois aussi, la place en crèche ne comprend que 3 ou 4 jours dans la semaine. Et lorsque les mères étudiantes se retrouvent à garder leur enfant chez elles, surtout la semaine, il leur est alors difficile de trouver le temps d'être autre chose que maman. Ce sont les horaires de l'enfant qui viennent définir l'emploi du temps : le réveil, les siestes, les moments où il faut le faire manger, lui prodiguer des soins... Les nuits aussi, avant que le bébé ne « fasse ses nuits », les mères doivent se lever pour le nourrir. Tout cela vient façonner un rythme de vie particulier :

« Mais après tu prends un rythme où par exemple, le week-end, bah pfou maintenant tu sais que toute la semaine tu te lèves à 7h du matin donc tu n'arrives plus à faire de grasses matinées. C'est infaisable, c'est pas possible. Moi j'y arrive pas. Parce que à telle heure je sais que je me réveille, automatiquement même avant que le réveil sonne, parfois je suis réveillée. Je sais pas, je pense que c'est un mécanisme, une horloge interne. » (Coralie, enfant à 22 ans, master archéologie)

La différence au quotidien entre l'« avant » et l'« après » bébé est donc tangible pour les mères étudiantes. Le temps se modèle sur ce que l'on « doit » faire en tant que « mère » : s'occuper de son enfant, lui consacrer un certain espace-temps dans sa vie. Souvent, les heures de sommeil s'en trouvent sanctionnées en conséquence et il n'est pas toujours évident de trouver du temps pour faire tout ce qu'on aurait voulu accomplir dans une journée. Cela vient fortement contraster avec l'emploi du temps étudiant qui est d'abord défini par les rythmes des études (Bonnet, 1997) et qui est « bénéficiaire en temps » (Erllich, 1998).

2) Avoir confiance dans le mode de garde : une « charge mentale »

Il ne s'agit pas uniquement de trouver un mode de garde, encore faut-il en trouver un qui soit fiable, qui convienne à ce qu'on attend, qui permette à la mère d'être en confiance lorsqu'elle confie son enfant. Ainsi, la charge est double. D'une part, ce sont majoritairement les mères étudiantes qui se chargent de trouver le mode de garde et qui prennent la responsabilité de s'assurer que leur enfant y est bien. C'est en cela qu'on peut dire que les mères étudiantes ont la « charge mentale » (Haicault, 1984), c'est-à-dire qu'elles assurent la gestion des activités intrafamiliales – ici, le mode de garde en particulier. D'autre part, les étudiantes s'investissent affectivement dans leur rôle de mère : la « charge » est donc aussi psychologique et émotionnelle (Hochschild et Machung, 1989). Ainsi, certaines préfèrent encore perdre une journée à garder leur enfant au lieu d'étudier plutôt que d'alterner les modes de gardes. Amina, par exemple, ne dispose que de 4 jours par semaine à la crèche. Cela lui pose des problèmes étant donné qu'elle n'arrive pas à travailler sur sa thèse lorsqu'elle doit garder l'enfant le cinquième jour. Néanmoins, il est hors de question pour elle de chercher une nounou car elle a trop peur d'infliger ce mode de garde à son enfant :

« La garde partagée je suis pas trop pour, je préfère que mon enfant soit en collectivité, y a plusieurs personnes qui s'occupent de lui, je fais plus confiance. Mais que ça soit une seule personne qui garde mon enfant, je suis pas sûre. Ça me fait peur. [...] La crèche, là où est mon fils, il est très bien. Il est heureux, il a jamais pleuré quand je l'ai laissé au contraire il est content, il se jette sur eux, je suis tranquille.[...] Et puis s'il est.... Là il arrive au 10ème mois, y a l'angoisse de la séparation, il faut surtout pas imposer un nouveau mode de garde à cet âge. [...] Si je change de mode de garde ça sera pas cette année. Parce que ça se passe très bien, si ça s'était mal passé j'aurais pensé à la garde partagée mais là ça se passe très bien donc... sinon, si on déménage oui, peut-être. » (Amina, enfant à 25 ans, doctorat)

Amina n'est pas la seule à exprimer sa préférence pour un mode de garde qu'elle pense meilleur pour son enfant : c'est un propos que l'on retrouve dans la plupart des discours des mères étudiantes que nous avons rencontrées. Pour beaucoup, il est préférable de confier son enfant à une crèche afin qu'il puisse vivre « en collectivité » : c'est ce qu'exprime par exemple Ayawa, rassurée par la perspective que son fils voie d'autres personnes qu'elle pendant ses journées. Pour d'autres, la crèche ne doit pas arriver « trop tôt ». Imen, par exemple, préfère confier son enfant à des personnes de la famille qu'à une personne

extérieure. Marion apprécie sa crèche et y laisse son enfant même les jours où elle n'a pas de cours car elle sait qu'il s'amuse là-bas. Caroline et Bérengère insistent sur le fait qu'elles ont mis du temps à trouver une nounou « fiable » :

*« Et puis après le jour où j'ai trouvé une nounou qui était fiable on l'a plus lâchée. »
(Caroline, enfant à 34 ans, doctorat)*

Les mères étudiantes prennent donc en charge à la fois la recherche des modalités de garde, les trajets pour amener l'enfant à la crèche ou chez sa nounou, mais elles s'efforcent aussi de s'assurer qu'il s'agit de la *bonne* solution. Ce schéma ressemble à celui déjà décrit par Marry et Jonas concernant les chercheurs avec des enfants, lesquelles se chargent de gérer le « puzzle complexe » de l'articulation des différents temps (Marry et Jonas, 2005, p.82). Plus largement, on retrouve ici le thème classique de l'investissement émotionnel de la mère dont parlaient déjà Hochschild et Machung (1989) : la gestion des modes de garde est une « charge mentale » qui influe sur le bien-être des mères étudiantes. Bérengère nous explique ainsi que les moments les plus difficiles de sa maternité ont été ceux où elle ne disposait pas de nounou « fiable ».

3) Une répartition inégale des tâches au sein du couple

Cette « charge mentale » (Haicault, 1984) est d'autant plus forte que la répartition des tâches au sein des couples où la femme est étudiante ne semble pas différer de celles des autres couples, où la mère a tendance à consacrer quatre fois plus de temps aux activités domestiques que le père après l'arrivée du premier enfant (Dumontier et Pan Ké Shon, 2000). Dans notre échantillon, la répartition des tâches entre le père et la mère est ainsi majoritairement (11 fois sur 15¹) inégalitaire et c'est la mère étudiante qui se retrouve à s'occuper de la majeure partie des tâches domestiques.

Ce partage inégalitaire des tâches entre les parents est particulièrement présent chez les mères étudiantes du premier profil (moins de 25 ans et grossesse non prévue (GNP)) qui ont pris la décision de garder l'enfant elles-mêmes et non au sein de leur couple. Ainsi, Charlotte et Anne-Lise se retrouvent toutes les deux face à un père absent, qui met du temps à prendre son rôle auprès de son enfant et dont l'implication est presque décrite comme un luxe. Elles « comprennent » toutes les deux que ça a pu être difficile de se retrouver confronté à cette décision et pardonnent en retour l'absence d'aide venant de leur part (même si elles aimeraient qu'ils soient plus présents). Charlotte, par exemple, était séparée du père lorsqu'elle a pris la décision de le garder.

L'implication de ce dernier s'est faite progressivement mais jamais entièrement, et même à une période où ils s'étaient remis ensemble et où il venait régulièrement, Charlotte a ressenti sa présence plus comme un handicap qu'autre chose :

« Du coup ça a été très dur pour lui d'apprendre que j'étais enceinte et qu'en plus j'allais garder le bébé quoi. Donc au début c'était "je veux pas être là pour rien tu fais ta vie" et puis petit à petit... Au début c'était "ouais les cours de préparation à l'accouchement je veux pas y aller", et au premier cours j'y suis allée avec une copine (rire) et puis en fait après il m'a accompagnée. Après c'était "oui l'accouchement je ne veux pas être là" au final il était là pour l'accouchement, et puis c'était "je ne veux pas m'en occuper, je ne veux pas". Finalement il a reconnu le bébé. Et puis, bon, après l'implication était... Le premier mois il était assez impliqué. Et heureusement parce que te lever toutes les 3 heures surtout quand t'es toute

¹ Sans compter le père étudiant et la mère étudiante lesbienne

seule, c'est trop dur (rire). Donc ouais le premier mois il était assez, enfin... Et puis bon on habitait pas loin l'un de l'autre, on était à cinq minutes à pieds, c'est vrai qu'il essayait de dormir à la maison un jour sur deux, qu'on puisse se relayer la nuit quoi. Et puis après il y a des périodes où il m'aide pas du tout, des périodes où il m'aide. Tu sais pas trop, tu tapes du poing sur la table, tu dis : "il faut que tu m'aides quoi, j'en peux plus". [...] Là, par exemple, ça fait que depuis deux semaines que ça y est !, il a pris conscience qu'il fallait qu'il m'aide, tu vois, et Lou elle va avoir deux ans et demi. Donc voilà, pendant deux ans j'étais toute seule quoi, parce qu'il disait qu'il m'aidait mais il venait manger le soir à la maison et il repartait quoi (rires). C'était pas ça m'aider. » (Charlotte, enfant à 19 ans, Conservatoire de théâtre)

Anne-Lise, quant à elle, a essayé un moment d'habiter avec son copain et leur fils, mais cela s'est avéré être un échec cuisant. En effet, étant tous les deux en Khâgne (2^{ème} année de classe préparatoire littéraire), ils se battaient pour obtenir du temps de travail en se déchargeant de la garde de l'enfant sur l'autre. Après quelques mois de cette mauvaise expérience, ils reviennent petit à petit habiter plus près de leurs parents qui les aident au quotidien et, finalement, Anne-Lise revient habiter chez ses parents avec son fils. Le père, lui, part habiter sur le campus de son école, puis fait un voyage de 6 mois à l'étranger... En somme, il n'est pas très présent. Ayawa, qui correspond aussi au profil 1 a néanmoins pris sa décision en concertation avec, voire sous les conseils de, son copain. Pour autant, il est aussi très peu présent, ne lui rend pas beaucoup de services (et uniquement si elle lui demande avec beaucoup d'insistance) et garde son argent pour lui-même (alors même qu'ils habitent ensemble ou, plutôt, qu'il habite chez elle n'ayant pas d'autre toit).

Les mères étudiantes correspondant au profil 1 (moins de 25 ans et GNP) ne sont heureusement pas toutes confrontées à une telle absence du père. L'une d'entre elles peut même compter sur un compagnon « hyper présent » qui garde beaucoup l'enfant. Quelques autres mères étudiantes peuvent de même compter sur le père pour se charger au moins de la moitié des tâches domestiques. Lorsqu'on demande à Aurore une estimation du partage des tâches domestiques au sein de son couple, elle nous répond « 35/65 » pour « ne pas être trop méchante avec [elle] ». Devant énormément travailler et à l'école et à la maison, c'est en effet le père de l'enfant qui le garde très souvent.

Néanmoins ces cas sont très rares et, la plupart du temps, les mères étudiantes se chargent de la majorité des tâches domestiques. A ce partage inégal s'ajoute un partage souvent genré des tâches au sein du couple : Amina nous explique ainsi que son mari s'occupe de tout ce qui est paperasserie, voiture etc., et qu'elle par contre est en charge du ménage et des soins à l'enfant. Par exemple, même si son mari est en train de garder l'enfant, c'est elle qui change les couches :

« Il aime pas changer les couches, c'est pas son truc. J'ai vraiment essayé mais rien, il aime pas changer. » (Amina, enfant à 25 ans, doctorat)

De plus, on détecte assez fréquemment dans le discours des mères des signes de leur prise en charge de la gestion du quotidien. Ainsi, si le père garde l'enfant, elles diront qu'« il me le garde », ou s'il fait les courses c'est parce qu'elles lui demandent « de me faire les courses »... On constate de même que les préférences du conjoint concernant les tâches domestiques sont prises en compte alors que celles des mères ne sont même pas exprimées. Chez elles, c'est plutôt le registre de l'obligation qui ressort et qui marque la responsabilité inconditionnelle qu'elles prennent dans l'organisation du quotidien. Et même lorsque le partage est inégalitaire au sein du couple, les femmes que nous avons interrogées avaient tendance à euphémiser cette inégalité en disant qu'il « en fait » « déjà beaucoup », qu'il

« aide »... Ce sont donc encore une fois les mères qui prennent la responsabilité (notamment morale) des tâches domestiques, ce qui accentue le temps que prend l'enfant dans leur journée.

4) Arrivée de l'enfant et création d'un espace-temps « en famille »

Les tâches domestiques et les soins à l'enfant ne reflètent pas à eux seuls le temps que prend l'enfant dans la journée de la mère étudiante : avec l'arrivée de l'enfant se crée la nécessité de réserver un certain espace-temps à la famille et de « profiter » de moments en famille. C'est ce que Barrère-Maurisson (2004) appelle le « temps de sociabilité parentale » (p.23), c'est-à-dire le temps que les parents consacrent à jouer avec leur(s) enfant(s).

Souvent, la vie « en famille » est vue comme une conséquence logique de l'arrivée de l'enfant. Les mères étudiantes du premier profil qui n'habitaient pas encore avec le père de l'enfant au moment où elles apprennent leur grossesse se mettent généralement à vivre à deux du fait de leur prochaine parentalité. Après l'accouchement, 11 des mères que nous avons rencontrées (sur 16) prennent un moment pour se consacrer à leur maternité, ce que Bérengère appelle son « congé maternité » même si juridiquement le congé maternité de l'étudiante n'existe pas. Il s'agit pour elle de profiter des premiers mois de leur enfant, de garder un cadre privilégié sans impératifs scolaires pour pouvoir être à 100 % disponible pour leur enfant. Aurore prend une année de pause dans son cursus pour vivre la fin de sa grossesse et les premiers mois de son enfant, tranquillement, à la campagne. Bérengère explique que « *ça obnubile pas mal, un bébé* », c'est-à-dire qu'elle n'avait pas vraiment le temps et l'envie de penser à autre chose qu'à son nouveau-né, au moins pendant un premier temps. Anne-Cécile oublie ses études un moment lorsqu'elle devient mère : « *Donc je suis rentrée chez moi pour m'occuper de mon bébé dans un premier temps, j'ai un peu mis en pause le mémoire, les cours etc.* ». Lucie, qui n'a pas pu avoir plus d'une semaine avec son enfant car elle devait retourner en cours sous peine de ne pas valider son diplôme, regrette amèrement cette période et revendique une meilleure protection juridique de la maternité étudiante.

De plus, les mères étudiantes veulent « profiter » de leur enfant, c'est-à-dire partager des moments de qualité avec eux. Pour Marion, consacrer un certain temps à son enfant tous les jours permet, ensuite, d'obtenir des moments de calme pour elle ou pour travailler. Il faut donc savoir partager son temps entre « être maman » et redevenir étudiante :

« Là, après, je suis maman jusqu'à 20h, 20h30

- (rire) Ca veut dire quoi ?

Ca veut dire que, ben je peux... Enfin, je m'occupe de Jeanne. Y a le bain, y a son dîner et y a son coucher. C'est vrai qu'en sortant de la Fac on commence une deuxième journée... enfin c'est pas une deuxième journée mais on enfle un autre costume, on devient maman mais il faut oublier la Fac, oublier "purée demain j'ai tel partiel, demain j'ai tel devoir à rendre, il faut que je"... Je peux pas me mettre au travail avant 21h quoi. C'est sûr. Donc il faut... On est tentée parfois de se dire "elle joue, allez, je vais voir mon machin sur mon ordi, je fais telle recherche et tout", donc on veut faire plusieurs choses en même temps et en fait j'ai remarqué que ça avait des conséquences négatives, enfin le coucher est beaucoup plus difficile. Pareil, quand on veut "allez, va te coucher parce que moi j'ai d'autres choses à faire", quand on veut presser et tout, en fait ça nous prend plus de temps parce qu'elle pleure, il faut la revoir, il faut... Donc voilà. Moi c'est maintenant, aussi, surtout cette

année où j'ai compris que ben il fallait prendre le temps. Y a un moment où il faut être maman à fond et voilà. » (Marion, enfant à 21 ans, licence histoire-géographie)

La plupart des autres mères ont témoigné de leur besoin de passer avec leur enfant des moments qui ne soient pas uniquement consacrés à l'entretien de celui-ci. Anne-Lise par exemple veut que son enfant passe aussi du temps avec elle et prend soin de jouer avec lui tous les jours :

« Et donc le soir, bah c'est un peu comme en prépa mais je suis moins stressée qu'en prépa en fait cette année. Donc en général je reste volontiers avec lui à, je sais pas, jouer aux dominos ou... Donc après voilà, on dîne et là j'essaie de garder le temps de lui lire une histoire et tout parce que ce sont des moments qui sont... Mais vraiment, je stresse vraiment avec le fait qu'ils passent très peu de temps avec leurs parents et énormément de temps dans l'institution quoi. Enfin je me dis c'est fou, il passe peu de temps avec moi en fait ! Le matin, le matin une heure, même pas, et le soir deux heures. » (Anne-Lise, enfant à 18 ans, CPGE littéraire)

Et, lorsqu'elles n'ont pas la possibilité de passer autant de temps qu'elles le voudraient avec leur enfant, les mères étudiantes ont tendance à culpabiliser. C'est un phénomène assez classique chez les mères que de constater un certain sentiment de culpabilité quand elles n'arrivent pas à accorder le temps qu'elles voudraient à leur enfant comme ont pu, par exemple, le montrer Marry et Jonas (2005, p.81) en étudiant la maternité de chercheurs en biologie.

Amina, par exemple, peut travailler le week-end parce que son mari garde l'enfant mais s'en veut en retour de ne pas accorder son attention à son fils :

« Et je voulais... Pour moi, allaiter mon fils c'est compenser le fait que je me sépare de lui la journée, que des fois le week-end aussi je travaille, je le regarde à peine, c'est son père qui le garde enfin... » (Amina, enfant à 25 ans, doctorat)

On peut de même repenser au « coût » que représente, pour Evelyne, le fait de ne pas voir son enfant autant qu'elle le voudrait ou de passer à côté d'occasions de lui consacrer un certain temps (cf. supra).

L'enfant vient donc occuper un espace-temps assez considérable dans les journées des mères étudiantes. Non seulement il s'agit pour elle d'assurer une grande partie des tâches domestiques, mais il leur faut aussi prendre en charge la logistique de la garde de l'enfant, c'est-à-dire la « charge mentale » du mode de garde, ainsi que consacrer un certain temps « de qualité » à leur enfant. Les mères étudiantes assument donc pour la plupart l'essentiel du *care* (soin) (Hochschild, 2003) envers leur enfant. Si elles le font, c'est parce qu'il y a à la fois une injonction à être une « bonne mère », comme nous le montre la culpabilité qu'elles peuvent éprouver lorsqu'elles ne sont pas assez disponibles, et une menace du « stigmatisme de la mauvaise mère » (Cardi, 2007). Être une « mauvaise mère », c'est ne pas être équilibrée psychologiquement et/ou ne pas remplir les tâches domestiques. Les mères étudiantes prennent donc généralement en charge ces tâches domestiques et ce, malgré qu'on attende d'elles les mêmes performances que de n'importe quel étudiant. Or, « on ne peut pas mettre en pause un bébé » (Bérengrère). Le *care* doit être pris en charge par les mères tous les jours, matins et soirs.

B - Trouver le temps d'être étudiante

Contrairement aux emplois du temps étudiants caractéristiquement définis en fonction des échéances (partiels notamment) et des emplois du temps (Bonner, 1997 ; Erlich, 1998), le

temps des mères étudiantes est donc structuré par le temps que prend (ou « doit » prendre) l'enfant. C'est ce dernier qui va déterminer à quel moment on peut être étudiante : pendant que l'enfant fait sa sieste ou qu'il est gardé, par exemple. Plus généralement, la compatibilité entre le rôle de mère et celui d'étudiante dépend à la fois du mois de naissance de l'enfant et du cursus suivi par l'étudiante. Mais dans tous les cas, l'absence de cadre et de prise en compte de la maternité étudiante se traduit souvent par une injonction (implicite) à rester une étudiante « comme les autres » et à réussir ses études « comme avant ».

1) La présence de l'enfant empêche sa mère d'étudier

Lorsque l'enfant est éveillé, les mères étudiantes signalent toutes leur difficulté à travailler en sa présence. La présence de l'enfant constitue donc l'un des premiers éléments venant déterminer le temps que l'étudiante peut consacrer à ses études. C'est aussi en cela que l'obtention d'un mode de garde stable est déterminant non seulement pour pouvoir suivre les cours mais surtout pour pouvoir travailler en-dehors des cours.

Charlotte par exemple n'avait pas de mode de garde lorsqu'elle a commencé à reprendre les cours. Elle déposait donc sa fille chez des amis qui la lui gardaient pendant quelques heures le temps de suivre son cours au Conservatoire, mais dès que le cours était fini elle récupérait sa fille et redevenait exclusivement « maman » donc n'avait pas le temps d'étudier chez elle ou de retrouver des camarades pour réviser ses textes de théâtre avec eux. Ce n'est que lorsqu'elle a obtenu une place en crèche qu'elle a pu passer des temps longs à travailler, nécessaires pour pouvoir passer son diplôme qui lui demandait de monter de A à Z un spectacle.

Lorsqu'on a réalisé notre entretien avec Bérengère, elle nous a expliqué qu'elle ne pouvait pas travailler avec son enfant dans la même pièce qu'elle. A ce moment-là de l'entretien, cela faisait déjà plus d'une heure que nous discussions chez elle en surveillant son fils et, effectivement, nous avons remarqué que nous étions sans cesse en train de regarder ce qu'il faisait. Même si cela ne nous a pas du tout empêchées de faire un entretien approfondi, la présence de son fils nous maintenait en alerte constante. Cet exemple nous a marquée et vient très bien illustrer la manière dont les mères étudiantes n'arrivent pas à se concentrer en présence de leur enfant quand il ne dort pas. Laure, qui a passé une année à garder son fils pendant qu'elle faisait son mémoire, profitait de la sieste du matin et de la sieste de l'après-midi pour travailler autant qu'elle le pouvait. Alors que cela s'est passé il y a plusieurs années, Laure se souvient encore très bien des laps de temps dont elle disposait au long de la journée :

« Le matin, je me souviens, c'était le moment où il était un peu indépendant, donc je le laissais un peu jouer tout seul. Moi j'allumais mon ordi, je regardais un peu mes mails, voilà. Il s'endormait, je me mettais à travailler pendant une heure à peu près. Puis je le faisais déjeuner. Là il refaisait la sieste après manger, donc moi je retravaillais pendant deux heures. » (Laure, enfant à 22 ans, master études de genre)

Aurore nous explique qu'elle doit étudier à la maison car elle a notamment besoin de faire des travaux de couture. Or, tant que sa fille est là et n'est pas gardée par son père, elle n'arrive pas à travailler :

« Moi j'ai besoin de place et d'être chez moi et sans un mogwai qui vient me piquer mes pinceaux (rire). Voilà, c'est ça l'idéal. C'est pour ça que c'est pas toujours facile. » (Aurore, enfant à 21 ans, BTS design de mode)

C'est donc aussi parce que l'enfant peut réclamer de l'attention de la part de sa mère qu'il est difficile de travailler en sa présence. C'est aussi ce que vient confirmer le récit d'Amina, qui doit parfois garder son enfant pendant la semaine :

« J'ai bossé à la maison, hier par exemple. J'ai pas bossé. J'ai rien fait ! J'ai juste mis le truc devant moi, j'ai ouvert mes papiers, j'ai sorti mes trucs comme ça, mes papiers, j'ai commencé à lire et le petit il m'empêchait parce qu'il va courir, il va là où il faut pas, je lui cours après, je suis obligée de jouer un peu avec lui, lui donner à manger, changer la couche, le mettre au dodo - parce que là, il dort plus comme avant ! Il déborde d'énergie, il joue beaucoup, il nécessite mon attention... Donc j'ai pas réussi à avancer, hier, pas du tout, pas du tout, non. » (Amina, enfant à 25 ans, doctorat)

Le temps où l'étudiante peut travailler vient donc se nicher dans les petits instants où elle ne doit pas s'occuper de son enfant, c'est-à-dire quand il dort ou qu'il est gardé. C'est bien le temps de la maternité qui vient définir le temps possible pour les études.

2) La maternité entraîne une révision des impératifs liés aux études supérieures

La priorité donnée à la satisfaction du rôle maternel se retrouve aussi parfois dans la façon dont les impératifs étudiants sont parfois jugés secondaires en raison de la maternité. Ce ne sont généralement pas des impératifs les plus importants (tels que le fait de finir son cursus ou d'obtenir des notes satisfaisantes) qui sont écartés, mais beaucoup des mères étudiantes que nous avons rencontrées ont par exemple témoigné de leur « relâchement » par rapport à l'injonction d'être à l'heure en cours. Cette préoccupation semble devenir secondaire au moment de la grossesse pour Marion et Anne-Cécile :

« Je prenais plus le temps en fait. Je pense que c'est aussi un travail psychologique. Je profitais plus en prenant le temps. Et... ouais je pense que ça a changé ça, aussi, dans mon état d'esprit. Prendre plus la vie comme elle vient et prendre le temps. » (Marion, enfant à 21 ans, licence histoire-géographie)

« Oui, j'ai arrêté de courir après le métro (je ris). Je me disais que, bah, si je ratais le métro je ratais le métro, tant pis. J'avais pas peur d'arriver en retard en cours, parce que je me disais "tant pis, je cours pas". » (Anne-Cécile, enfant à 24 ans, master histoire de l'art)

De même, lorsque l'enfant est malade leur mère est souvent obligée de ne pas assister à certains cours afin de le récupérer et/ou de le garder. C'est d'ailleurs généralement bien accepté par les professeurs et ça ne pose pas de problème, sauf concernant Chris qui (dans le cadre de son droit formation) doit justifier de toutes ses absences envers ses employeurs (lesquels financent sa formation). L'enfant passe donc avant la stricte obéissance des règles (parfois implicites) d'assiduité aux cours. Evelyne nous raconte ainsi qu'elle a dû quitter son cours plus tôt pour récupérer son enfant malade à la crèche de son université :

« Et en fait là Romain était malade lundi, donc évidemment je l'ai emmené lundi, il a eu une conjonctivite, sauf qu'ils prennent pas les enfants avec les conjonctivites à la Fac, à la crèche, donc - en fait je l'ai emmené le matin, on savait pas vraiment, il nous a fait une poussée de fièvre dimanche soir. Après avoir passé une très bonne journée balade et tout, bam dimanche soir 39 de fièvre. Au moment de se coucher. Lundi matin plus de fièvre mais pas hyper bien, on se disait bon ça le fait pas trop et tout. Je l'ai emmené, sauf que mon conjoint n'était pas non plus disponible parce

qu'il travaillait, et... sauf que bah, petit coup de fil de la Fac à 11h, midi, pour me dire de le chercher parce qu'il a la conjonctivite et pour la conjonctivite ils les gardent pas, c'est stipulé hein dans le truc, parce que c'est hyper contagieux... Donc j'ai demandé si je pouvais arriver pour 13h, au moins finir la fin de mon cours. "Non, je lui donne à manger, le plus vite possible c'est.." Donc je suis partie avant la fin de mon cours, à 12h moins le quart (rire) pour aller le chercher et pour, bah le temps de rentrer, rdv pour être sûre, parce qu'il faut qu'il soit traité sinon ils le reprennent pas, il faut qu'il soit traité pour qu'il soit pris... » (Evelyne, enfant à 30 ans, master LSF)

L'arrivée de l'enfant redéfinit donc les priorités de l'étudiante : assurer le bien-être de son enfant passe en premier. Cela ne signifie pas forcément qu'elles prennent de la distance avec leurs études mais, plus simplement, que leur rapport aux études évolue et est redéfini du fait de leur rôle de mère.

3) La compatibilité accouchement/études dépend du mois de naissance

Le premier facteur déterminant la façon dont maternité (et surtout : accouchement et premier mois de l'enfant) et études sont compatibles au quotidien concerne le moment du terme de la grossesse.

Certaines des mères étudiantes que nous avons rencontrées ont eu la chance de ne pas connaître beaucoup de perturbations liées à leur maternité dans leurs études parce qu'elles ont accouché juste avant les grandes vacances d'été, ce qui leur a donné la possibilité de se consacrer à leur enfant pendant les premiers mois sans être inquiétées de leurs impératifs scolaires. Lorsque l'accouchement doit avoir lieu juste à la fin d'un semestre, il est courant que les mères étudiantes demandent des aménagements mineurs dans leur cursus (e.g. déplacement d'un stage) afin de dégager un espace-temps plus grand autour du jour j. Imen et Bérengère négocient ainsi de ne pas faire (tout de suite) un stage, qu'elles rattraperont l'année suivante. Marion, elle, ne passe à l'écrit de ses partiels que les épreuves courtes pour pouvoir continuer à allaiter son enfant. Elle rattrapera ensuite les examens qu'elle n'avait pas passés pendant la session de rattrapage, à l'oral. Lorsque l'enfant arrive à la toute fin de l'année universitaire, la maternité a donc tendance à ne pas trop déranger le cursus initial de l'étudiante. D'autant plus que la fin de l'année scolaire constitue un moment idéal pour obtenir une place en crèche étant donné que les enfants qui rentrent à l'école quittent la crèche en septembre (Desplanques, 1985, p.28).

En revanche, lorsque l'enfant arrive en plein semestre universitaire la conciliation études/enfant peut être difficile, notamment parce que les crèches, les assistantes maternelles et les nourrices ne sont pas autorisées à garder un enfant de moins de 3 mois - selon le témoignage de Lucie. Cette dernière se voit obligée de laisser sa fille très tôt aux soins de son propre père afin de retourner en cours :

« Donc ma fille étant née en avril, pour avril-mai-juin je suis allée en cours et j'ai passé mes examens, c'est mon père qui a gardé notre fille. Dès sa première semaine, puisque je suis retournée en cours au bout d'une semaine. Parce que, pour avoir le diplôme, c'était un peu la condition. Vu que j'avais eu déjà des absences... » (Lucie, enfant à 24 ans, grande école)

Dans un premier temps, c'est donc d'abord le mois de la naissance, en rapport avec les échéances universitaires, qui rend plus ou moins difficile l'arrivée de l'enfant pendant les études.

4) Différentes « compatibilités » enfants/études en fonction des filières

Après le mois de naissance de l'enfant, les différences entre cursus entraînent des variations dans les difficultés rencontrées par les mères étudiantes, et donc des stratégies différentes. Les étudiantes que nous avons interrogées n'ont pas toutes eu leur enfant dans le même cycle universitaire, le même cursus ou le même type d'établissements. Nous avons donc pu constater que les contraintes imposées par les études et le rapport à ces dernières pouvaient varier. En cela, la maternité étudiante est envisagée différemment selon les études et est plus ou moins bien vécue selon les contraintes et les exigences du cursus. La distinction qui, dans notre échantillon, éclaire le plus de variations au sein des mères étudiantes est celle que Bernard Lahire établit entre les « *études à fort degré de renoncement et pour lesquelles l'ascétisme scolaire est maximal* » (e.g. classes préparatoires aux grandes écoles (CPGE)) et les « *études à faible degré de renoncement (e. g. Lettres et Sciences humaines)* » (Lahire, 1997). Il s'agit donc de comparer les cursus très prenant en temps et demandant aux élèves de se consacrer presque uniquement à leurs études et des cursus donnant plus de libertés à leurs étudiants.

Dans le premier type de cursus nous retrouvons une mère étudiante qui est tombée enceintes en CPGE, les élèves de certaines grandes écoles (dont les écoles d'ingénieurs) et un autre cursus demandant beaucoup d'heures de cours et de travail personnel (licence de Chimie). Pour les étudiantes qui sont dans ces études-là, la maternité n'a été rendue compatible avec les études qu'en prenant un moment de pause dans leur cursus. Anne-Lise fait ainsi une année à l'Université entre son hypokhâgne et sa khâgne¹, en accord avec la directrice du lycée de sa CPGE, car elle ne pense pas pouvoir gérer les premiers mois de l'enfant et le rythme intensif demandé par une classe préparatoire aux grandes écoles :

« J'avais pas non plus 36 000 solutions, enfin comme je voulais pas passer dans l'année d'au-dessus en étant enceinte et en ayant l'accouchement et tout, je me suis dit "bah faut que je prenne un an". Donc elle m'a dit, "suivez des cours à l'université pendant un an, pour pas vraiment vous déconnecter, et revenez après". » (Anne-Lise, enfant à 18 ans, CPGE littéraire)

Si Adrienne refuse la solution de l'« année blanche » que lui propose le responsable des études de son école d'ingénieur, c'est parce qu'elle considère qu'elle ne peut gérer à la fois enfant et études. Élève dans une école d'ingénieurs, elle ne voit pas d'autre solution que de laisser son enfant à ses parents (au Gabon) pendant sa dernière année avant le diplôme. Ayant de plus accouché à la fin des vacances scolaires, son enfant est trop jeune pour être pris en charge à la rentrée – et il est hors de question, pour l'administration de son école, d'adapter son cursus afin qu'elle puisse le garder les premiers mois avant de trouver une solution de garde. Elle raconte :

« Donc on est restés ensemble, je me suis séparée de lui à 1 mois et trois semaines en fait. [...] Et les parents nous ont assistés, ils ont accepté de nous aider et je me suis dit OK, c'est pas grave, je vais me sacrifier, je vais souffrir pendant tout ce temps-là mais après je pourrai le récupérer et m'occuper de lui convenablement. Et donc

¹ 1^{ère} et 2^{ème} années de CPGE littéraire

voilà, on est restés ensemble pendant un mois et trois semaines, je suis revenue [en France] pour les cours. » (Adrienne, enfant à 21 ans, école d'ingénieur)

Et lorsque ces étudiantes décident d'affronter études et enfant au même moment, elles peuvent se retrouver dans des situations ingérables. Lucie retient de la période où elle a eu son enfant le stress et la fatigue permanente qui la caractérisait. Elle témoigne :

« Et puis on était crevés quoi. C'est surtout la fatigue. Mais ça j'avais pas du tout... et franchement si j'avais su que c'était comme ça d'avoir un enfant, et bah je l'aurais pas gardé. Enfin, le début que c'était comme ça là, c'est.. je pensais pas, enfin. J'aurais arrêté mes études, j'aurais pris un an sabbatique ou je sais pas quoi mais... Parce que c'était quand même la folie. » (Lucie, enfant à 24 ans, grande école)

Ayawa se trouve face à une situation similaire lorsqu'elle a son enfant car elle ne peut pas se permettre de redoubler, sous peine de perdre sa bourse au mérite. Son quotidien est donc très organisé et elle témoigne longuement de sa fatigue permanente depuis qu'elle a un enfant.

Dans les études caractérisées par « un fort degré de renoncement », il semble donc quasi-impossible d'avoir son enfant pendant ses études s'il ne naît pas exactement au bon moment de l'année universitaire (comme pour Imen) ou si on ne prend pas une année sabbatique au sein de son cursus.

En revanche, ce n'est pas tout à fait la même chose pour les études « à faible degré de renoncement », dont les études en Lettres et Sciences Sociales, les masters dirigés vers la recherche et les doctorats. Si les difficultés ne sont pas absentes, il semble que l'arrivée de l'enfant n'entraîne pas forcément le même genre de stratégie de la part des mères étudiantes. En effet, ces études-là comportent des emplois du temps moins chargés et peuvent en outre laisser la possibilité aux étudiantes de ne pas travailler pendant un moment de l'année (à condition de travailler ensuite). Le mémoire, par exemple, demande une organisation quotidienne personnelle ce qui peut constituer un cadre jugé « plus adapté » à la maternité. C'est ainsi que Laure décide de faire son mémoire pendant l'année où elle gardera son fils. Coralie commence à travailler sur son mémoire deux mois après le début du semestre. Elle ne prévient que sa directrice de mémoire, laquelle est d'accord, et s'arrange en outre pour n'avoir que des cours où la présence n'est pas obligatoire pendant son premier semestre, ce qui lui permet de s'occuper de son enfant les premiers mois. Bérengère, elle, enchaîne un master2 « recherche » après sa dernière année d'école d'ingénieur car elle estime que ce type de cursus demande très peu d'heures de cours (comparés aux emplois du temps très chargés de son école d'ingénieur) et lui permet donc de prendre plus de temps avec son enfant, né à la fin de l'année précédente.

« J'ai fait le master recherche [...] parce que je me suis dit qu'il y avait moins d'heures qu'un stage à plein temps. Et du coup je me retrouvais plus avec lui. » (Bérengère, enfant à 22 ans, école d'ingénieur)

Quant au doctorat, il autorise la mère étudiante à arrêter ses recherches un certain temps (qui peut varier en fonction des structures et du financement ou non de la thèse). Si Caroline a connu des difficultés non négligeables pour obtenir des informations sur les modalités de prise en charge de la grossesse lors de son doctorat, elle a quand même fini par découvrir qu'elle pouvait s'arrêter pendant une année entière. Amina, elle, a pu prendre un congé maternité pendant trois mois dans le cadre du financement de sa thèse. Les doctorantes ne semblent donc pas confrontées aux mêmes difficultés et disposer de plus de liberté pour gérer leur maternité pendant leurs études. Mais cette plus grande liberté peut aussi être un piège : ainsi Amina n'arrive plus à « avancer » comme elle le voudrait depuis qu'elle doit garder son

enfant un jour par semaine. Ici, c'est donc la capacité à progresser dans son travail de recherche et dans sa thèse qui peut constituer une énorme source de pressions pour les doctorantes qui ont des enfants. Amina avait d'ailleurs prévu ce ralentissement avant d'avoir son enfant en travaillant intensément avant son accouchement :

« Le début, les deux premiers mois avant de partir en congé, j'ai bossé. Ce que j'ai fait c'est, j'ai essayé de faire mes preuves, il fallait que j'avance pour partir tranquille en congé maternité. Donc je bossais beaucoup, même à la maison des fois je restais à la maison, j'étais malade ou fatiguée mais je travaillais à la maison, c'était pas comme maintenant avec le petit hein ! Même si j'étais pas... je m'installais à la table, je travaillais bien, j'avancais. Et elle était très contente de mon travail, ça va, j'avais bien avancé. Mais par contre, depuis septembre, avec le petit, je sens plus que j'avance comme avant. C'est plus comme avant. j'ai pas le même rendement. » (Amina, enfant à 25 ans, doctorat)

A la pression personnelle de la doctorante s'ajoute de plus le désir de se montrer digne de la confiance de sa directrice de thèse. Il s'agit donc bien d'une liberté toute relative, faite de moins d'obligations scolaires (de présence, de rendus...) mais de beaucoup plus d'impératifs implicites.

5) S'adapter à un cadre non adapté : la maternité étudiante, une responsabilité personnelle ?

Malgré les différences, certes tangibles, en fonction des cursus suivis par les mères étudiantes, on voit un constat se dégager : quel que soit le cursus, les mères étudiantes doivent s'adapter à un cadre qui n'est pas adapté à leur situation. Elles doivent notamment montrer que leur maternité ne change pas leur capacité de travailler et de réussir, qu'elles sont des étudiantes « comme les autres ». On peut ici s'inspirer de la notion d' « organisation genrée » (*gendered organization*) d'Acker (1990), qui s'interroge sur la « neutralité en genre » (*gender neutrality*) des organisations, c'est-à-dire « la façon dont les avantages et les inconvénients, l'exploitation et le contrôle, l'action et l'émotion, le sens et l'identité sont modelés à travers et dans les termes d'une distinction entre homme et femme, masculin et féminin » (Acker, 1990). Ici il s'agit de comprendre en quoi l'étudiant est pensé comme un étudiant sans enfant(s) et en quoi cela influe sur les attitudes des mères étudiantes.

L'adaptation au modèle de l'étudiant « normal » opérée par les mères étudiantes se fait beaucoup par leur anticipation de ce que la maternité va entraîner comme difficultés. Le fait de prendre une année sabbatique pendant ses études, par exemple, est une solution très répandue chez les étudiantes mères : dans notre échantillon, elles sont six à prendre au moins quelques mois de pause (jusqu'à un an) pour ne pas être confrontées à l'arrivée de l'enfant pendant les études. Trois autres mères étudiantes envisagent ou ont fait une année en deux ans afin de ne pas avoir à tout valider la même année. Ce sont donc les stratégies d'évitement qui sont les plus répandues chez les mères étudiantes. Et celles qui n'y ont pas recours ont généralement la chance d'accoucher au « bon » moment, c'est-à-dire à la fin de leur année universitaire.

De plus, les mères étudiantes manifestent souvent au cours des entretiens leur volonté d'être considérées « comme les autres ». Ayawa, par exemple, fait tout pour s'adapter aux exigences de sa licence de chimie malgré le fait qu'elle élève seule son enfant :

« Si je finis avant 18h, si je n'ai rien à faire, je prends encore le temps, je fais des fiches, en tout cas- ou je prépare des travaux pratiques vite fait. Parce que je veux

pas... Par exemple, quand on a des... Souvent les travaux pratiques c'est en binôme, les exposés, je veux pas pénaliser par exemple mon binôme. Et j'ai pas envie qu'on me dise : "oui t'as un enfant...", et je trouve des excuses en fait, donc souvent je fais le travail même à l'avance, avant mon binôme, je dis ; "voilà tiens j'ai déjà fait tel truc". » (Ayawa, enfant à 18 ans, licence de chimie)

En ne voulant pas « pénaliser » les autres étudiants de son cursus qui doivent travailler avec elle, Ayawa prend toute la responsabilité de l'enfant sur elle. Elle estime que c'est une responsabilité personnelle, qu'elle doit assumer le fait d'être différente et d'avoir un plus grand nombre de contraintes que ses camarades. Chez pratiquement toutes les autres mères étudiantes, on retrouve – à des degrés divers – un discours similaire ramenant la maternité à une responsabilité individuelle, ce qui retire de la dimension politique de ce qu'elles vivent : ce ne serait pas du fait de la structure de l'enseignement supérieur (inadaptée à une maternité qui peut être prenante) mais de leur faute à elles si elles ont du mal à correspondre à la définition du « bon étudiant ». La façon dont certaines mères étudiantes culpabilisent de ne pouvoir travailler comme elles le devraient et le voudraient en raison de leur charge familiale souligne très bien cet état de fait. Aurore, par exemple, ne réussit pas à trouver assez de temps pour travailler et s'en veut :

« Après, des fois j'éprouve des frustrations parce que j'ai l'impression que je peux pas m'investir autant que j'ai envie de le faire, surtout que c'est un métier passion donc je suis vraiment passionnée par ce que je fais, j'adore ce que je fais et ça demande un investissement de tous les instants. Et du coup, là, c'est là que des fois c'est compliqué. » (Aurore, 21 ans, BTS design de mode)

De même, Amina s'est sentie obligée de dire qu'elle était enceinte à sa directrice de thèse avant d'obtenir son financement. Plus généralement, nous avons déjà relevé la façon dont le CROUS comptait la maternité dans les « raisons personnelles » pour lesquelles l'étudiant(e) peut échouer une année.

Parallèlement, les étudiantes qui reçoivent des allocations (le RSA parent isolé par exemple) de la part de la CAF insistent sur le fait qu'elles doivent montrer leur mérite aux agents sociaux, montrer qu'elles ne « profitent » pas du système. Ayawa se trouve ainsi confrontée à une assistante sociale qui lui demandent des justificatifs de travail malgré le fait qu'elle ait préalablement expliqué qu'elle était étudiante. L'assistante sociale lui a affirmé qu'elle devait travailler si elle voulait mériter le RSA parent isolé, alors même que cette allocation n'est pas attribuée en fonction de critères d'activité professionnelle. Charlotte, elle, montre bien lorsqu'elle joue sur le cliché de la mère qui « profite » des allocations familiales pour se moquer d'une de ses camarades (cf. supra), la façon dont elle doit lutter pour ne pas être cette « mauvaise mère » aux yeux des autres. Lorsque nous avons nous-même rencontrées des assistantes sociales universitaires, l'une d'entre elle nous a expliqué qu'elle demandait parfois à certaines étudiantes mères en difficultés si elles ne devaient pas plus réfléchir à la « faisabilité » de leurs études. Cette formule vient encore une fois souligner la façon dont la conciliation entre études et enfant est renvoyée à une responsabilité personnelle de l'étudiante.

Mais même lorsque la maternité se passe très bien et que l'étudiante nous livre un récit d'un parcours idéal et sans embuche, on peut déceler dans son discours les signes d'une conformation à ce que la mère et l'étudiante doivent être. Anne-Cécile, notamment, nous explique qu'elle a accepté de témoigner parce qu'elle voulait montrer qu'il était possible de faire ses études et d'avoir un enfant en même temps et que cela pouvait se passer « très bien ».

Les étudiantes mères se trouvent donc face à une injonction paradoxale : être à la fois une « bonne mère » et une étudiante « normale » - c'est-à-dire, sans charge familiale pouvant

peser sur les études. La perspective inspiré du « genre dans les organisations » (Acker, 1990) semble donc bel et bien éclairante puisque les étudiantes prennent la responsabilité de leur maternité comme un choix personnel devant être assumé. Cette double injonction est de plus souvent intériorisée par les étudiantes mères elles-mêmes, ce qui la rend redoutablement efficace. Cela peut d'ailleurs constituer une première piste pour expliquer l'absence de mobilisations collectives (associations, mouvement politique, etc.) autour de la parentalité étudiante en France (contrairement à ce que l'on peut voir au Québec, par exemple). En effet, en renvoyant à l'ordre du privé la maternité pendant les études – notamment en le désignant comme un calcul qui doit être fait en connaissance de cause – il peut être difficile d'imaginer que les difficultés existantes soient liées à une absence de prise en compte de la maternité étudiante, de sa non construction en « problème public » (Gusfield, 2009).

C - Aides de la part des (grands-)parents et/ou organisation du quotidien

Etant donné le temps que prend l'enfant, l'aide que peuvent apporter les parents constitue un élément primordial pour les mères étudiantes. Elle vient notamment déterminer pour une grande partie l'intensité de l'organisation nécessaire pour trouver le temps d'être à la fois étudiante et mère dans la même journée.

1) Différents profils, différentes aides de la part des parents ?

Etant donné que les maternités étudiantes s'insèrent dans des contextes très différents, notamment concernant l'âge (de 18 à 34 ans) de la mère et le projet parental (ou son absence) avant l'arrivée de l'enfant, on pourrait s'attendre à ce que les parents de la mère étudiante interviennent différemment selon ce contexte.

Une aide parfois conséquente pour les mères jeunes et dont la grossesse n'était pas prévue

Les mères étudiantes jeunes et qui n'ont pas de projet parental au moment où elles découvrent leur grossesse (profil 1) peuvent recevoir une aide importante de la part de leurs parents. Nous avons déjà vu à quel point les parents de ces mères étudiantes avaient pu jouer un rôle déterminant dans le fait de garder l'enfant, notamment en assurant à leur fille qu'ils pourront l'aider si elle préfère ne pas avorter. C'est donc dans le prolongement de ces promesses que ces mères étudiantes bénéficient d'un appui appréciable de la part de leurs parents. Anne-Lise, par exemple, a pu compter sur sa belle-mère puis sur ses parents pour garder son enfant. En effet, après avoir essayé pendant les premiers mois du bébé de vivre en couple avec le père de l'enfant, ils décident d'emménager au-dessus de l'appartement de sa belle-mère (la mère du père de l'enfant) qui s'occupera fréquemment de garder l'enfant ou de l'emmener à la crèche le matin. Par la suite, le père de l'enfant est parti habiter sur le campus de sa nouvelle école, délocalisée, car c'était plus simple pour lui (notamment parce qu'il avait souvent cours à 8h du matin). Anne-Lise, elle, a redoublé sa khâgne puis a intégré une grande école. Après un an, elle est retournée habiter chez ses parents car c'était plus simple pour elle mais aussi parce que son copain est parti faire une année à l'étranger. Les parents d'Anne-Lise l'aident toujours beaucoup, s'occupent d'emmener ou d'aller chercher l'enfant à l'école maternelle (il est scolarisé à côté de la maison de ses grands-parents).

Lucie a bénéficié du soutien très constant de son père (retraité et habitant à Paris) à partir du moment où elle a eu son enfant et même un petit peu avant. Le père de Lucie a gardé sa petite-fille tous les jours où Lucie avait cours et lorsqu'elle devait travailler pour valider

son semestre. En effet, comme nous l'avons déjà souligné, Lucie n'a pas pu obtenir de place en crèche étant donné que son enfant est né en avril et en plein deuxième semestre universitaire. Le père de Lucie a aussi assuré les tâches ménagères et a parfois fait quelques courses. La mère de Lucie, quant à elle, faisait régulièrement des repas en double pour que son mari les apporte à la famille. Lucie a donc été très entourée pendant toute cette période :

« - Ton père gardait ta fille du coup, c'est ça ?

En fait c'est le seul des grands-parents qui est à la retraite et qui habite à Paris aussi. Donc ça tombe bien, parce qu'il venait juste d'être à la retraite, et donc... Déjà pendant tout le temps où j'étais enceinte, donc comme je l'ai dit Alexis travaille beaucoup, il est acheteur donc il a un tiers du temps de déplacement en Asie. Donc j'étais seule un tiers du temps. Et... Et puis voilà, enfin j'étais... On est un peu coupée de la sociabilité étudiante quand on est enceinte, pour les soirées, pour la fatigue, on est... Enfin moi j'étais quand même très stressée par mon diplôme, parce que c'est difficile de réviser dans des conditions comme ça, enfin c'est dur de se concentrer. Et donc tout le temps où j'ai été enceinte et ensuite où Clara est née mon père était là, quand j'étais là le midi il venait manger avec moi, quand j'étais toute seule il mangeait avec moi le soir... Il a même dormi ici certaines nuits pour prendre Clara quand j'étais toute seule, pour que je puisse dormir. Et quand j'ai révisé, ben j'étais à la maison et lui il gardait Clara, et on se voyait juste pour les pauses couches ou des choses comme ça, pour que je puisse un petit peu voir ma fille mais voilà quoi. » (Lucie, enfant à 24 ans, grande école)

Charlotte peut compter sur l'aide de ses beaux-parents bien que n'étant pas en couple avec leur fils. En effet, ils s'occupent souvent de garder sa fille lorsqu'elle doit travailler, parfois pendant une semaine lorsqu'elle est en période d'examens ou qu'elle prépare un concours :

« - Et ça se passe bien avec les grands-parents paternels ?

Ouais, super quoi. Ils sont super. Non franchement, s'ils avaient pas été là ça aurait été très difficile quoi. Déjà, voilà, au niveau du rythme de vie. Et parce que, tu vois, dès que j'ai besoin d'un coup de main ou dès que j'avais trop de cours ou trop de taff au Conservatoire ils me la gardaient, la semaine où j'ai passé mon diplôme ils me l'ont gardée toute la semaine, tu vois pour le concours pareil, pour que je puisse vraiment être dans mon truc et me consacrer vraiment qu'à ça quoi. Donc non, ils sont vraiment super, tu vois ils me la gardent là ce week-end, et même financièrement ils me donnent un petit coup de pouce aussi [...]

- Et comment ça s'est mis en place, ce système, un peu... ?

Bah déjà, euh quand j'ai su que j'étais enceinte, tout de suite ils m'ont... Comme ils savaient à qu'avec Michaël on était séparés, en fait, ils avaient peur de pas voir Lou. Que je vienne plus chez eux, en fait. 'Fin vu que bon, là... c'est vrai que... Ça faisait que trois semaines qu'on était séparés, du coup j'étais pas retournée chez eux depuis quoi. Mais ils avaient peur que je vienne plus chez eux, vu que c'était... Enfin voilà, c'est plus mes beaux parents, du coup...[...] Moi, je me voyais mal priver Lou de ses grands-parents quoi. C'était pas forcément par rapport à eux, c'était plus par rapport à Lou quoi. » (Charlotte, enfant à 19 ans, Conservatoire de théâtre)

Autre cas de figure dans lequel les parents sont très présents : Adrienne, qui a eu son enfant à 21 ans, a pu compter sur ses parents pour s'occuper de son enfant pendant l'année où elle terminait ses études d'ingénieur. Ils le lui gardent donc au Gabon. Cette solution semble

être plus répandue qu'on ne pourrait le penser puisqu'une assistante sociale nous a aussi parlé du cas d'une mère étudiante originaire d'Outre-mer qui avait laissé son enfant à ses parents le temps de faire ses études à Paris. Les mères étudiantes correspondant au premier profil semblent donc souvent bénéficier d'une aide appréciable de la part de leurs parents, surtout en termes de garde de l'enfant. En revanche, financièrement, la plupart mettent un point d'honneur à ne pas recevoir d'aide régulière de leurs parents – ou alors, quand cette aide est versée, c'est uniquement en tant qu'étudiante. Marion nous explique ainsi que ses parents lui versent quelques centaines d'euros tous les mois mais que c'est parce qu'ils l'avaient déjà fait avec ses frères et sœurs aînés lorsqu'ils étaient étudiants et qu'ils comptaient faire de même avec elle jusqu'à la fin de leurs études. On peut donc se demander à quel point les mères étudiantes du premier profil associent aide financière régulière de leurs parents au fait de ne pas assumer leur rôle de mère, c'est-à-dire de ne pas pouvoir subvenir aux besoins de leur enfant. Adrienne, par exemple, nous explique qu'elle a refusé l'aide de ses parents pour acheter ce qui était nécessaire à son enfant car elle considérait que c'était à elle de le payer. Néanmoins, nos données ne nous permettent pas d'affirmer que cette relation entre l'argent et le fait d'assumer son rôle de mère est vécue identiquement par toutes les mères étudiantes correspondant au profil 1.

Les autres mères aussi comptent sur les aides intergénérationnelles

Mais ces mères-là ne sont pas les seules à bénéficier d'une aide conséquente de la part de leur famille proche. En effet, Imen par exemple (profil 2 : moins de 25 ans et grossesse prévue) a pu compter pendant deux ans sur l'aide alternée de sa belle-mère et de sa mère, qui ont l'une après l'autre habité avec le couple et pris en charge la majeure partie des tâches domestiques et des soins à l'enfant :

« Ah oui je vous ai pas dit que pour le garder en fait y avait, dès l'accouchement y avait ma mère et après y avait ma belle-mère qui est venue, et en fait, même l'année dernière enfin la deuxième année de cycle d'ingénieur (on a fini la première année, j'ai accouché la première année), la deuxième année qui était l'année dernière j'ai eu toute l'année quelqu'un chez moi. Y avait ma belle sœur au début de l'année - enfin, septembre octobre - après c'est ma mère qui est venue pendant deux ou trois mois, après c'est ma belle mère qui est venue, après c'est ma mère qui est revenue et après c'est ma belle-mère qui est revenue. Et donc elles se sont un petit peu alterné les périodes pour garder le petit parce que, en même temps on n'avait pas trouvé une place en crèche et en deuxième temps on voulait pas que notre bébé soit gardé par quelqu'un qu'on connaît pas, surtout qu'il est très petit, on a préféré quelqu'un de la famille qui soit patiente, qui se comporte comme une maman et non pas comme une nounou. Voilà. Et donc ça s'est bien passé l'année dernière aussi et j'avais toujours quelqu'un chez moi donc j'étais pas seule, même pour le petit y avait toujours quelqu'un qui m'aidait, si j'étais fatiguée que j'avais à réviser pour un examen y avait toujours quelqu'un qui pouvait le garder pour moi et voilà. Donc vraiment très normal, ça s'est passé très normalement. » (Imen, enfant à 22 ans, école d'ingénieur)

Notons l'usage de l'adverbe « normalement » pour désigner le fait que l'enfant n'a pas perturbé le déroulement de ses études.

Bérengère (profil 2) a habité pendant un an chez ses beaux-parents, ce qui lui a fourni une solution de garde étant donné que sa belle-mère est au foyer et son beau-père à la retraite. Si cet arrangement était provisoire – il ne leur donnait pas forcément suffisamment d'intimité

– il a grandement facilité le déroulement des études de Bérengère, qui pouvait aller en cours sans se soucier de la garde de son enfant.

La mère d'Evelyne (profil 3 : plus de 25 ans et grossesse prévue) est venue l'aider les deux premières semaines après l'accouchement, notamment parce que le père de l'enfant travaillait dans le Sud de la France à ce moment-là et ne pouvait donc pas être présent. De plus, le beau-père d'Evelyne est venu aménager leur appartement pour poser des cloisons dans le salon et ainsi créer un nouvel espace qui deviendra la chambre de l'enfant. En outre, le couple parental a été couvert de cadeaux de naissance et n'a donc pas eu beaucoup de frais liés à l'arrivée de l'enfant :

« [...] et puis après y a quand même tout ce qu'il faut acheter pour le petit, et alors là c'est génial parce que c'est la famille qui a payé (rire). Le cadeau de naissance, bah son lit c'est ma mère qui l'a payé, mon frère m'a offert une armoire, mon oncle a offert un super siège auto, ma tante nous a offert le transat', j'ai une copine qui nous file un million de choses. Des fringues notamment. Qui a eu deux petits garçons dont c'est génial parce que là elle a pour du 9 mois/1 an, deux cartons pleins, donc ça remplit - plus les cadeaux ! Là c'est bon. Là il est habillé pour les "1 an", tout va bien. Mais c'est vrai qu'il y a quand même beaucoup de dépenses. Après c'est vrai qu'on a beaucoup de chances parce qu'on est quand même pas mal entourés, on a eu pas mal de cadeaux et notamment cette amie qui nous a filé son baby cook, le premier porte-bébé [...] » (Evelyne, enfant à 30 ans, master LSF)

Beaucoup d'autres mères étudiantes que nous avons rencontrées ont bénéficié de tels cadeaux à la naissance, notamment parce qu'elles étaient jeunes et que leurs proches voulaient les aider. Ainsi, l'aide que peuvent apporter les parents et les proches n'est pas uniquement réservée aux mères étudiantes qui sont jeunes. Bien qu'il puisse y avoir des variations – et il semblerait qu'en effet, les mères étudiantes les plus jeunes et les plus désemparées face à leur maternité aient plus tendance à bénéficier de l'aide de leurs parents que les mères étudiantes qui ont plus de 30 ans et qui avaient construit un projet parental avant de tomber enceinte – ce n'est pas forcément le profil de l'étudiante qui vient déterminer l'aide que les parents apportent.

Le principal facteur déterminant l'aide des parents : leur proximité et leur disponibilité

Les mères étudiantes ne recevant pas d'aide de leurs parents ont comme point commun d'être à distance de leur famille. Bien plus que le profil de l'étudiante mère, c'est donc la proximité avec les grands-parents et leur disponibilité qui déterminent la quantité d'aide qu'ils apportent.

Charlotte, pas exemple, est très aidée par ses beaux-parents, aussi parce qu'elle n'habite qu'à une heure de chez eux, contre deux pour aller chez sa mère. C'est une différence qu'elle souligne et qui a son importance dans la façon dont elle peut avoir recours à leurs aides respectives : il est beaucoup plus facile de partir en week-end en ne faisant qu'une heure de route qu'en en faisant le double. De même, si Bérengère va habiter chez ses beaux-parents pendant un an c'est parce qu'ils sont dans la région parisienne et qu'elle peut faire un master à Paris en même temps, alors que ses propres parents habitent dans un petit village d'Alsace.

Au sein du groupe de mères étudiantes correspondant au premier profil, il y en a deux (plus Charlotte) qui n'habitent pas à proximité de leurs parents. La première est Marion, dont les parents habitent en Picardie. Néanmoins, elle est quand même parfois aidée par sa mère

qui est au foyer et a donc le temps de venir habiter avec elle, notamment quand le père de l'enfant part faire des stages en Bretagne (dans le cadre de sa formation). La deuxième est Ayawa mais, elle, n'a pas de membre de sa famille qui soit disponible pour l'aider. Originaire du Togo, Ayawa est seule en France et ne peut compter sur personne, ce qu'elle trouve difficile :

« Surtout quand on est seule, parce que vu que moi j'ai pas de famille en France ici, donc ça fait que c'est vraiment à moi de tout gérer, tout faire. Y a personne qui me dire que oui, je vais garder mon enfant quelque part, je vais réviser, non c'est vraiment il faut que je trouve mon temps pour travailler, mon temps pour m'occuper de l'enfant, tout ça. » (Ayawa, enfant à 18 ans, licence de chimie)

C'est d'autant plus délicat à gérer que le père de l'enfant est très peu présent et ne se rend pas très disponible pour s'occuper de son fils. Lorsque ce dernier tombe malade, ce qui arrive assez fréquemment, Ayawa doit rester avec lui à l'hôpital car elle ne peut s'appuyer sur personne d'autre et ne veut pas laisser son fils seul.

D'autres mères étudiantes correspondant au deuxième et au troisième profil regrettent l'absence de proximité avec leurs parents car elles doivent se passer de leur aide au quotidien. Anne-Cécile (profil 2) n'a pas obtenu de place en crèche tout de suite et ne pouvait pas s'appuyer sur ses parents puisqu'ils n'habitent pas dans la région parisienne :

« Donc jusqu'à ce qu'il ait neuf mois j'avais pas du tout de mode de garde. Et ma famille n'habite pas du tout à Paris, ni celle de mon mari, donc c'était la débrouille. » (Anne-Cécile, enfant à 24 ans, master histoire de l'art)

Elle doit donc compter sur ses amies pour garder son fils. Heureusement, elle est la première à avoir un enfant (étant assez jeune par rapport à la moyenne de l'âge des premières naissances) et ses amies sont donc très disponibles.

Les parents d'Amina (profil 3) habitent en Tunisie et ne peuvent donc pas l'aider en gardant son fils, notamment quand il est malade ou le jour de la semaine où il n'a pas de place en crèche. Elle le regrette :

« Parce qu'en fait, moi et lui, nos familles elles habitent pas ici. Moi j'ai que ma sœur. C'est ça. Ça c'est franchement un inconvénient, je peux compter sur personne - à part ma sœur, et qui travaille ! Qui a déjà un enfant donc quand le bébé est malade c'est vraiment un problème. » (Amina, enfant à 25 ans, doctorat)

Pendant les vacances d'été, la crèche universitaire qui garde le fils d'Amina va fermer pendant un mois. Or, Amina ne peut pas se permettre d'arrêter de travailler sur sa thèse pendant un mois : d'une part, elle est déjà partie en congé maternité la première année de thèse et n'aura pas de financement complémentaire pour compenser ces trois mois ; d'autre part, ses collègues ne se permettent pas de partir plus de deux semaines pendant les vacances d'été et, enfin, elle commence à ressentir une pression de la part de l'ensemble du laboratoire pour publier plus et avancer dans son travail. Amina pense donc « faire venir » sa mère chez elle afin qu'elle s'occupe de son petit-fils, mais le problème est que son appartement est trop petit au goût de sa mère et qu'elle refusera de venir à moins qu'ils n'aient déménagé pour plus grand d'ici-là. Ainsi, même si sa mère est disponible, car au foyer et sans enfant en bas âge, la distance rend la demande d'aide d'Amina envers sa mère plus difficile.

L'aide apportée par les parents des mères étudiantes dépend donc très fortement de leur proximité et de leur disponibilité. Bien sûr, elle peut aussi varier en fonction des relations existant entre l'étudiante et ses parents : Laure, par exemple, n'a eu presque aucun soutien (même moral) de la part de ses parents qui ont très mal accepté son homosexualité. Cette aide

suit de plus un schéma très traditionnel, déjà développé dans *Espace et temps du travail domestique* (Chabaud-Rychter, Fougeyrollas-Schwebel et Sonthonnax, 1985) : c'est la mère qui, la plupart du temps, vient aider sa fille pour les tâches domestiques et la garde de l'enfant.

2) Le degré d'organisation est corrélé au degré d'aide dont l'étudiante bénéficie

Cette aide, très marquée pour plus de la moitié des étudiantes mères que nous avons rencontrées, a un rôle déterminant dans la configuration du quotidien de l'étudiante. En fonction du volume d'aide apporté, le degré d'organisation nécessaire pour réussir à être à la fois étudiante et mère varie grandement.

Imen, par exemple, n'a connu presque aucun changement dans ses études après l'arrivée de son enfant en raison de la présence d'une personne tierce (que ce soit sa mère ou sa belle-mère) pour l'assister dans toutes les tâches liées à la maison ou à l'enfant. C'est lorsqu'elle a obtenu une place en crèche et qu'elle s'est retrouvée seule avec son mari et son enfant que la conciliation études/enfant s'est faite plus difficile. Anne-Lise connaît beaucoup moins de difficultés depuis qu'elle habite à proximité de sa belle-mère (puis chez ses parents) car elle peut se reposer sur eux pour garder l'enfant lorsqu'elle doit étudier.

Ayawa, elle, n'a personne pour l'aider au quotidien et doit se « débrouiller » toute seule. Lors de son entretien, elle insiste très longuement et à de nombreuses reprises sur la façon dont elle organise chaque instant de son quotidien. Au début de l'année suivant son accouchement, elle commence à mettre en place une technique très élaborée de travail, afin de « maximiser » au mieux le temps dont elle dispose pour travailler. A l'aide de fiches et de mémos (lesquels lui permettent de travailler où qu'elle soit, même si elle n'a pas ses classeurs de cours sur elle), elle tire bénéfice de la moindre demi-heure et semble capable de travailler un examen en une heure. Elle insiste beaucoup sur la façon dont elle organise son temps : « vous ne savez pas ce que je suis capable de faire en cinq minutes ». Elle travaille aussi beaucoup seule, notamment pour les exposés ou les TP qui se font normalement en binôme, car elle ne peut pas se permettre de ne pas prendre de l'avance. Son enfant tombant souvent malade, son compagnon la sollicitant souvent pour régler ses problèmes, elle prévoit toujours en avance. Elle ne peut donc pas travailler avec une autre personne si celle-ci ne se met pas tout de suite à faire avancer le projet. Avec l'arrivée de son enfant, Ayawa a donc dû réorganiser l'ensemble de son emploi du temps pour réussir à travailler et à valider ses années malgré tout. C'est le cas d'organisation quotidienne le plus extrême que nous avons rencontré, or c'est aussi la personne qui bénéficie le moins d'aide de l'extérieur et qui se charge de toutes les tâches au sein du couple :

« Des fois je pense vraiment à m'enfuir et laisser tout ça, je me dis, si vraiment je le laisse tout seul, qui va s'occuper du petit ? Parce que c'est que lui [son compagnon] il pourra pas, il pourra pas payer le loyer, il pourra pas faire ça à la Fac, c'est tout ou rien. Parce que des fois j'en ai marre, des fois j'ai juste envie de laisser, de partir. Vraiment de partir et de tout laisser parce que c'est... J'ai plus l'impression de vivre, je fais rien. Les cours, le petit, son papa, c'est vraiment ils me prennent tout mon temps, tout mon temps. » (Ayawa, enfant à 18 ans, licence de chimie)

Si la plupart des mères étudiantes ont un emploi du temps structuré par les temps que prend l'enfant, les contraintes temporelles et le degré d'organisation au quotidien peuvent donc varier en fonction de la répartition des tâches au sein du couple et de l'aide apportée par les proches – ainsi que du type de cursus, Ayawa étant d'ailleurs dans un cursus très prenant.

Lorsque nous avons commencé à chercher des informations sur notre sujet de mémoire, nous ne voulions pas forcément traiter uniquement de la maternité étudiante. La petite annonce que nous avons postée à divers endroits stratégiques était donc la plus neutre possible : « *Etudiante en sociologie, je cherche à rencontrer des personnes ayant (ou ayant eu) un (des) enfant(s) pendant leurs études, afin d'échanger sur leur expérience lors d'un entretien anonyme.* » Néanmoins, aucun père étudiant (sauf un) ne nous a répondu. Ca n'est pas forcément étonnant puisque la difficulté à obtenir des entretiens avec des hommes lorsqu'il s'agit de parler de leur parentalité est un écueil classique dans ce type d'étude, auquel étaient déjà confrontés les auteurs du *Second Shift* (Hochschild, Machung, 1989).

Mais cela vient encore une fois souligner à quel point la « charge mentale » (Haicault, 1984) est assumée par les étudiantes : ce sont elles qui s'occupent d'organiser les activités interfamiliales, qui administrent le *care* (soin) à leur enfant et qui se préoccupent de savoir si son mode de garde lui convient ou si elles passent suffisamment de temps avec lui pour assurer son bien-être. C'est pour cela que les mères étudiantes voient leurs journées structurées par les horaires de garde de leurs enfants : ce sont elles qui prennent la responsabilité de les poser à la crèche, de les emmener chez leur nounou. C'est aussi pour cette raison-là que le temps des études doit être beaucoup plus organisé à l'avance. Mais cela implique aussi de parfois quasi-supprimer le « temps personnel » (temps où l'on ne fait rien, temps de loisirs) et de réduire le « temps physiologique » (temps du sommeil, du repas et du soin de soi) (Barrère-Maurisson, 2004) afin de rester une « bonne étudiante » et de réussir ses études. Les mères étudiantes sont donc confrontées à une véritable injonction paradoxale : comment est-on une bonne mère tout en restant une étudiante « comme les autres » ?

Maintenant que nous avons étudié le quotidien des mères étudiantes, on comprend donc que les pères étudiants semblent moins se sentir concernés par la question, puisqu'il semblerait que ce soient surtout les femmes qui prennent en charge la conciliation entre leurs études et le fait d'avoir un enfant. La responsabilité personnelle de cette « charge mentale » est d'abord celle des étudiantes qui ont des enfants. Beaucoup de nos entretiens (six d'entre eux) ont d'ailleurs eu lieu au domicile de l'étudiante mère et en présence de son enfant qu'elle devait garder. Le cadre de ces entretiens était donc très spécifique et en même temps très logique, étant donné que l'enfant était, pour ces mères, le cœur du sujet. La présence de l'enfant n'a pas forcément toujours été dérangeante, la plupart du temps elle permettait au contraire de créer une ambiance de complicité « féminine » autour de cet enfant et de l'attention qu'on lui accordait. En revanche, lorsque le conjoint entraînait dans la pièce où nous faisions l'entretien, on a pu très nettement ressentir une rupture du dialogue et de la complicité que nous avions auparavant avec la mère, comme si ce qu'on disait ne s'échangeait qu'entre femmes. Souvent d'ailleurs, les entretiens étaient l'occasion d'admettre que le conjoint n'en faisait pas forcément assez à leur goût ou qu'il ne comprenait pas par quoi elles pouvaient passer...

- Conclusion

Les temporalités de la maternité étudiante sont au nombre de deux. La première d'entre elle concerne les cycles de vie des étudiantes mères et nous permet de parler *des* maternités étudiantes. De fait, allier maternité et études ne prend pas le même sens en fonction de l'âge de la mère et du rapport qu'elle entretenait avec la norme procréative avant d'avoir des enfants. La deuxième temporalité s'intéresse au temps du quotidien et est l'occasion de retrouver une similarité des maternités étudiantes. Ici, être à la fois étudiante et mère passe par une réorganisation de l'emploi du temps autour des responsabilités maternelles.

Nous allons ici retracer les principaux résultats obtenus dans chacune de nos temporalités avant d'essayer d'expliquer en quoi ces résultats nous permettent de mieux comprendre le caractère « impensé » de la maternité étudiante. Il s'agit de traiter deux « idées reçues » qui viennent éclairer la difficulté qu'on a à imaginer la maternité étudiante possible.

A - Idée reçue n°1 : Les étudiants sont des jeunes qui ne veulent pas d'enfants

L'étude de la première dimension de notre objet, celle ayant trait à la place de la maternité dans le parcours des étudiantes, nous a permis de soulever la diversité des maternités étudiantes. Nous avons ainsi identifié trois groupes de mères étudiantes pour lesquelles la maternité et les études s'inscrivent différemment dans leurs biographies. Néanmoins, à chaque fois, la maternité semble inenvisageable dans la société et la sociologie française. Loin d'être innocent, cet impensé a des conséquences réelles sur la façon dont les mères étudiantes doivent justifier leur maternité en même temps que leurs études.

1) Trois profils de maternités étudiantes en fonction d'un axe « âge et rapport à la norme procréative »

En nous intéressant au cycle de vie des mères étudiantes que nous avons interrogées, nous avons trouvé non pas une mais trois maternités étudiantes. C'est l'âge et le rapport à la norme procréative qui permettent de refléter et d'expliquer cette diversité de maternités étudiantes.

Le premier profil de maternité étudiante est celui incarné par des étudiantes jeunes (moins de 23 ans) qui ont décidé de poursuivre une grossesse au départ non prévue. Ces étudiantes ne remplissent pas les « bonnes conditions » pour avoir un enfant (Bajos et Ferrand, 2006) et se sentent « trop jeunes » pour avoir un enfant. La décision de le garder est d'ailleurs plutôt une non décision : c'est le non recours à l'avortement qui est véritablement l'objet d'un choix. Ces étudiantes mères sont dans une position souvent stigmatisante et souffrent du regard des autres. Elles mettent en outre du temps à se construire un rôle de mère qui fasse sens et à trouver comment rester étudiante malgré tout.

Le deuxième profil de maternité étudiante est celui d'étudiantes qui ont moins de 25 ans et qui ont prévu de tomber enceinte. L'arrivée de l'enfant s'inscrit ainsi dans un « projet parental » (Boltanski, 2004) construit par le couple. Ces étudiantes ont tendance à se projeter « en avance » dans la norme procréative du fait notamment de l'âge plus élevé de leur conjoint (Bajos et Ferrand, 2006). Elles peuvent aussi se référer à une norme procréative plus précoce en raison de leur socialisation et de leurs origines (*e.g.* étudiantes étrangères). Elles vivent bien leur maternité et ne sont, elles, que très peu dérangées par le regard des autres.

Le troisième profil de maternité étudiante est celui d'étudiantes de plus de 25 ans et qui sont donc hors des tranches d'âges « traditionnelles » de l'enseignement supérieur en France. On compte parmi eux un certain nombre d'adultes en reprise d'études (ARE ; Vertongen *et al.*, 2009). Pour ces étudiantes, c'est le fait de faire des études qui est exceptionnel. En revanche, la maternité est construite de façon très classique : ces mères étudiantes sont dans un couple stable, désirent explicitement avoir des enfants avant de tomber enceinte et « ont l'âge » d'avoir des enfants, c'est-à-dire plus de 25 ans (Davie, 2012).

La pertinence d'une dimension alliant âge et situation matrimoniale a en outre été confirmée par une analyse des correspondances multiples (ACM) sur les données de l'Observatoire de la vie étudiante (OVE), puisque la principale dimension venant structurer l'espace des maternités étudiante est une échelle allant de « moins de 24 ans et célibataire » à « plus de 29 ans et mariée ou pacsée ».

2) On ne pense pas la possibilité d'une maternité étudiante

La norme autour de l' « étudiant(e) » (au singulier) considère celui (ou celle)-ci comme un(e) jeune qui a enchaîné les études après le lycée et qui a en conséquence une sexualité « non reproductive » (Bessin, 2009), c'est-à-dire qu'il (ou elle) ne souhaite pas devenir parent avant la fin de ses études (Galland, 1995). Cette norme, présente à la fois dans les représentations courantes de l'étudiant(e) dans la société et dans les définitions classiques voire implicites de l'étudiant(e) en sociologie, explique qu'on ne pense pas la maternité étudiante.

D'une part, parce qu'on n'imagine même pas que l'étudiant(e) puisse ne pas être « jeune » : la sociologie française ne se penche pas sur les adultes en reprise d'études (ARE) alors même qu'ils constituent 18% de la population étudiante aujourd'hui (données OVE 2010). On a donc du mal à penser que l'étudiant(e) puisse être dans la moyenne d'âge de l'arrivée du premier enfant (entre 25 et 30 ans ; Davie, 2012) et puisse remplir presque entièrement les « bonnes conditions » pour avoir des enfants (Bajos et Ferrand, 2006).

D'autre part parce que cette conception de l'étudiant(e) écarte de fait les étudiant(e)s qui sont en formation initiale mais qui désirent avoir des enfants à ce moment-là de leur vie. La focalisation de la sociologie française sur la sexualité majoritairement « non reproductive » (Bessin, 2009) des étudiant(e)s ne nous fournit pas les outils pour comprendre une déviance face à cette norme sexuelle. Pourtant, les étudiantes de moins de 25 ans qui désirent des enfants et qui, d'ailleurs, remplissent un certain nombre des conditions de la norme procréative (Bajos et Ferrand, 2006) existent. Il semblerait d'ailleurs qu'elles soient plutôt issues des milieux moins représentés dans la population étudiante française : professions intermédiaires, origines étrangères (ici : Maghreb) ou issue de petits villages. On peut donc se demander à quel point cette norme « non procréative » au sein de l'enseignement supérieur n'est pas aussi celle des élèves les plus privilégiés.

Enfin, cet impensé de la maternité étudiante a pour conséquences un manque patent d'outils intellectuels et pratiques (aménagements, prise en charge, etc.) pour les mères étudiantes qui se pensaient justement « trop jeunes » pour avoir un enfant mais qui ont choisi de ne pas avoir recours à l'avortement lorsqu'elles sont tombées enceintes. Ainsi, si la juvénisation (Chamboredon, 1985) de la population étudiante reflète bien évidemment une certaine réalité, elle a aussi un impact négatif sur les étudiantes qui deviennent mères sans l'avoir explicitement désiré : stigmatisation, mal-être, difficultés à faire sens de leur situation... Pour une partie de la population étudiante, il devient donc inenvisageable d'avoir un enfant pendant ses études parce qu'on est « trop jeune » à ce moment-là.

3) Un statut étudiant excluant en soi la projection dans la parentalité

En soi, le statut étudiant peut en effet difficilement être qualifié de « compatible » avec les « bonnes conditions » pour avoir un enfant. Il est intéressant de revenir ici un instant sur la façon dont le statut étudiant était envisagé à la fin de la deuxième guerre mondiale, car cette conception de l'étudiant vient éclairer les paradoxes de la maternité étudiante aujourd'hui. La Charte de Grenoble (1946), texte fondateur du mouvement étudiant au sortir de la guerre, revendiquait que l'étudiant soit considéré comme un « jeune travailleur intellectuel ». Il semblerait qu'aujourd'hui on ait accentué le côté « jeune » (alors même que la population étudiante est devenue progressivement de plus en plus hétéroclite en termes d'âges ; Erlich, 1998) et qu'on ait totalement oublié le versant « travailleur ». En effet, en étant étudiant on ne reçoit pas de salaire¹. Pourtant, étudier implique un travail de la part des étudiants, ce qu'Eveline (profil 3) souligne : alors même qu'elle n'a que très peu de temps pour elle-même car elle étudie et élève son fils, elle ne peut recevoir de salaire et d'aides en étant étudiante, ce qu'elle trouve singulièrement dévalorisant. On comprend donc que pour la majorité des étudiant(e)s il soit difficile de se projeter dans la norme procréative, étant donné que ce statut ne soit pas synonyme de salaire et donc de situation stable.

En s'inspirant de la perspective de Richardson (1994) qui explique comment la non prise en compte de l'âge dans la définition de l'étudiant conduit à des politiques discriminantes sur la base de l'âge et du sexe, on peut donc avancer que le fait de considérer l'étudiant comme un jeune sans désir d'enfant mène à une discrimination envers les parents étudiants en général et envers les mères étudiantes en particulier puisque la population de parents étudiants est majoritairement (à 67%²) composée de femmes.

Cela a même un effet paradoxal : alors même que l'on n'imagine pas la parentalité étudiante parce qu'on borne notre conception de l'étudiant à celle d'une certaine jeunesse, ce sont souvent les jeunes mères étudiantes qui sont dans une situation de précarité et souffrent le plus de ce vide juridique. En effet, c'est dans le groupe des mères étudiantes les plus jeunes et qui ne voulaient pas forcément d'enfant avant de tomber enceinte (profil 1) qu'on a vu le plus de familles monoparentales, sans revenu autre que leur bourse éventuelle et le RSA parent isolé et qui, de plus, sont au cœur d'une figure stigmatisante (entre la maternité adolescente et le « cas soc' » qui « profite » des aides de l'Etat pour vivre). En ne reconnaissant pas la maternité étudiante, on condamne donc ces jeunes femmes à une position d'*outsider* (au sens de Becker, 1985) dans la société française.

L'étude de la maternité étudiante nous a ainsi permis de relever une norme derrière la façon que l'on avait de se représenter (et de définir dans la sociologie) l'étudiant : un « jeune » sans désir d'enfant. Cela ne correspond pourtant pas à tous les étudiants : il nous faut maintenant le prendre en compte.

B - Idée reçue n°2 : Il n'est pas possible de concilier études et maternité

L'étude de la deuxième dimension de notre objet, qui a trait à la « conciliation » entre études et maternité, nous permet de relever les conséquences de cet impensé au quotidien. En

¹ A moins de bénéficier d'une allocation doctorale, ce qui ne concerne que certains dans la population des doctorants, lesquels ont de toute façon généralement plus de 23 ans quand ils commencent leur doctorat.

² Données OVE 2010

effet, en l'absence de droits spécifiques pour la maternité étudiante, ce sont les étudiantes qui prennent la « responsabilité » de leur maternité et de ses conséquences sur leur parcours étudiant. L'étudiante mère se retrouve face à une double injonction : être une « bonne mère », c'est-à-dire savoir donner à son enfant ce dont il a besoin et se soucier de son bien-être, et réussir ses études comme les autres étudiantes, sans que la maternité ne vienne perturber le cursus. C'est donc à la mère étudiante prendre la « charge mentale » (Haicault, 1984) d'organiser son quotidien afin de rendre compatible études et enfants.

1) L'organisation des journées des mères étudiantes

Après l'accouchement, la journée de la mère étudiante se trouve transformée. Alors qu'auparavant elle s'organisait en fonction du temps que prenaient les études (notamment, les heures de cours), elle devient structurée par le temps de la « mère ». En effet, il faut s'occuper de son enfant le matin et le soir et ce sont les horaires de garde de l'enfant qui organisent la journée de la mère étudiante.

Le temps qui peut être consacré aux études et aux loisirs est donc réduit en conséquence. En général, le temps pour étudier se trouve dans les interstices (pauses déjeuner, « creux » entre deux cours, etc.) de cet emploi du temps. Le temps de loisirs devient, lui, presque inexistant. C'est d'autant plus le cas que la mère se charge non seulement d'amener et de récupérer son enfant, mais qu'elle assure la majorité des tâches domestiques et surtout qu'elle prend la « charge mentale » (Haicault, 1984) de la gestion des différents temps au quotidien. En effet, c'est elle qui s'occupe (et se préoccupe) de trouver la « bonne » solution de garde. De plus, elle ressent le besoin de passer du temps « en famille » afin de ne pas pénaliser leur enfant. Dans le cas où l'étudiante mère ne trouve pas le temps de se consacrer à son enfant, elle a par ailleurs tendance à culpabiliser. On peut donc dire que l'étudiante mère a l'injonction d'être une « bonne mère », c'est-à-dire d'assurer le bien-être physique et moral de son enfant.

Mais elle est aussi confrontée à l'injonction de rester une « étudiante normale », c'est-à-dire d'être capable de satisfaire les mêmes exigences que les autres étudiants de son cursus. Il s'agit donc d'une injonction paradoxale. La réponse à cette dernière est généralement une organisation beaucoup plus grande des différents temps de la journée et travail beaucoup plus conséquent et régulier.

2) La maternité, une exception qu'il faut assumer

La maternité est donc une particularité qui devrait être « assumée » par les étudiantes.

Dans les étudiantes que nous avons rencontrées, celles qui voulaient avoir un enfant pendant leurs études avaient quasiment toutes déjà calculé et planifié la compatibilité entre l'arrivée de leur enfant et le déroulement « normal » (ou presque) de leur scolarité. De plus, il est intéressant de constater que quand les grossesses sont planifiées elles le sont majoritairement (à 3/5) dans des cursus qui prennent peu de temps ou (1/5) à la fin de cursus prenant. Si Imen n'avait pas forcément réfléchi à l'incompatibilité entre ses études et une grossesse, remarquons qu'elle a commencé ses études en Tunisie où autour d'elles les femmes se marient voire ayant des enfants pendant leurs études étaient bien plus dans la norme qu'en France.

En outre, le fait d'être une mère n'est pas valorisé dans les études supérieures – du moins, dans les cursus que nous avons étudiés car on peut soupçonner que ce ne soit pas exactement le cas dans des cursus médico-sociaux (Lister, 2003). Dans un article sur les

mères en reprises d'études dans ce type d'études au Royaume Uni, Pam Green Lister (2003) montre en effet que les mères étaient surprises de voir qu'on mettait en valeur leur expérience de donneuses de soins et même qu'on la considérait comme un pré-requis pour pouvoir suivre la formation. Cela vient fortement contraster l'expérience de ces mères étudiantes à qui on avait jusque-là expliqué qu'elles devaient choisir entre enfants et études. L'une d'entre elle raconte : « lors d'un entretien [pour intégrer une formation], on m'a demandé comment je ferais pour trouver le temps d'étudier. C'est comme si tu ne pouvais pas être une personne entière, une mère qui étudie » (Lister, 2003). Dans nos interviewées, nous n'avons trouvé qu'une étudiante qui ait utilisé son expérience de mère comme un matériau pour ses études. Il s'agit de Bérengère, qui a réalisé un dossier sur le fait de « devenir mère » afin de valider son diplôme. Toutes les autres étudiantes ont d'avantage tendance à séparer leur vie « personnelle », c'est-à-dire le fait qu'elles soient mères, de leurs études. L'expérience maternelle ne semble donc pas rentrer dans les ressources que l'on peut mobiliser au cours des études supérieures – du moins, dans l'échantillon que nous avons récolté.

De plus, les arrangements de scolarité doivent être demandés comme des exceptions par les étudiantes. La structure même des études supérieures ne prend donc pas en compte la possibilité d'une maternité et les arrangements qui peuvent être faits ne sont pas forcément à même de favoriser l'apprentissage de la mère étudiante. Ayawa, par exemple, se retrouve à enchaîner des semestres dans le désordre (le deuxième semestre d'une année avant le premier, systématiquement) car elle ne peut se permettre de redoubler son année (sous peine de perdre sa bourse) et elle a déjà « perdu » un semestre avec son accouchement. Le caractère ponctuel de ces arrangements, au cas par cas, a tendance à accentuer encore plus la responsabilité individuelle des étudiantes qui ont des enfants. C'est d'autant plus le cas que les couples étudiants ne semblent pas déroger à la norme du partage inégalitaire des tâches domestiques et des soins aux enfants (Hochschild et Machung, 1989).

3) Ne pas penser la maternité étudiante : un cercle vicieux

Voilà un peu plus de 20 ans, Joan Acker (1990) interrogeait la « neutralité en genre » (*gender neutrality*) des organisations. En s'inspirant de cette perspective, nous pouvons nous demander à quel point la structure de l'enseignement supérieur vient en elle-même rendre incompatible et surtout impensable la maternité étudiante : l'« étudiante » ne serait-elle pas celle qui n'a pas de charges familiales et qui peut se consacrer à ses études ?

Ainsi, nous serions face à un cercle vicieux : d'une part, la maternité n'est pas pensée comme « normale » chez les étudiants, c'est-à-dire que la définition des étudiants ne prend pas en compte une potentielle maternité (et parentalité). La maternité est donc un non « problème public » (Gusfield, 2009) en France : il n'y a pas de politique publique visant cette population particulière. Et, d'autre part, cela peut avoir des conséquences graves sur les vies des mères étudiantes (peu de revenus, expulsion des logements universitaires...) et cela rend dans tous les cas difficile la « conciliation » entre études et famille. Ainsi, le fait de devoir répondre à une injonction paradoxale (avoir le temps de remplir son rôle de mère et d'être une étudiante « normale ») rend d'autant plus impensable la maternité étudiante : comment feraient les mères étudiantes ? La question de la compatibilité entre études et maternité est sans aucun doute celle qui nous a été la plus posée lorsque nous parlions de nos investigations. C'est aussi celle à laquelle les mères étudiantes sont les plus souvent confrontées, quel que soit leur profil. La maternité étudiante reste donc impensable car il serait impossible de « concilier » études et responsabilités familiales.

Parfois, les mères étudiantes viennent jouer de ce stéréotype à leur profit, ce qui montre la prégnance de cette représentation. Coralie, par exemple, explique à sa directrice de

mémoire de M1 qu'elle ne pourra pas continuer dans ce cursus car c'est trop difficile d'être à la fois mère et étudiante :

« Et donc voilà, je lui ai dit que j'étais pas capable de faire un master deux, que je voulais prendre du temps pour mon enfant... [...] « Vous comprenez, parce que là, je me suis rendue compte » machin gnagnagna... Je lui ai fait tout un baragouin pour qu'elle me foute la paix et donc je suis partie. » (Coralie, enfant à 22 ans, master archéologie)

Mais Coralie ne trouve pas ça « trop difficile » et n'a pas du tout envie de renoncer à ses études. Elle veut juste changer d'université afin de ne plus être dirigée par une professeure qu'elle juge incompétente et trop absente, et sa maternité lui donne une bonne excuse pour disparaître discrètement. Laure aussi joue avec son rôle de mère afin d'obtenir plus vite un « papier » administratif qu'elle doit récupérer à son université :

« Du coup je suis allée chercher ce papier à la fac et j'ai attendu pendant trois plombes au secrétariat, ils ont mis quatre heures à faire le truc. Et puis à un moment j'en ai eu marre et (rire) je suis rentrée avec William en le surprenant parce que j'entrais d'un coup brusque dans le bureau et il s'est mis à pleurer, et j'ai hurlé "vous voyez ce que vous faites, il meurt de faim ! Donnez-moi ce papier de merde !" (rire) Je suis ressortie avec mon papier, j'étais très fière de moi. » (Laure, enfant à 22 ans, master études de genre)

Si ces deux situations sont comiques et montrent que les mères étudiantes ne sont pas dépourvues de ressources, elles relèvent par ailleurs très bien la force de la représentation selon laquelle la maternité étudiante est impossible au quotidien.

C - Des prolongements possibles

Ce mémoire n'est qu'une ébauche de ce qu'on peut observer de la parentalité étudiante en France. En effet, il s'inscrivait principalement dans une démarche exploratoire et nous a permis de mettre au jour un certain nombre d'aspects de la maternité étudiante qui pourraient permettre à des recherches ultérieures d'interroger la structure des études supérieures en rapport avec leur potentielle non-prise en compte de la maternité étudiante.

En explorant les données de l'Observatoire de la vie étudiante (OVE), nous avons notamment pu constater que les taux de parentalité étudiantes étaient très variés en fonction des filières et des cursus choisis par les étudiants. C'est ce qui nous fait nous interroger quant au rôle que peuvent jouer les différents cadres de l'enseignement supérieur dans l'absence de parentalité étudiante : s'explique-t-elle uniquement du fait de la composition de la population étudiante (relativement jeune et ne se projetant pas dans une parentalité immédiate), ou bien n'y a-t-il pas aussi une façon de penser les études comme incompatibles avec l'arrivée d'un enfant ? Plus précisément, où et comment le cadre des études supérieures rend-il le plus (ou le moins) envisageable d'avoir des enfants ?

Nous pourrions donc interroger le rapport à la parentalité dans l'enseignement supérieur. En nous inspirant des études sur le genre dans les organisations (Acker, 1990 ; Britton, 2000), nous pourrions étudier ce rapport selon trois perspectives :

1) la perspective structurelle, qui cherche à comprendre comment les structures des établissements d'enseignement supérieur (organisation des cursus, des cours, des examens, des stages...) reposent sur une vision de l'étudiant qui ne prend pas en compte une potentielle parentalité, en l'identifiant à la fois à un jeune et à une personne sans projet de famille immédiat ;

2) la perspective symbolique, qui interroge la façon dont l'enseignement supérieur est idéologiquement conçu : le rapport au savoir exigé, les attentes concernant l'investissement et le travail personnel ne s'adressent-ils pas uniquement à des jeunes sans enfants ? Dans ce cadre-là, on veillera à considérer qu'il n'y a pas qu'un enseignement supérieur étant donné la variété de l'offre qui existe aujourd'hui ;

3) enfin, la dernière perspective explore le profil et la composition des filières, des cursus et des établissements (en termes de genre, d'âge et d'origines sociales et ethniques, par exemple) : ne viennent-ils pas influencer à la fois le rapport aux études et le rapport à la parentalité ? Dans ce cadre, il sera intéressant d'explorer des filières relativement homogènes mais aussi assez hétérogènes en termes de classes sociales et d'âges.

Il faudrait en outre chercher à mieux clarifier la façon dont les étudiants se projettent ou non dans la parentalité en fonction de leur sexe, de leur situation matrimoniale et de leurs origines. En effet, nous n'avons pu explorer autant que voulu ces diverses situations.

Sources

Sources primaires :

Bektou, S, « Etudiante et maman, « un casse-tête au quotidien », *Le Bondy Blog*, « C'est chaud », 3 février 2014 (url : http://www.bondyblog.fr/201402031300/etudiante-et-maman-un-casse-tete-au-quotidien/#.U1wunK1_ued)

Cnous.fr, « Conditions générales d'attribution d'une bourse de l'enseignement supérieur » (url : <http://www.cnous.fr/bourses/272-2/>)

La maison des Bout'chou, site internet :
<http://www.lamaisondesboutchou.org/structures/csj/>

LMDE, « Détails des remboursements du 01/10/2013 au 30/09/2014. Optimum forfaits LMDE » (url : http://www.lmde.com/fileadmin/pdf/complementaire/detail_prestations_of.pdf)

MESR-DGESIP, Circulaire n°2011-0013 du 26-6-2011, « Modalités d'attribution des bourses d'enseignement supérieur sur critères sociaux et des aides au mérite et à la mobilité internationale pour l'année 2011-2012 », 26 juin 2011 (url : <http://www.education.gouv.fr/cid56868/esrs1117342c.html>)

MESR et Ministère des Droits des Femmes, « Egalité entre les Femmes et les Hommes. Plan d'action du ministère de l'Enseignement supérieur et de la recherche. », janvier 2013 (url : http://cache.media.enseignementsup-recherche.gouv.fr/file/Charte_egalite_femmes_hommes/90/4/plan_action_couv_239904.pdf)

OVE, « Conditions de vie des étudiants – 2010 », 2010, Centre Maurice Halbwachs (CMH)

Bibliographie :

ACKER J., 1990, « Hierarchies, jobs, bodies: A theory of gendered organizations », *Gender & society*, 4, 2, p. 139-158.

AVDEEV A., EREMENKO T., FESTY P., GAYMU J., BOUTEILLEC N. LE, SPRINGER S., 2011, « Populations et tendances démographiques des pays européens (1980-2010) », *Population*, 66, 1, p. 9.

BACHELOT A., 2002, « Aspects psychologiques de la grossesse non prévue », In BAJOS N., FERRAND M., *De la contraception à l'avortement. Sociologie des grossesses non prévues*, Paris, Inserm (Questions en Santé publique), p. 79-114.

BACHMANN L., GOLAY D., MESSANT F., MODAK M., PALAZZO C., ROSENDE M., 2004, « Famille et travail : une perspective radicale ? », *Nouvelles Questions Féministes*, 23, 3, p. 4-10.

BAJOS N., FERRAND M., 2006, « L'interruption volontaire de grossesse et la recomposition de la norme procréative », *Sociétés contemporaines*, 61, 1, p. 91.

BARRERE-MAURISSON M.-A., 1992, *La division familiale du travail : la vie en double*, (Economie en liberté).

BARRÈRE-MAURISSON M.-A., 2004, « Masculin/féminin: vers un nouveau partage des rôles? », *Cahiers Français*, 322.

BECKER H., 1985 [1963], *Outsiders. Etude de sociologie de la déviance*, Métailié, 247 p.

BEETS G., 2006, « Âge à la maternité et politiques sociales », *Informations sociales*, 4, p. 126-137.

BESSIN M., LEVILAIN H., RÉGNIER-LOILIER A., 2005, « Avoir des enfants "sur le tard". Une exploration statistique de la "parenté tardive" à partir de l'EHF 1999 », dans *Histoires de familles, histoires*

familiales : Les résultats de l'enquête famille de 1999, Paris, Institut national d'études démographiques, p. 283-306.

BHROLCHAIN M.N., BEAUJOUAN E., 2012, « En France comme en Grande-Bretagne, l'allongement des études retarde les maternités », *Population et Sociétés*, 495, Institut National d'Études Démographiques (INED).

BOLTANSKI L., 2004, *La condition fœtale : une sociologie de l'engendrement et de l'avortement*, Paris, Gallimard.

BONNET M., 1997, « Temporalités étudiantes: des mobilités sans qualités », *Annales de la recherche urbaine*, 77, p. 63-71.

BONGRAND P., VASCONCELLOS M., 2013, « V. L'enseignement supérieur », dans *Le système éducatif*, (Repères), p. 65-79.

BOZON M., 1990, « Les femmes et l'écart d'âge entre conjoints : une domination consentie I. Types d'union et attentes en matière d'écart d'âge », *Population*, 45, 2, p. 327-360.

BRITTON D.M., 2000, « The epistemology of the gendered organization », *Gender & Society*, 14, 3, p. 418-434.

BUI-XUAN O., 2011, « Le congé de maternité des enseignantes-chercheuses », *Droit et société*, n° 77, 1, p. 109-136.

CARDI C., 2007, « La «mauvaise mère»: figure féminine du danger », *Mouvements*, 1, p. 27-37.

CHAMBOREDON J.-C., 1985, « Adolescence et post-adolescence : la "juvénisation". Remarques sur les transformations récentes des limites et de la définition sociale de la jeunesse », dans A.-M. Alleon, O. Morva, S. Lebovici (dir.), *Adolescence terminée, adolescence interminable*, Paris, PUF.

CHAMAHIAN A., 2011, « Reprendre des études à l'âge adulte: les effets sur les liens intergénérationnels à l'université et dans la famille », *Recherches familiales*, 1, p. 91-100.

CHAMAHIAN A., 2013, « Se former dans le temps de retraite », *Retraite et société*, 2, p. 81-100.

CICCHELLI V., ERLICH V., 2000, « Se construire comme jeune adulte. », *caf.fr*.

CICCHELLI V., 2001, *La construction de l'autonomie: Parents et jeunes adultes face aux études*, Paris, Presses Universitaires de France - PUF.

CICCHELLI V., 2013, *L'autonomie des jeunes: questions politiques et sociologiques sur les mondes étudiants*, Documentation française (Panorama des savoirs).

CROS L., 1961, *L'explosion scolaire*, Paris, Comité universitaire d'information pédagogique (Education et économie).

DAVIE E., 2012, « Un premier enfant à 28 ans », *Insee Première*, 1419.

DAVIE E., MAZUY M., 2011, « Fécondité et niveau d'études des femmes en France à partir des enquêtes annuelles de recensement », *Population*, 65, 3, p. 475-511.

DESPLANQUES G., 1985, « Modes de garde et scolarisation des jeunes enfants », *Economie et statistique*, 176, 1, p. 27-40.

DONATI P., 2000, « L'absence d'enfants. Un choix plus ou moins délibéré dans le parcours d'hommes et de femmes », *Recherches et prévisions*, 62, 1, p. 43-56.

DONATI P., CÈBE D., BAJOS N., 2002, « Interrompre ou poursuivre la grossesse? Construction de la décision », In BAJOS N., FERRAND M., *De la contraception à l'avortement. Sociologie des grossesses non prévues*, Paris, Inserm (Questions en Santé publique), p. 115-162.

DURAND S., 2002, « Accès à la contraception et recours à l'IVG chez les jeunes femmes », In BAJOS N., FERRAND M., *De la contraception à l'avortement. Sociologie des grossesses non prévues*, Paris, Inserm, p. 249-302.

EDWARDS R., 1993, *Mature Women Students: Separating Or Connecting Family and Education*, Taylor & Francis, 192 p.

ERLICH V., 1998, *Les nouveaux étudiants: un groupe social en mutation*, (Références. Sociologie).

ERLICH V., 2004, « L'identité étudiante: particularités et contrastes », *Comprendre les jeunes*, 5, p. 121-140.

ESCOFIER B., PAGÈS J., 2008, *Analyses factorielles simples et multiples: Objectifs, méthodes et interprétation*, Dunod, 329 p.

FAVE-BONNET M.-F., CLERC N., 2001, « Des «Héritiers» aux «nouveau étudiants»: 35 ans de recherches », *Revue française de pédagogie*, 136, 1, p. 9-19.

FELOUZIS G., 2001, *La condition étudiante. Sociologie des étudiants et de l'université*, Paris, Puf (Sociologie d'aujourd'hui).

FORQUIN J.-C., 2004, « L'idée d'éducation permanente et son expression internationale depuis les années 1960 », *Savoirs*, 6, 3, p. 9.

FOURNIER C., 2012, « Former les seniors: n'est-ce pas déjà trop tard? », *Education permanente*, 191, p. 125-134.

GALLAND O., 1984, « Précarité et entrées dans la vie », *Revue française de sociologie*, 25, 1, p. 49-66.

GALLAND O., 1990, « Un nouvel âge de la vie », *Revue française de sociologie*, 31, 4, p. 529-551.

GALLAND O., 1995a, « Une entrée de plus en plus tardive dans la vie adulte », *Economie et statistique*, 283, 1, p. 33-52.

GALLAND O., 1995b, *Le monde des étudiants*, PUF (Sociologies).

GALLAND O., 1996, « L'entrée dans la vie adulte en France. Bilan et perspectives sociologiques », *Sociologie et sociétés*, 28, 1, p. 37.

GALLAND O., 2000, « Entrer dans la vie adulte: des étapes toujours plus tardives, mais resserrées », *Économie et statistique*, 337, 1, p. 13-36.

GALLAND, O., 2011, *Sociologie de la jeunesse*, 5ème édition, Paris, Armand Colin (U), 248 p.

GARNER H., MEDA D., SENIK C., 2005, « Conciliation entre vie professionnelle et vie familiale, les leçons des enquêtes auprès des ménages », *Travail et emploi*, 102, p. 57-67.

GAVIRIA S., 2001, « Deux formules pour devenir adulte: en France et en Espagne », *Dialogue*, n° 153, 3, p. 31-39.

GLASER B.G., STRAUSS A.L., 1967, *The discovery of grounded theory: strategies for qualitative research*, Chicago, IL : Aldine.

GRUEL L., GALLAND O., HOUZEL G., 2009, *Les étudiants en France : histoire et sociologie d'une nouvelle jeunesse*, (Le sens social,).

GUILLEMETTE F., 2006, « L'approche de la Grounded Theory; pour innover », *Recherches qualitatives*, 26, 1, p. 32-50.

GUSFIELD J.R., 2009 [1981], *La culture des problèmes publics. L'alcool au volant : la production d'un ordre symbolique*, Paris, Economica, "Études sociologiques"

HAICAULT M., 1984, « La Gestion Ordinaire de La Vie En Deux », *Sociologie du Travail*, 3, p. 268-277.

HOCHSCHILD A. R., MACHUNG A., 1989, *The second shift. Working parents and the revolution at home*, New York, Viking.

HOCHSCHILD A.R., 2003, *The Commercialization of Intimate Life. Notes from Home and Work*, Berkeley, University of California.

JUSTICE E.M., DORNAN T.M., 2001, « Metacognitive Differences between Traditional-Age and Nontraditional-Age College Students », *Adult Education Quarterly*, 51, 3, p. 236-249.

KEVERN J., WEBB C., 2004, « Mature women's experiences of preregistration nurse education », *Journal of Advanced Nursing*, 45, 3, p. 297-306.

LE VAN C., 1998, *Les grossesses à l'adolescence: normes sociales, réalités vécues*, L'Harmattan, 208 p.

LE VAN C. , 2006, « La grossesse à l'adolescence : un acte socialement déviant ? », *Adolescence*, 55, 1, p. 225.

MARRY C., 2004, *Les femmes ingénieurs : une révolution respectueuse*, (Perspectives sociologiques).

MARRY C., JONAS I., 2005, « Chercheuses entre deux passions: L'exemple des biologistes », *Travail, genre et sociétés*, N° 14, 2, p. 69.

MOREAU I., 2013, « Parentalité précoce et scolarité : l'effet de la trajectoire parentale sur l'obtention du diplôme »,.

NICOLE-DRANCOURT C., 2009, *Conciliation travail-famille : attention travaux*, Editions L'Harmattan, 237 p.

ODUL-ASOREY I., 2013, « Congé maternité, droit des femmes? », *La Revue des droits de l'homme. Revue du Centre de recherches et d'études sur les droits fondamentaux*, 3.

ORIA N., CAMUS J., 2012, « Avoir un premier enfant : un rite d'institution », *Recherches familiales*, 1, p. 49-59.

PAILHE A., SOLAZ A., 2006, « Vie professionnelle et naissance: la charge de la conciliation repose essentiellement sur les femmes », *Population et sociétés*, 426.

DUMONTIER F., PAN KÉ SHON J.-L., 2000, « Enquête emploi du temps 1998-1999 », *Consommation et modes de vie*, INSEE Résultats, p. 101-102.

REGNIER-LOILIER, A., *Avoir des enfants en France. Désirs et réalités*, Ined, Paris, 2007 (Les cahiers de l'Ined).

REGNIER-LOILIER A., 2011, « Etudier et avoir des enfants en France », dans *Les mondes étudiants : enquête conditions de vie 2010*, La Documentation française, p. 61-71.

RICHARDSON J.T.E., 1994, « Mature students in higher education: I. A literature survey on approaches to studying », *Studies in Higher Education*, 19, 3, p. 309-325.

SULLEROT E., 2005, « Un premier enfant de plus en plus tard », *Population & Avenir*, 674, 4, p. 14.

SEGALEN, M., 2013, *Sociologie de la famille*, Paris, Armand Colin (U).

SELLENET C., PORTIER-LE COCQ F., 2013, « Maternités adolescentes : le temps bousculé », *La revue internationale de l'éducation familiale*, 33, 1, p. 17.

TESTENOIRE, A., 2006, « Des femmes sans jeunesse ? Les mères précoces », In BIDART C., *Devenir adulte aujourd'hui. Perspectives internationales*, L'Harmattan (Débats jeunesse).

TÉTARD F., « Les étudiants : une jeunesse pas tout à fait comme les autres », In Legois J.-P., Monchabion A. et Morder R., *Cent ans de mouvements étudiants*, Syllepse (Germe)

TOULEMON L., 1995, « Très peu de couples restent volontairement sans enfant », *Population (French Edition)*, 50, 4/5, p. 1079.

TURKI R., FERRAND M., BAJOS N., 2002, « Femmes migrantes ou issues de l'immigration maghrébine : un rapport spécifique à la contraception ? », dans *De la contraception à l'avortement*.

Sociologie des grossesses non prévues, Paris, Inserm (Questions en Santé publique).

VAN DE VELDE, CECILE, 2008, *Devenir adulte. Sociologie comparée de la jeunesse en Europe*, Paris, Presses Universitaires de France - PUF.

VANDERSCHelden M., 2006, « L'écart d'âge entre conjoints s'est réduit », *Insee Première*.

VERGER D., HERPIN N., 1998, « Les étudiants, les autres jeunes, leur famille et la pauvreté », *Economie et statistique*, 308, 1, p. 211-227.

VERTONGEN G., BOURGEOIS É., NILS F., VIRON F. DE, TRAVERSA J., 2009, « Les motifs d'entrée en formation des adultes en reprise d'études universitaires », *L'Orientation scolaire et professionnelle*, 38/1, p. 25-44

- Annexes

Grille synoptique des entretiens

n°	Prénom	âge	âge enfant	Cursus	Moment enfant
1	Bérengère	23-24 ans	22 ans	école d'ingé (puis doctorat)	5ème année, S2
2	Caroline	37 ans	34-35 ans	Doctorat (reprise études)	3ème année thèse
3	Charlotte	22 ans	19 ans	Musicologie + conservatoire (théâtre)	2ème année conserv.
4	Anne-Lise	23 ans	18 ans	CPGE (3 ans) hk/k, grande école	hypokhâgne
5	Anne-Cécile	28 ans	24 ans	Master histoire de l'art	M2
6	Laure	25 ans	22 ans	sociologie - études de genre	entre M1 et M2
7	Lucie	24 ans	23 ans	Grande école	M2
8	Coralie	25 ans	22 ans	Master archéo	L3 archéo
9	Ayawa	20 ans	18 ans	Licence de chimie	S2 L1
10	Imen	24 ans	22 ans	école d'ingé	Bac +3 (1A école ingé)
11	Adrienne	22 ans	21 ans	école d'ingé	Bac+4 (2A école ingé)
12	Chris	32 ans	31 ans	Licence informatique	L2-L3 info
13	Marion	23 ans	21 ans	Licence hist-géo	L3 hist-géo (catho)
14	Sonia	22 ans	21 ans	CPGE math sup puis licence math	L3 math
15	Amina	26 ans	25 ans	Doctorat informatique	début doctorat
16	Aurore	23 ans	21 ans	MàNAA puis BTS design de mode	MàNAA
17	Evelyne	30 ans	30 ans	Reprise études, DU puis Master LSF	avant M1 LSF

(suite sur la page suivante)

n°	Profession père	Profession mère	nationalité	Temps entretien
1	pasteur (protestant) travaille dans une entreprise en	aide comptable	France	2h
2	Afrique	marchande d'art	France	2h25
3	travaille à la SNCF (technicentre)	assistante comptable	France	2h
4	?	au foyer (?)	France	1h45
5	conseiller financier (dans banque)	au foyer (?)	France	1h
6	sociologue	pas d'emploi (ex journaliste)	France	1h12
7	retraité	travaille	France	1h18
8	contrôleur des impôts	au foyer	France	2h20
9	dans l'armée (classe moyenne)	assistante sociale	Togo	2h47
10	pilote militaire	au foyer	Tunisie	1h06
11	directeur d'hôpital	assistante en génie sanitaire	Gabon	1h23
12	instituteur (retraité)	au foyer	France	1h20
13	agriculteur	ne travaille plus	France	1h40
14	?	?	Gabon	50'
15	commerçant (bac+2/+3)	mère au foyer	Algérie	1h28
16	DRH (à la Réunion) - retraité	infirmière libérale	France	1h03
17	(décédé)	infirmière libérale	France	1h22

Grille de codage des entretiens :

Temps de la vie	Temps du quotidien
Rapport aux études	Organisation
Rapport à la grossesse (couple, planification...)	Rapports avec les autres personnes
Rapports avec la famille	Répartition des tâches au sein du couple
Aménagements du cursus ou non	Aides (surtout familiales) dont bénéficie l'étudiante

Récits de vie

1) Profil-type 1 : Charlotte

Aperçu : Charlotte est tombée enceinte alors qu'elle était sous implant, lors de sa deuxième année en tant qu'étudiante, à 19 ans. Elle ne pensait pas que ça allait arriver et était d'ailleurs séparée du papa depuis quelques semaines. Néanmoins, en y réfléchissant, c'était peut-être voulu : cet enfant lui a permis de donner une nouvelle impulsion à sa vie, elle en a retiré un nouveau rapport à ses études (plus motivée, elle a envie d'assurer un avenir à sa fille).

Récit de vie :

Charlotte a longtemps eu une relation très conflictuelle avec sa mère. Lors de son année de terminale, Charlotte est tombée en dépression. Elle est donc arrivée à la fac en se disant que c'était un nouveau départ, elle est à 2h de chez ses parents et a sa petite chambre d'étudiante, dans une ville de province. Elle s'est inscrite en musicologie et aussi, en parallèle, au conservatoire – un peu par hasard, elle n'avait pas été prise en musique mais en théâtre, oui. La première année elle sort beaucoup, ce qui inquiète sa mère, laquelle va essayer de l'inscrire en BTS commerce – Charlotte refuse, c'est une autre rupture avec sa mère.

Charlotte tombe enceinte fin août début septembre. Elle ne s'en rend pas compte : elle avait effectivement dû oublier sa pilule une fois, mais elle passait à l'implant et le gynécologue n'avait pas détecté sa grossesse. De plus, il est courant que l'implant provoque une aménorrhée pendant quelques mois. Elle ne s'en rend compte qu'après 4 mois de grossesse. A ce moment-là, elle était séparée du père et n'avait que 19 ans. Elle est partie en panique chez sa mère, en demandant une dérogation pour pouvoir passer ses partiels après les vacances. Elle l'a annoncé à sa mère, qui l'a plutôt mieux pris que ce à quoi elle s'attendait. Elles ont pris rendez-vous avec le gynécologue, lequel a préparé tous les papiers au cas où elle voulait avorter en Espagne. Il lui laisse une semaine et demi pour réfléchir, mais au fond d'elle Charlotte sait déjà qu'elle veut garder cet enfant : en allant à l'hôpital, lorsqu'elle voulait savoir si oui ou non elle était enceinte, elle avait aperçu le bébé déjà très formé dans son ventre (par échographie) et ne s'était déjà pas sentie capable d'avorter. C'est donc à la fois un choix par défaut (pour éviter d'avorter) et un choix un peu ambigu parce qu'elle désirait aussi un changement dans sa vie.

Elle est donc revenue passer ses partiels, lesquels ont été royalement ratés – elle était trop occupée à penser à tout ce qui allait se passer à présent. La grossesse la fatigue et son médecin lui dit qu'elle doit choisir entre la musico et le théâtre mais qu'elle n'arriverait pas à faire les deux en même temps. Charlotte va donc voir l'administration de sa fac afin d'obtenir un allègement de ses cours mais elle se retrouve face à une personne du relais handicap qui lui explique que tant qu'elle n'a pas un certificat (comme quoi elle doit rester alitée, par exemple) elle reste une élève comme les autres et qu'il n'y a aucune raison pour laquelle on pourrait faire une exception. Charlotte essaie de lui expliquer qu'elle ne s'attendait pas à cette grossesse, qu'elle est séparée du futur père et qu'elle a beaucoup de chose à régler d'ici à la naissance mais rien n'y fait. Elle décide donc d'abandonner ses cours – le mépris auquel elle a été confrontée a fait qu'elle a choisi le théâtre sur la musicologie. Mais au fond, peut-être aussi commençait-elle à se rendre compte que le théâtre comptait plus pour elle. De plus, alors qu'à la fac les élèves la dévisageaient et parfois lui faisaient des remarques (comme quoi elle allait rater sa vie, par exemple), au conservatoire les gens autour d'elle étaient plus âgés et se sont montrés, certes surpris, mais assez compréhensifs et présents pour elle. Elle a continué le conservatoire jusqu'à ses 7 mois de grossesse, en avril : après, elle était trop grosse, elle n'y arrivait plus. De plus il lui fallait trouver un appartement plus grand et faire un grand nombre de démarches pour obtenir de l'aide (comme le RSA parent isolé).

Malheureusement, le conservatoire n'autorise pas le redoublement. Afin de pouvoir continuer, on lui a donc dit de faire comme si toute l'année qu'elle avait faite jusque là avait été une année sabbatique (rétro-active donc) et de recommencer sa deuxième année de théâtre l'an prochain. Elle s'arrangera ensuite pour pouvoir suivre les cours de deuxième et troisième année et valider sa troisième année – ce qui, sur le papier, fait comme si elle avait eu un an sabbatique puis sauté sa deuxième année. Bien sûr, ces arrangements étaient plus ou moins informels.

De septembre à janvier, elle n'a pas de solution de garde pour sa fille. Elle s'arrange donc pour la laisser à des copains le temps d'aller en cours et la récupérer ensuite. Plus tard, en janvier, l'assistante sociale rattachée à elle (via le RSA) lui trouve une place en halte-garderie, ce qui lui libère non seulement du temps pour travailler mais aussi un espace pour ne plus être que maman. En dehors de ça, elle peut compter sur les grands-parents paternels de sa fille car ils sont très présents : ils aident un peu financièrement (achètent parfois un paquet de couche...) et surtout lui gardent sa fille parfois pendant les week-end ou les semaines où elle doit vraiment travailler. Heureusement qu'elle peut compter sur leur aide car le papa est, lui, assez absent. Il ne l'aide pas trop et ne semble pas se rendre compte de ce qu'elle vit.

Elle réussit néanmoins à valider ses années de conservatoire. La troisième année, elle décide de passer le concours pour rentrer dans la classe CEPI, c'est-à-dire dans une formation donnant un diplôme reconnu d'Etat (bac+2). La première session (juin) elle rate totalement ce concours : trop stressée, le rapport du jury témoigne de sa mauvaise performance. En revanche, lorsqu'elle le repasse pour la deuxième session (septembre) elle est très préparée et tout le monde lui dit qu'elle a fait quelque chose de bien.... Sauf ses professeurs qui lui expliquent que non, elle ne sera pas admise, et refusent de lui expliquer pourquoi. L'année suivante, elle se décide à repasser le concours. Elle le prépare encore plus mais rebelote, ses professeurs la refusent et finissent par lui expliquer que sa fille est encore trop petite, que l'emploi du temps de cette classe est trop chargé et donc pas adapté à son rôle de mère. Cela alors même qu'elle avait énormément travaillé et son concours et son diplôme, et avait notamment fait plus que d'autres qui ont été admis (elle est allée assister à deux stages dans l'année etc). Cette fois-là, elle le prend vraiment trop mal, se remet en question... Heureusement, un metteur en scène l'avait repérée lors de son diplôme et lui a proposé de travailler avec lui sur sa nouvelle scène. Elle décide donc d'arrêter les études et de se lancer dans le monde du travail.

A l'avenir, elle aimerait s'assurer son statut d'intermittent, c'est-à-dire trouver encore quelques contrats pour faire le nombre d'heures demandées pour être reconnue comme intermittente du spectacle.

Cette grossesse lui a permis de faire ses preuves auprès de sa famille, qui doutait totalement de sa capacité à prendre la responsabilité d'un enfant. Au final, elle dit qu'elle ne regrette pas parce que ça lui a donné une impulsion, qu'elle a eu envie de faire des études pour assurer un avenir à sa fille.

En revanche, lorsqu'elle est tombée enceinte pour la deuxième fois, pendant la dernière année de conservatoire, elle n'hésite pas à avorter. Elle se dit qu'un, c'est passé, mais que deux ça ne serait pas possible, qu'on lui mettrait définitivement l'étiquette de fille paumée sur le dos.

2) Profil-type 2 : Imen

Aperçu : Imen s'est mariée pendant sa troisième année d'études supérieures. Elle étudiait jusque-là en Tunisie mais a postulé pour une école d'ingé à Paris afin de rejoindre son mari. Elle a été acceptée et est tombée enceinte les vacances d'été avant sa première année à Paris. C'était un enfant voulu, ils n'utilisaient pas de moyen de contraception, mais pas forcément à ce moment-là (bien qu'il soit plutôt bien tombé niveau timing). Sa scolarité s'est assez bien passée car elle a été aidée pendant deux ans par sa mère et sa belle-mère (alternativement) habitant avec elle et prenant en charge la garde de l'enfant et les tâches domestiques.

Récit de vie :

Imen est arrivée en France juste avant sa première année en école d'ingé à Paris. Avant ça, elle avait fait un bac scientifique et une prépa biologie/géologie en Tunisie, elle avait même intégré une école d'ingé là-bas mais elle est venue rejoindre son mari à Paris. Cela faisait plusieurs années qu'ils se connaissaient et ils se sont mariés en mars de sa troisième année d'études.

Elle a été admise dans une école d'ingénieur à Paris et est tombée enceinte au mois de juillet précédant la rentrée scolaire. A la rentrée, elle est donc enceinte de trois mois et demi environ, ça se voit un peu, elle l'annonce très vite à ses camarades et à l'administration. Le responsable des études de son école d'ingé ne voulait pas qu'elle fasse son deuxième semestre car elle allait accoucher à ce moment-là : il préférerait qu'elle arrête et reprenne ce semestre l'année d'après. Mais Imen n'était pas du tout d'accord avec cette façon de faire : elle continue « là où [son] corps [l']emmène », tant qu'elle peut venir en cours elle le fera.

Le premier semestre se déroule assez bien. Parfois elle décide de ne pas venir en cours parce qu'elle est trop fatiguée, elle sait quels profs ne notent pas les absences et peut aussi aller chez le médecin si elle n'a vraiment pas envie de venir. Mais en général, le matin, c'est son mari qui la « met sur pieds », la motive et la force à aller étudier, et elle ne rate pas tant de cours que ça. Lorsqu'ils ont su qu'elle était enceinte, Imen et son mari ont cherché un logement plus près de son campus, elle n'avait donc plus que 10 minutes de métro pour arriver en cours. A partir du sixième mois, la mère d'Imen est venue habiter avec eux pour prendre en charge les tâches domestiques – le couple d'Imen est très traditionnel dans sa répartition des tâches.

Elle accouche à la mi avril, pile au moment des vacances de Pâques. En mai il y a la reprise mais les emplois du temps sont moins chargés et il y a beaucoup de jours fériés. Pendant les deux années après son accouchement, Imen pourra compter soit sur sa mère soit sur sa belle-mère pour habiter avec elle et tout prendre en charge, de la garde de l'enfant aux tâches ménagères. Cela facilitera grandement son quotidien, elle pourra même travailler chez elle étant donné qu'il y a quelqu'un de confiance pour s'occuper de son fils. Ils ont choisi cette solution familiale non seulement parce qu'ils n'avaient pas eu de place en crèche mais aussi parce qu'ils ne voulaient pas confier l'enfant à une nounou, plus à quelqu'un qui soit une « mère » pour lui. Imen a allaité son enfant un certain temps, notamment en tirant son lait ou en venant faire le déplacement lorsqu'elle pouvait, pendant la journée, et qu'il réclamait. Les nuits ont été dures pendant 3 mois, elle était fatiguée mais en même temps elle avait accouché au bon moment de l'année et elle arrivait toujours à dormir 4 ou 5 heures par nuit : ça s'est fait.

Le deuxième semestre se déroule bien, mis à part une infection rénale qui arrive un mois après l'accouchement. Les médecins lui prescrivent une grande période de repos mais elle ne la respecte pas : il ne lui restait plus que deux semaines de cours pour valider son semestre. Elle fait en revanche une dispense pour ne pas faire un voyage d'études de deux jours où elle aurait dû crapahuter dans les montagnes – c'était en juin, trop près de l'accouchement pour qu'elle puisse faire cet exercice sportif. L'été, elle doit faire un stage ouvrier d'un mois et demi. Elle retourne chez ses parents en Tunisie, un de ces anciens professeurs lui trouve un stage et elle ne fait réellement qu'une semaine de stage, le reste du temps elle en profite pour se reposer.

La deuxième année en école d'ingénieur se passe bien, elle a toujours quelqu'un chez elle pour s'occuper de son fils. Par contre, à la fin de cette année elle doit partir 10 jours pour faire une sortie de terrain à Grenoble : la séparation avec son fils, la première depuis qu'il est

né, est assez difficile. En juin, le responsable d'études lui annonce qu'il faut qu'elle rattrape le voyage d'études de deux jours qu'elle avait évité l'année précédente, alors même qu'elle avait fait une sortie très similaire et bien plus approfondie sur le sujet un mois avant. Mais rien n'y fait, le responsable des études veut sa sortie scolaire et il l'aura. Imen a beaucoup l'impression que depuis qu'elle a refusé de faire sa césure pour sa grossesse, le responsable des études ne l'apprécie pas beaucoup et fait tout pour lui mettre des bâtons dans les roues, comme s'il lui en voulait de si bien réussir avec un enfant.

Au moment où je l'interviewe, elle est en train de finir sa troisième année en école d'ingé. Elle est contente d'en être à là car l'arrivée d'un enfant a beaucoup changé son rapport aux études : c'est trop difficile d'étudier et d'avoir un enfant. Lors de cette troisième année, elle a obtenu une place en crèche et pensait que, de toute façon, son bébé avait l'âge de découvrir la communauté, de s'amuser avec d'autres de son âge. Elle n'a donc plus pu compter sur l'aide de sa mère ou de sa belle-mère et prend en charge toutes les tâches domestiques ou liées au soin à l'enfant.

3) Profil-type 3 : Evelyne

Aperçu : Evelyne a 28 ans quand elle reprend ses études. A 30 ans, alors qu'elle est avec son conjoint depuis déjà 4 ans, ils commencent à faire des démarches pour avoir un enfant, notamment parce qu'autour d'eux beaucoup de proches ont du mal à en avoir. Evelyne pensait mettre deux ans à avoir un enfant, doutait même de sa capacité à en avoir un jour, et tombe enceinte au bout de... deux semaines. Elle a d'abord eu des difficultés parce qu'elle n'avait pas de moyens de garde, mais finalement, même si elle culpabilise toujours (soit de ne pas assez se consacrer à ses études, soit de ne pas assez profiter de son fils), elle a un rythme plus au point à présent. Elle réfléchit en revanche à faire son master en trois ans au lieu de deux, parce qu'elle ne veut pas sacrifier son temps avec son fils.

Récit de vie :

Evelyne a fait des études de comédienne après son bac. Elle est montée à Paris et a continué ses études tout en travaillant à l'Opéra Comique. Elle abandonne progressivement ses études et travaille de ses 21 ans à ses 28 ans. Elle arrive à un moment où elle ne s'épanouit plus dans son travail. A la suite d'un bilan de compétences elle se rend compte qu'elle a toujours voulu faire de la langue des signes et se lance dans une formation.

Cette formation sera d'abord financée pendant 6 mois comme un droit à la formation (payée sur le même salaire qu'auparavant), puis elle partira en DU tout en s'appuyant pendant un an sur son chômage. La deuxième année de DU, elle travaille comme médiateur pédagogique jusqu'à la fin de sa grossesse – elle tombe enceinte en octobre et accouche en août.

Elle apprend sa grossesse alors qu'elle ne s'y attendait pas du tout. En effet, en couple depuis 4 ans, elle et son conjoint avaient pris la décision de commencer à faire les démarches pour avoir un enfant en octobre. Son conjoint ayant 7 ans de plus qu'elle (37 ans, donc), elle ne voulait pas non plus « en faire un papi-papa ». Ils pensaient mettre au moins 2 ans pour avoir un enfant. Une des amies proches d'Evelyne a mis 4 ans pour avoir sa petite fille, son frère n'a lui jamais réussi à avoir d'enfant avec sa compagne... Et pourtant, Evelyne tombe enceinte en octobre, deux semaines après à peine avoir arrêté la pilule.

Nausées matinales mises à part, sa grossesse se passe très bien : elle ne rate aucun cours et travaille jusqu'à la fin. Elle passe même son concours pour rentrer en master

d'interprète LSF alors qu'elle est à 8 mois de grossesse. Elle accouche en août et admet elle-même que c'était un timing parfait, sinon elle aurait sûrement repoussé sa première année de master. Les premiers mois après la naissance se sont révélés, en revanche, très durs psychologiquement : kilos en trop, séparée à deux mois et demi de son enfant et pas de solution de garde, elle culpabilisait en permanence de ne pas passer assez de temps avec son fils ou de ne pas se consacrer suffisamment à ses études.

En janvier, Evelyne finit par obtenir une place à la crèche de son université. Avant ça, ils avaient tout envisagé mais n'avaient pas obtenu de place en crèche dans leur municipalité (Vincennes : apparemment, une maman étudiante et un papa intermittent ce ne sont pas des critères qui facilitent l'accès à une place de crèche) et une assistante maternelle était beaucoup trop coûteuse pour le seul revenu de son conjoint. Le fait de trouver cette place en crèche a permis à Evelyne de trouver un autre rythme, de se dégager des plages de travail (auparavant il lui était impossible de travailler avec l'enfant à la maison... il n'y avait que les week-ends où son conjoint pouvait garder le bébé et où, elle, pouvait travailler) et de se remotiver. Le matin, elle fait donc 50 minutes de RER A pour amener l'enfant à la crèche, puis peut travailler un peu, suivre ses cours et le récupérer vers 5h.

L'arrivée de cet enfant a entraîné un certain manque de sommeil pour Evelyne car elle doit se lever plus tôt – pour s'occuper de lui – et se coucher plus tard – pour pouvoir travailler. De plus, elle n'arrive pas à travailler le week-end car elle préfère profiter de son enfant – ça lui coûte de ne pas le faire. Elle a d'ailleurs envisagé (et envisage encore) de faire son master en trois ans au lieu de deux, c'est-à-dire de redoubler sa première année, afin de moins culpabiliser.

Evelyne ne s'est pas du tout sentie aidée par l'Etat, elle vit très mal sa situation de dépendance financière vis-à-vis de son conjoint mais il y a très peu d'aides qu'elle pourrait obtenir – elle n'est pas un parent isolé, ni un étudiant qui peut obtenir une bourse (ayant plus de 28 ans). Leur budget est un peu serré – ils n'ont pas, par exemple, déménagé après l'arrivée de l'enfant. Ils ont simplement mis une cloison dans le salon pour lui créer un espace – heureusement, le beau-père d'Evelyne est bricoleur et leur a obtenu les matériaux moins cher que sur le marché. Le couple de nouveau parent a aussi bénéficié d'aide de la part de la famille, notamment ils ont eu beaucoup de cadeaux pour meubler la chambre de l'enfant et habiller ce dernier, et de la part d'une amie qui leur donne tous les habits de son petit garçon d'un an de plus. C'est de la débrouille.

Le père de l'enfant est intermittent du spectacle (plus précisément, régisseur d'orchestre), et il part tous les ans au mois d'août dans le Sud de la France, en tournée. Evelyne ne sait pas comment elle va faire à ce moment là. En effet, elle aurait voulu recommencer à travailler mais la crèche (universitaire) ferme pendant tout le mois d'août – alors comment trouver un poste où elle serait prise en juin-juillet et septembre ?

A l'avenir, elle aimerait finir son master afin de s'épanouir à la fois dans son métier et aussi être heureuse dans sa famille.